

1897





Chasselat del. Lecerf sculp.

LES CHIENS DU LAZARE.

.....il allait implorer le mauvais riche, et il n'en recevait que des refus et des mépris. — Durant sa longue et dernière agonie, on vit des chiens qui venaient tour à tour lui lécher ses ulcères.



LES CHIENS CÉLÈBRES.

IIIEME. EDITION,

Augmentée de traits nouveaux et curieux sur l'instinct, les services, le courage, la reconnaissance, et l'admirable fidélité de ces excellens Animaux.

PAR M. FRÉVILLE.

Un malheureux disait: dans mon destin funeste,
De qui serai-je aimé, si mon chien ne me reste?



À PARIS,
Chez François Louis,
à sa Librairie Française et Anglaise,
Rue Hautefeuille N.o 10.
1819.



PRÉFACE.

Lorsque cet Ouvrage parut pour la première fois, il obtint les suffrages de beaucoup d'Instituteurs, et les papiers publics en firent une mention honorable. Voici, entr'autres, le jugement que le Journal de Paris en porta le 2 mai 1796, n°. 232.

Le Public doit de la reconnaissance aux Ecrivains en tout genre, qui produisent des Ouvrages utiles; mais il en doit une toute particulière à ceux qui s'occupent des Enfans; qui descendent jusqu'à leur portée; qui, suivant cette belle expression du Tasse, enduisent de miel les bords de la coupe, et, par cette petite supercherie, font avaler le breuvage salutaire, etc., etc.

M. Fréville, déjà connu avantageusement par des Livres propres à la jeunesse, lui en présente encore un qui a été rédigé d'après son principe, plein de vérité et de justesse. Les Chiens célèbres *feront grand plaisir à ses jeunes*

Elèves ; mais ce plaisir, bien ménagé, fera passer des instructions très-utiles...

Cet Ouvrage, plus moral, plus sérieux, plus savant même que le titre ne l'annonce, nous a paru mériter l'accueil du Public; et nous ne doutons point qu'il ne l'obtienne, parce que l'auteur a eu la précaution de saisir toujours le côté moral, et qu'il instruit en amusant, etc., etc.

Pour m'instruire avec fruit, commencez par me plaire.

Voilà le principe qu'il importe de bien connaître, et de ne jamais perdre de vue dans l'éducation. Plus l'étude est abstraite et incompatible avec la légèreté de la jeunesse, plus aussi il faut employer d'art, de charme, de variété et d'attrait, afin de captiver son attention.

Pour atteindre à ce but, j'ai imaginé d'écrire ce précis historique des Chiens. En effet, tous ces traits épars çà et là, et perdus, en quelque sorte, dans mille volumes tant anciens que modernes, acquièrent, par leur ensemble, le mérite piquant de la nouveauté; et ils ne

sauraient manquer, en conséquence, d'exciter l'attention de la jeunesse, toujours désireuse de connaître.

Mais laissons l'amusement à part pour un instant : ce qui fournit des instructions morales, ce qui tend à émouvoir agréablement l'âme, ce qui peut rendre hospitalier, officieux et bon, doit, à juste titre, revendiquer nos hommages. Or, on ne saurait mettre en doute que, sous ce dernier point de vue, ces histoires n'aient encore un certain prix. Elles toucheront toute personne honnête et sensible, parce qu'on est flatté de rencontrer dans la brute des actions admirables que nous fournit si rarement l'espèce humaine elle-même.

Les exemples des héros et des personnages, même les plus recommandables par de grandes vertus, ont certainement trop de disproportion avec des enfans, et sont toujours trop peu compris par leur faible raison. Mais les animaux, avec lesquels ils se familiarisent tout d'abord, n'ont rien qui ne leur soit analogue ; et ce qu'on en raconte leur fait toujours une vive impression, sans leur devenir suspect.

De là vient, sans doute, qu'*Ésope*, *Phèdre*, *La Fontaine*, etc., ont cru devoir faire parler les bêtes, et qu'ils l'ont fait avec tant de succès pour former le cœur et l'esprit de la jeunesse : on n'a pas de honte de n'être pas un héros, mais on rougit d'être inférieur à la brute, en ce qui tient au sentiment.

Nous espérons que cette troisième édition obtiendra les suffrages des personnes éclairées, ainsi que des instituteurs; et qu'elle plaira davantage à la jeunesse, par l'ordre nouveau que nous avons adopté, et par l'élégance et la correction de l'impression et des gravures.

N. B. Si le Public continue d'accueillir cette nouvelle manière de présenter la morale et l'instruction à la jeunesse, nous ajouterons à ce recueil d'autres articles qui sont aussi curieux qu'intéressans : telle est l'histoire du chien de *Waterloo*, du petit barbet des fameuses grottes de *Remiremont*, celle des chiens de *Laponie*, connus sous le nom de *Chiens-Berceurs*, etc., etc., etc.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR L'EXCELLENT NATUREL DES CHIENS.

PARMI cette foule d'animaux que la nature a créés soit pour notre utilité, soit pour nos plaisirs, le chien est, sans contredit, un des plus intéressans. On n'en saurait douter, quand on le considère sous le rapport de son caractère aimant, et des affections douces qui le lient avec l'homme. C'est celui de tous qui a reçu en partage les meilleures qualités, presque sans mélange de vices. Faut-il s'étonner que les peuples anciens en aient fait une espèce de divinité ? On sait que les Égyptiens l'adoraient sous le nom d'*Anubis*, et que les Grecs l'ont placé dans le ciel au nombre des constellations.

On connaît, par les beaux vers d'Homère, *Argus*, chien d'Ulysse. D'autres poëtes ont immortalisé le chien de Céphale, de Diane, d'Adonis, d'Erigone, de Méra, de l'Automne, et le fameux *Cerbère*, qu'on représente flattant et caressant les âmes des justes, et les conduisant aux champs Élysées ; mais aboyant et poursuivant jusqu'au fond du Tartare, celles des despotes, des tyrans et des hommes pervers.

Enfin, soit dans l'Histoire sacrée, soit dans la profane, le chien joue toujours un rôle plein d'in-

térêt ; toujours il accompagne quelque illustre personnage, pour le guider, le défendre, l'avertir ou le consoler. Tel on voit, dans la Bible, le chien de Tobie devançant son jeune maître en voyage, et se hâtant de venir annoncer, deux jours d'avance, le retour tardif du pieux voyageur à sa mère agitée d'anxiétés cruelles, et désespérant de revoir son fils chéri.

Que conclure de ces traditions avantageuses, sinon que rien ne rend si cher et si recommandable que l'amabilité, les prévenances, les caresses et un bon cœur? Si ces dons précieux sont si bien sentis, et pareillement récompensés dans les bêtes elles-mêmes, quelle sensation ne doivent-ils point faire dans les hommes! Aussi sont-ce les meilleurs titres que l'on puisse produire dans la société pour y être bien venu. Autant l'impolitesse, l'aigreur et la rusticité, préviennent défavorablement ; autant l'humeur douce, l'honnêteté et les empressemens serviables nous enchantent, et subjuguent nos suffrages.

En effet, combien de personnes n'ont dû leur avancement dans le monde, des honneurs même et de belles fortunes, qu'à un simple mot flatteur, tandis que beaucoup d'autres, avec de grands talens, des prérogatives brillantes, se font détester par leurs mauvaises manières et leur ton impératif!

Socrate, l'un des sept sages de la Grèce, et déclaré tel par l'oracle de Delphes, parce qu'il en-

seigna l'importante science de la morale à ses concitoyens durant quarante années; Socrate, dis-je, avait coutume de jurer par le chien; et sa raison était que cet animal est le symbole de la franchise et de la fidélité. Alexandre, ce fameux conquérant, qui remplit l'univers de ses exploits, fut si fâché de la mort prématurée d'un chien chéri, qu'il fit bâtir en son honneur la ville de Périte, avec des temples.

Nous aimons qui nous ressemble. Ce qui excita de si vifs regrets dans le héros macédonien, c'était surtout la vaillance de ce chien, qui lui avait été donné, au moment de son départ pour l'Inde, par le roi d'Albanie. Cette bête ne craignit point de se mesurer un jour, en présence de son maître, même contre un éléphant; et l'on sait que cet animal n'est pas poltron. Il le harcela avec tant de feu, il s'anima d'une si vive colère, il revint à la charge si long-temps, et avec une telle audace, que l'éléphant n'y put résister. Ce n'est pas que ce formidable quadrupède ait été vaincu; mais, désespéré qu'un adversaire si inégal en corpulence osât ainsi lui tenir tête, il se jeta par terre comme une masse, et mourut de sa chute.

Sous plus d'un rapport les chiens sont d'une utilité marquée pour l'homme; ils l'amusent, le servent; ils le défendent, et font souvent sa société la plus sûre. Sans parler ici de la garde exacte dont ces animaux sont ordinairement susceptibles dans nos maisons de ville et de cam-

pagne, il est certain qu'ils peuvent servir encore dans les camps et dans les places fortes.

Un commentateur des Fragmens de Photius rapporte que les Celtes étaient dans l'habitude de dresser des bataillons de dogues pour les combats; ils les armaient de colliers garnis de clous; ils leur mettaient des cuirasses bardées de lames d'acier. Dès le premier signal, ces animaux s'élançaient courageusement sur l'ennemi : ils se laissaient tuer plutôt que de reculer; et ils décidèrent, plus d'une fois, la victoire en faveur de leurs maîtres.

Les Grecs étaient aussi dans l'usage de dresser des bouledogues pour veiller à la sûreté des villes de guerre. La garde de la citadelle de Corinthe reposait, d'ordinaire, sur ces bêtes intrépides et vigoureuses. Postées les unes en dehors, les autres en dedans, au moindre bruit qu'elles entendaient, elles se dressaient sur deux pattes pour porter leurs regards plus loin. A l'aspect du premier inconnu, dès l'apparence du moindre danger, elles donnaient l'alerte, et déconcertaient les tentatives des ennemis, comme on en verra plusieurs preuves dans notre recueil.

On lit dans l'Histoire ancienne, qu'un roi des Garamantes, chassé de ses états par une troupe de rebelles, trouva le moyen d'y rentrer en dressant aux combats deux cents levriers. Ces vigoureux animaux ayant été introduits de grand matin par une poterne de la citadelle, où se tenait

l'usurpateur, ils l'étranglèrent ainsi que tous ses gardes.

Les Colophoniens et les Cimbres étaient également dans l'usage de faire combattre de nombreuses troupes de chiens; ils couvraient de petites cuirasses ces bêtes intrépides; ils les plaçaient à l'avant-garde pour recevoir le premier choc des ennemis; et ces vaillans animaux s'y faisaient hacher plutôt que de quitter leur poste. Le combat était-il terminé, les chiens victorieux ne devenaient pas moins utiles à leurs maîtres pendant la retraite; les uns traînaient l'attirail des tentes, des pieux et du bagage, et d'autres emportaient les marmites placées sur leur dos deux à deux en forme de bâts.

Parmi les animaux, ainsi que chez les hommes, le mauvais exemple est très-contagieux. Si bon, si souple et si doux de sa nature, le chien devient rogue, fier, hargneux, ingrat et cruel, quand son maître est sujet à ces vices. Dès long-temps on en a fait la remarque : voulez-vous juger du maître de la maison? voyez son chien.

Rustique, mais franc à la campagne, il devient faux, ingrat et lâche à la cour des grands. L'Histoire d'Angleterre nous en fournit un trait remarquable. Sous Edouard III, ce prince triomphant et couvert de gloire dans sa jeunesse, fut vaincu et abreuvé d'amertume sur ses vieux jours. Comme il rendait le dernier soupir, sa maîtresse fut trouvée, d'une part, lui détachant du doigt un dia-

mant de grand prix ; d'une autre part, sa levrette, qui le caressait un instant auparavant, le quitta dès qu'il eut les yeux fermés ; puis elle courut se traîner entre les jambes de son successeur, que des courtisans complimentaient déjà. L'exemple d'un trait à-peu-près semblable nous est encore fourni par l'Histoire moderne. La bataille de Navarre ayant été perdue par le duc de la Trémouille, en 1513, tous les chiens français passèrent du côté des Suisses, qui étaient victorieux ; cependant il faut observer que cet abandon fut causé particulièrement par l'empire absolu de la nécessité. En effet, l'histoire rapporte que ces malheureuses bêtes restèrent deux jours et deux nuits à hurler sur le champ de bataille, et que la faim les contraignit de se réfugier chez l'ennemi.

On se souviendra long-temps des férocités exercées par les Européens sur les malheureux Péruviens, lors de la découverte du Nouveau-Monde : le chien devint bientôt alors un instrument de dévastation entre les mains des Espagnols, qui dressèrent des dogues au carnage, et les accoutumèrent au sang humain. Ces animaux, excités par des maîtres barbares et altérés de la soif de l'or, couraient sur les Péruviens paisibles ainsi que sur des bêtes fauves, et ils les déchiraient en pièces.

Parmi ces dogues, on en cite un, nommé *Beresillo,* d'une stature énorme et d'une égale cruauté. Il fit à lui seul, dit Paulin, plus de besogne que

tous les brigands de la Castille. (Quelle besogne, grand Dieu !) On assigna à ce féroce animal des grades militaires, une haute-paye et une ration double, comme à un militaire distingué par des exploits recommandables.

Ces traits, dira-t-on, sont loin d'être à l'avantage des héros nouveaux que vous vantez ici : j'en conviens ; mais on ne saurait justement leur en faire des reproches. Tout le blâme doit, au contraire, en retomber sur l'homme. Cet être, qui a la raison en partage, devrait-il en abuser aussi étrangement? Devrait-il corrompre jusqu'aux bêtes elles-mêmes, et les faire servir à ses brigandages?

Mais jetons un voile sur tant d'atrocités, et considérons notre objet d'un côté plus digne d'attention. Veut-on s'assurer d'un chien de bonne race? voici un moyen qui va vous donner une idée du singulier instinct des animaux dont il est question. On prend la portée entière d'une chienne, au moment où elle vient de mettre bas ; puis on n'a qu'à la porter loin d'elle ; bientôt elle va chercher, l'un après l'autre, ses petits dans sa gueule. Le premier est certainement le meilleur ; le deuxième est moins bon : ainsi de suite, jusqu'au dernier, qui est doué d'un instinct et d'une force ordinaires.

Singulièrement attachée à sa chère géniture, une chienne se battrait jusqu'à la mort pour la défendre, ou entreprendrait un long voyage afin

de la ravoir. Un particulier tenta un jour l'essai dont je viens de parler; mais il y mit une barbarie trop ordinaire chez les hommes à l'égard des animaux. Il fit porter à une lieue de distance sept petits d'une lice. En moins de quatre heures, la pauvre bête fit quatorze lieues pour rapporter le précieux dépôt que l'on venait de lui ravir. Comme elle n'en pouvait porter qu'un à-la-fois, elle avait été obligée de faire sept fois le voyage. Au dernier, la mère, rendue de fatigue, vint expirer à la porte de son maître.

Ainsi que l'homme, le chien, son inséparable ami, conserve profondément des sentimens de haine ou d'amitié pour ceux qui lui ont fait du mal ou du bien; et il les transmet à ses descendans. Voici une observation d'Ulloa à cet égard. Ce voyageur dit avoir remarqué cent fois à Lima, que les chiens espagnols reconnaissent les hommes de race indienne, et qu'ils les poursuivent aussi vivement que le faisaient les chiens de leurs aïeux, sous Fernand Cortez, plus digne assurément du surnom de bourreau, que de celui de conquérant.

Il en est de même des chiens du Pérou : ils sont toujours animés d'une juste vengeance contre les Espagnols, dont les barbares devanciers livrèrent à de cruels supplices des milliers de Péruviens, pour les contraindre à découvrir leur or. Le croirait-on? Gatimozin et l'empereur Montézume furent étendus sur un brasier ardent par ces can-

nibales, pour le même objet. Ces faits ne démontrent-ils pas que les chiens conservent, de race en race, les impressions qu'on leur a données, puisque ceux dont il est fait mention combattent encore aujourd'hui avec la même ardeur contre le parti contraire à leur maître?

Capable, ainsi que l'homme, du beau sentiment de l'amitié, le chien est infiniment susceptible sur cet article ; et les préférences lui deviennent quelquefois tellement à cœur, qu'il en périt de chagrin. J'en ai connu un qui conçut une grande jalousie contre un enfant récemment arrivé de nourrice. Dès l'instant où la maman caressa le petit, le chien refusa le boire et le manger : il ne cessa de pleurer, s'isola de tout le monde, et se retira derrière une serre, dans un jardin, où il mourut, malgré tous les soins qu'on lui donna.

D'autres ne poussent pas ainsi la douleur à l'excès ; mais ils sont très-sensibles dès qu'on les néglige, et rendent difficilement la pareille à la pareille. Un chien de l'espèce des barbets, fâché de ce que sa maîtresse en aimait un autre, s'en consola en s'attachant à un autre maître, qu'il suivit en Bretagne. Quelques mois après, sa maîtresse l'envoya chercher ; il ne voulut point partir. Mais craignant sans doute de passer pour un ingrat, cet animal rusé prétexta une excuse suffisante pour rester ; il fit aussitôt le boiteux, de façon qu'il ne fut point possible de l'emmener. Dès que l'homme chargé de la commission de l'emmener s'en fut

allé, il courut comme à l'ordinaire, et fit éclater sa joie.

Cédrène, moine grec du onzième siècle, rapporte un trait assez curieux sur l'instinct des chiens en général. Il y avait, dit-il, du temps de Justinien, un charlatan qui gagnait beaucoup d'argent à Constantinople, par le moyen de son chien : après avoir, selon la coutume, rassemblé un grand nombre de curieux et d'oisifs, il disait aux assistans de jeter sur la place soit un gant, soit un étui, un couteau où quelque pièce de monnaie.

Alors le jongleur commandait à son chien d'aller chercher ces différens objets. Ponctuel aux ordres de son maître, le chien allait prendre avec les dents les effets des personnes, et il courait les rapporter à chacun sans se méprendre.

Propre à une multiplicité d'emplois, traînant des carrioles, gardant les moutons, tournant la broche, chassant le renard et le loup, le lièvre et la perdrix; plongeant sous les eaux, pour y pêcher du poisson; courant la poste, et portant d'importantes dépêches aussi ponctuellement que nos courriers; servant, en un mot, en paix comme en guerre : le chien sait en outre très-bien jouer la comédie.

Plutarque, historien grave et digne de foi, fait mention d'un petit barbet nommé *Zoppico;* il dit que cet animal représentait supérieurement des pantomimes devant Vespasien, père de Titus. Dans une certaine pièce, il fallait que *Zoppico*

contrefît le mort; il mangeait d'une drogue supposée, qui n'était autre chose que du pain. Il tournait ensuite la tête et les yeux; il tremblait de tout son corps, et se laissait tomber. Entrant alors en convulsions, il finissait par rester étendu à terre, comme s'il eût été privé de vie.

Feignant de se lamenter sur la prétendue perte de son chien, le bateleur le tâtait de tous côtés; il le prenait tantôt par la queue, tantôt par les pattes, et le traînait tout le long du théâtre, sans qu'il bronchât. Soudain, à une certaine inflexion de voix, le comédien mort ressuscitait; il se relevait avec vivacité, et secouait les oreilles. Se dressant ensuite sur deux pattes, il faisait une profonde révérence aux spectateurs, qui applaudissaient à cet industrieux animal, et qui lui jetaient force gimblettes. Pénétrés d'admiration à l'égard d'un animal si industrieux, si souple, si caressant, les plus illustres écrivains se sont empressés d'en faire l'éloge, soit dans des anecdotes curieuses, soit dans des épîtres charmantes. Aussi Racine le fils s'exprime-t-il ainsi dans son Poëme de la Religion, et peint en deux vers l'instinct merveilleux du fidèle ami de l'homme :

Je l'appelle, il accourt : je me lève, il me suit.
Je m'arrête, il attend : je le chasse, il s'enfuit.

S'agit-il de rendre des services à l'homme, le chien y met un zèle, une activité et une sorte d'adresse qui semblent aller jusqu'au raisonnement.

Il n'y a personne qui n'ait admiré l'exactitude de ces chiens connus sous le nom de *Tourne-broche*. Ils arrivent d'eux-mêmes à l'heure précise ; ils mordraient même quiconque voudrait les arrêter.

J'ai connu un barbet qui ne manquait jamais de frapper à la porte de son maître à sept heures du matin et à onze heures du soir. Il lui tenait lieu de valet, et il s'en acquittait au mieux, étudiant, jusque dans ses regards, ce qu'il voulait lui commander.

La manière dont le chien guide surtout les pas incertains des aveugles, excite vraiment l'admiration, et commande notre reconnaissance. Quelle sagacité, quelle patience, quelle sollicitude dans ces animaux bienfaiteurs ! Jamais ils ne manquent de s'arrêter à la porte des personnes qui sont dans l'habitude de donner l'aumône à leur maître ; ils évitent avec grand soin les charrettes, les bêtes de somme et les voitures qui sont sur leur route ; ils s'en écartent même à la plus grande distance possible.

J'en ai vu, dit Montaigne, qui laissaient un chemin uni et dégagé, précisément parce que ce chemin était bordé de fossés profonds ou pleins d'eau ; ces animaux prévoyans choisissaient un autre sentier, tortueux et plus étroit, mais où leur maître ne pouvait courir nulle espèce de risque.

Quant à la fidélité et au dévouement du chien

pour l'homme, il serait aisé d'en former un recueil de plusieurs volumes. On connaît le courage du chien de Cologne, qui, pour sauver la vie à son maître qui l'avait élevé, se précipita au milieu d'une maison toute en flammes, et parvint heureusement à l'en arracher. Je rappellerai encore dans ce discours le beau trait d'attachement d'Hircanus envers son maître Lisimaque, roi de Macédoine.

Ce prince ayant été tué dans un combat contre Séleucus, roi de Syrie, on ne put reconnaître son corps, sur le champ de bataille, que par les cris plaintifs de son petit chien couché à côté de lui. Lorsqu'on procéda ensuite aux funérailles de Lisimaque, le fidèle Hircanus ne put absolument être séparé de son maître, dont il suivit le cortége funèbre. On le plaça enfin à côté du roi, sur son lit de parade; et, si l'on en croit Solin, lorsqu'on mit le feu au bûcher pour y consumer le défunt, Hircanus, pour rester auprès de lui, ne redouta pas plus l'ardeur des flammes, qu'il n'avait craint le choc des combats, et il se laissa brûler vif. Voit-on beaucoup d'amis se sacrifier pour leurs amis?

Le dévouement d'Hircanus trouvera peut-être quelques incrédules; mais on ne saurait révoquer en doute celui du fameux *Pompée,* qui sauva deux fois la vie à Guillaume le Taciturne, si connu sous le nom de Prince d'Orange. Lorsque ce fameux guerrier fut sur le point de mourir,

l'histoire rapporte que Pompée, tout désolé, ne quitta point le lit de son maître, et qu'il s'élança sur les personnes qui prirent son corps pour le mettre dans un cercueil de plomb.

On ne saurait nier, dit Buffon, que le chien ne soit spécialement destiné pour la défense, le plaisir et la société de l'homme. Indépendamment de la beauté de sa forme, de sa vivacité, de sa force, de sa légèreté, il a, par excellence, des qualités qui le rendent utile et très-aimable. Il sait concourir aux desseins de son maître, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre vaillamment quand on l'attaque; par des soins à propos, par des caresses réitérées, il subjugue et captive la bienveillance de l'homme; il supporte sa mauvaise humeur, souffre les plus mauvais traitemens avec une patience étonnante, de façon qu'il est vrai de dire que, sans fiel et sans rancune,

Le chien lèche, en mourant, la main qui le maltraite.

De son côté, l'homme chérit, protége et cherche à conserver son chien par tous les moyens possibles. Combien de pauvres gens se contentent d'un peu de salade et d'herbes, afin d'économiser et d'avoir le moyen de mieux nourrir leur chien! Rien enfin de si vrai que ce proverbe : *s'attaquer à mon chien, c'est s'attaquer à moi.*

Cet attachement singulier n'est pas borné aux individus d'une seule nation. On en voit une foule d'autres exemples, bien plus frappans encore,

chez les peuples qui passent pour avoir le moins de sensibilité. On lit dans l'Histoire des Voyages, que les Mahométans ont dans leurs villes des hôpitaux pour y accueillir les chiens malheureux. M. de Tournefort assure qu'il arrive très-souvent que des particuliers laissent des pensions pour l'entretien de ces animaux, et que l'on paye des gens pour exécuter les intentions du testateur.

Peut-être que ces actes de reconnaissance passent les bornes; mais du moins ils ne peuvent produire que d'excellens effets sur l'homme en général. En effet, celui qui compatit aux souffrances d'une bête, ne saurait, à coup sûr, voir d'un œil sec celles de son semblable. Celui, au contraire, qui tourmente et maltraite un pauvre animal, est bien près de vexer l'homme qui est plus faible que lui. Une cruauté souvent impunie chez nous, m'a toujours révolté; c'est celle qu'exercent les enfans sur les chiens qu'ils rencontrent: souvent ils les assaillent de pierres, ils les assomment à coups de bâton. Ne serait-il pas du devoir de la police de s'opposer à une barbarie aussi révoltante, et d'en rendre responsables les pères de ces enfans barbares?

Si l'homme aime, soutient et protége son chien, quel tendre retour aussi de la part de ce sensible animal! Son maître sort-il pour quelque temps, et donne-t-il ordre à son chien de ne pas le suivre, il est tourmenté d'une inquiétude mortelle, et il paraît être à la torture. Cependant, non moins

docile qu'attaché, il reste pour obéir; mais il se place vis-à-vis de la porte; il suit des yeux et de cœur les pas de son maître, et attend avec constance le moment de son retour.

S'il voit, au contraire, que son maître veut bien l'emmener, il agite la queue avec l'air de la joie; il monte, il descend, va, tourne, revient et jappe comme s'il voulait raconter à tout le monde sa bonne fortune.

Le maître qui a paru avoir envie de sortir, tarde-t-il, et parle-t-il à quelqu'un, son chien inquiet semble soupçonner qu'on délibère sur ce qu'on veut faire de lui; il sort toujours par provision, et va attendre à quelque distance du logis.

C'est bien autre chose encore durant quelques jours d'absence! il gémit, se lamente, et pleure comme un enfant; il parcourt toute la maison; va s'adresser tantôt à la maîtresse, tantôt aux domestiques; il va même interroger les voisins, et semble leur demander quand reviendra son maître.

Vient-on seulement à prononcer le nom du maître absent devant son chien, il dresse une oreille attentive, se ranime, saute d'allégresse, fixe au loin ses regards, et court en avant, comme pour voler à sa rencontre.

Ce cher maître revient-il enfin, oh! pour le coup, son pauvre chien est dans le délire! il ne sait plus où il en est: souvent une et deux heures

ne suffisent pas pour lui dire tout ce qu'il a sur le cœur.

Ce maître trouve-t-il dans sa famille quelqu'un qui lui témoigne une joie plus franche et plus vive que son chien? qui le caresse d'une manière plus animée? qui, privé de la faculté de parler, lui dise autant de choses, et d'une façon si touchante?

Arrive-t-il que le chien ait tout-à-fait perdu son maître, quel abattement subit succède à sa gaîté ordinaire! Il devient sombre, triste, et maigrit à vue d'œil. Transporté ailleurs, chez quelque connaissance, si bien qu'il y soit, il ne peut s'y plaire; tout autre domicile que celui où il vivait lui devient insipide; c'est vers l'ancien qu'il aspire sans cesse; il y revient du quartier le plus éloigné, il rôde alentour, et supplie chaque passant qui l'avoisine de lui en faciliter l'entrée. Hélas! l'étranger indifférent et distrait n'entend rien à son langage : c'est ce qui désole l'animal contristé; il s'assied pour-lors auprès de la porte, il y fait sentinelle, il la regarde avec complaisance.

Quelqu'un vient-il à sortir du logis, le chien au guet s'y précipite avec impétuosité; il court joyeux à toutes les places où il voyait naguères celui dont il recevait et à qui il rendait tant de caresses: il ne le retrouve plus; mais son cœur se sent du moins un peu soulagé en revoyant le même lieu qu'il habitait; il flaire sa trace, il s'y arrête,

il se couche sur ce même pavé où son maître passa tant de fois, et il jouit encore de quelque bonheur en attendant ce patron bienfaisant, qu'il aimait vraiment pour lui-même.

Inutile attente!... ce bon maître si regretté ne revient point. La nuit tombe; il faut quitter, hélas! ce poste de la douce espérance; l'animal soucieux se lève pesamment et se retire avec lenteur. Quelle est l'illusion de l'espoir et l'empire de l'habitude! il sort de la maison chérie, mais il regarde cent fois derrière lui pour voir s'il ne reviendra pas, le bon ami en qui il espère toujours, et qu'il ne saurait croire avoir entièrement perdu... La pauvre bête poursuit enfin sa route solitaire, mais bien résolue de retourner le lendemain, et de recommencer, au risque des plus cruels traitemens, le même exercice, essayer les mêmes recherches, et sentir les mêmes regrets.

Ce tableau faiblement esquissé, est celui de la vérité pure. Je l'ai eu long-temps sous les yeux, dans un joli chien nommé *Lubin*, appartenant à deux pauvres sœurs qui demeuraient en face de ma maison.

A-t-on égaré quelque chose, et en a-t-on de l'inquiétude, le chien comprend au premier signe, au premier mot, ce dont il s'agit; il s'élance, et fait une enquête si exacte, que si la chose n'est point perdue, il la retrouve bientôt, et la rapporte en triomphe.

Gardien né de la propriété de son maître, le

chien y veille encore avec une assiduité dont le propriétaire lui-même est à peine susceptible. Vraiment infatigable, il ne dort ni la nuit, ni le jour : si l'extrême fatigue ferme enfin sa paupière appesantie, son sommeil est si léger, que le voleur le plus subtil tenterait vainement d'approcher. Véritable Argus, il voit tout, il entend tout, il est par-tout, il avertit de tout. Toujours il a l'oreille au guet et la dent prête; mais connaissant bien son monde, il n'en fait usage que contre les larrons et les malveillans : malheur alors à ceux qui tentent de l'attaquer! les armes à feu ne lui font point peur; les plus terribles blessures ne sauraient l'arrêter; il commence un combat terrible, et presque toujours au désavantage des brigands, qu'il étrangle, ou qu'il met en fuite.

Trop souvent, hélas! l'homme est de glace en voyant la misère de l'homme. L'ami riche fuit l'ami tombé dans l'indigence. Le parent à son aise ne connaît point son parent pauvre. Quelle leçon encore pour nous, malgré tous nos livres et nos beaux discours! les chiens s'assistent entre eux quand ils le peuvent; et si ce n'était notre dureté et notre lésine, ils secourraient plus souvent leurs compagnons malheureux.

Un chien se fait en quelque sorte un devoir de marquer sa gratitude et sa sensibilité envers un autre chien. Ils se rendent des services réciproques; ils s'assistent et vont au-devant de leurs besoins. On a vu, dans la ville de Tours, un

chien cacher des os toute la semaine, pour une chienne qui venait régulièrement en ville avec un paysan tous les lundis. Il allait au-devant d'elle, lui faisait mille caresses, et la conduisait dans l'endroit où il avait fait l'amas de ce qui devait la nourrir. Certainement les hommes ne feraient pas mieux.

Un chien abandonné dans les rues de Bordeaux, trouva des secours dans la générosité de ses camarades. Ceux-ci, qui avaient de quoi vivre dans la maison de leurs maîtres, s'empressaient d'apporter de la nourriture à leur pauvre compagnon qui était errant et sans gîte. On a même remarqué qu'ils se succédaient tour-à-tour, afin de mieux suffire à cet acte de bienfaisance. Heureux instinct qui vaut presque la raison, et qui est au-dessus du sentiment d'une multitude de personnes dont la vie se passe sans faire de bien à qui que ce soit!

Veut-on considérer le chien sous un autre aspect très-intéressant encore; que l'on fasse attention à celui qui est délaissé, malheureux, ou qui appartient à un maître indigent. Excellent physionomiste, sachant parfaitement lire dans les yeux de l'homme, et connaissant ainsi les divers mouvemens dont son âme est agitée, cet animal intelligent n'a garde de s'adresser aux gens sans pitié, à ces individus dédaigneux qui, ayant bien dîné, conspuent le pauvre et chassent son compagnon fidèle. Il s'arrête directement devant ces per-

sonnes qui portent l'empreinte de la bonté sur leur figure, et qui ayant le moins, sont portées à donner le plus.

Il approche doucement de la porte ; il s'y tient dans une posture humble et soumise; il n'aboie point, ou il le fait avec retenue ; il vous regarde d'un œil débonnaire, et attend avec patience qu'une main bienfaisante lui jette une croûte, ou bien un petit os.

Lui donne-t-on quelque chose, il entre pas à pas, prend le morceau, sort ensuite, et va le manger dehors, pour ne point gâter la chambre de la maison hospitalière.

Ce léger repas est-il fini, le chien regarde de nouveau, pour obtenir encore quelques bagatelles ; mais nulle importunité ; point de ces bassesses ordinaires au chat, au tigre domestique, qui se frôle à vos pieds en demandant, et qui est toujours dans le cas d'égratigner dès qu'il a obtenu. La persévérance, un regard expressif et beaucoup de douceur, voilà les armes du chien nécessiteux.

N'y a-t-il plus rien à espérer, il se retire avec l'air du regret; mais on sent que ce regret part d'un bon cœur, qui est dans l'impuissance de vous témoigner, comme il le voudrait, son contentement et sa reconnaissance. Tel était le chien étranger dont il est fait mention dans la vie de mon cher petit *Emilien*, charmant et sage enfant, dont les vertus naissantes et la mort prématurée m'ont inspiré l'idée d'écrire l'histoire des modèles du jeune

âge, pour adoucir, s'il était possible, la perte amère d'un sujet de grande espérance.

Afin de se former une juste idée de cet excellent animal, retraçons, mot pour mot, l'intéressant portrait que nous en a fait Buffon, l'immortel peintre de la nature.

« La grandeur, la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvemens, toutes les qualités extérieures, ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé; et, comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentimens à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal; c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal et s'approche de nous; c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le désir, et donne à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie.

« La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'univers; et lorsque le sentiment est délicat, exquis; lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter:

il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran s'en faire un protecteur.

« Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a, par excellence, toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit; il entend les signes de sa volonté.

« Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, le chien a toute la chaleur du sentiment; il a plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, toute ardeur et toute obéissance : plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute point par les mauvais traitemens; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne

lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

« Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent ; il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne ; toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner ; il les connaît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher.

« Lorsqu'on lui confie, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce : il veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers ; et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat ; aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever ; mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même

temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

» On sentira de quelle importance cette espèce est dans la nature. En supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé, comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux; se concilier, par douceur et par caresses, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien; et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

» La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force, et même plus de courage que l'homme; la nature les a mieux munis, mieux armés; ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et

qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner; et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux : il leur commande, il règne lui-même à la tête du troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix.

» Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière ; les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce, par ses mouvemens et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas ; et, par des accens différens, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

» En un mot, on peut dire que le chien est le

seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve, le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive tout aussitôt; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique; le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissemens; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin, et retrouve la route; le seul, enfin, dont les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours heureuse. »

Considérés comme objet d'amusement, dit un autre écrivain, quel est celui des autres animaux qui peut l'emporter sur l'espèce mignonne des petits chiens, dont les dames raffolent avec raison, parce qu'en effet ils sont pétris de gentillesse, de grâces et d'instinct? Quoi de plus aimable, quoi de plus drôle, quoi de plus amusant que les tours, les allées et les venues d'une petite chienne qui cherche à déterminer sa maîtresse à l'emmener avec elle? Au moment de sa sortie, que de supplications! quelle énergie! quelle vivacité! quelle souplesse!... Elle prie, elle pleure, elle menace tour-à-tour. Enfin, elle met tant d'esprit, tant de grâces jusque dans sa petite colère elle-même, qu'elle finit par obtenir ce qu'elle désirait. Et la voilà qui court au loin, en aboyant comme une petite folle, dans l'ivresse de sa joie.

Après tous les beaux exemples que je viens de citer, après des éloges d'un si grand poids, on peut dire, sans exagération, avec M. Pluche, que le chien est une demi-personne. Il est donc évident que la nature l'a créé tout exprès pour l'homme, pour lui servir de compagnie, d'aide, de défense, et qu'il ne saurait avoir de plus sincère ami; de là ce proverbe : *L'homme, le cheval et son chien, ne s'ennuient jamais ensemble.*

Je finirai ce précis par une réflexion ; peut-être que des critiques difficiles, ou qui ne me comprendront point, trouveront étrange que l'on ait écrit un livre exprès pour l'histoire des chiens ; dans ce cas, il est à propos de leur rappeler qu'un académicien français a bien composé, il y a plus de trente ans, un gros volume d'éloges sur le chat.

Moncrif, auteur de ce panégyrique, ne balance pas de placer le chat au-dessus du chien ; mais cette opinion n'en est pas moins ridicule et contraire à la vérité ; elle est suffisamment démentie par le bon sens et les naturalistes les plus savans.

Ce que l'on rapporte du chat de madame la maréchale de Luxembourg, se promenant tous les jours avec elle aux Tuileries, quelque saison qu'il fît, peut être vrai ; mais c'est un phénomène, et je persiste dans mon assertion. En effet, la fourberie de cette bête hypocrite, son instinct borné à la chasse des souris, sa résistance à recevoir l'éducation dont les autres animaux

sont susceptibles, l'odeur fétide qu'il répand, son caractère de tigre, sa gloutonnerie, ses miaulemens ennuyeux, ses vols, sa gourmandise, sa paresse, la défiance naturelle où il vit à l'égard de l'homme, et son indifférence même à l'aspect des voleurs qui pillent la maison de son maître; tout repoussse le moindre objet de comparaison avec le chien. Aussi n'affiche-t-on jamais la perte d'un chat; on en rirait : ils se ressemblent tous, et l'on en retrouve dix pour un. Au lieu que, tous les jours, on pleure un chien égaré, et le plus souvent volé; on donne la plus grande publicité à cette disgrâce; on promet, et l'on accorde des récompenses à la personne, toujours bien venue, qui ramène ce fidèle compagnon de l'homme.

Nous devons consigner ici les remarques importantes d'un naturaliste, au sujet des chiens méchans et qui mordent.

Par l'habitude de vivre avec nous, les animaux domestiques s'accoutument à nous imiter; ils prennent jusqu'à nos travers et nos vices. C'est ainsi que le chien, en nous voyant regarder les pauvres avec indifférence, souvent même avec mépris, croit devoir les poursuivre et les éloigner de nous.

La plupart des chiens que l'on attache dans les basse-cours, font des aboiemens affreux; ils s'agitent violemment pour casser leurs chaînes, et pour étrangler tout inconnu qui se présente, ami ou ennemi. Ce qui rend ces chiens féroces, c'est

qu'ils sont enchaînés (état horrible pour tout être vivant).

J'aime à trouver dans une maison de campagne un chien grand et vigoureux, allant et venant en pleine liberté, qui, sans me connaître, m'aborde d'un air hardi, mais caressant; je juge par-là de son maître; et il est rare que je me trompe: c'est un homme hospitalier et cordial.

Il me semble que des chiens bien traités, élevés avec soin, que l'on a accoutumés, dès leur jeunesse, à aboyer très-peu, et à ne pas mordre, n'en sont pas de moins sûrs gardiens pour la nuit; ils sentent que ce temps-là n'est, en général, que celui des mauvaises actions; ils distinguent, sans s'y tromper, les marches tortueuses des scélérats et des malfaiteurs; ils les regardent, surtout alors, comme ennemis, se jettent sur eux, et les déchirent avec fureur.



1. le Chien de Berger
2. le Dogue de forte race.
3. le Doguin d'Allem^gne^.
4. le petit Doguin.

DESCRIPTION

DES TROIS ESPÈCES DE CHIENS,

Suivant l'ordre des vingt-deux figures qui les représentent.

COMME nous ne considérons les chiens que du côté moral, et dans leurs rapports domestiques avec l'homme, nous parlerons ici très-succinctement des principales espèces de ces animaux, dont la race est croisée à l'infini.

Les naturalistes distinguent les chiens en trois classes : dans la première, ils placent ceux qui sont à poil ras; dans la seconde, on voit ceux qui ont le poil long; et les chiens sans poil occupent le troisième rang.

Le *chien de berger* est la tige de toutes les autres espèces; nous allons donc commencer par lui, sans considérer la classe où il est rangé.

I. *Le Chien de Berger.*

Le *chien de berger* est ainsi nommé, parce qu'il sert soit à garder, soit à défendre les troupeaux. Cet animal est industrieux, sobre, actif, infatigable et de la plus grande docilité; souvent il est plus précieux que le pasteur lui-même dont il est le gardien. On l'arme ordinairement d'un large collier armé de pointes de fer; on le garantit ainsi de la fureur du loup, qui pourrait l'étrangler

sans cette précaution, et contre lequel il se bat avec intrépidité, pour sauver les moutons et le berger.

II. *Le Dogue de forte race.*

Ce chien, connu sous le nom de dogue d'Angleterre, de bouledogue, et appelé *Molosse* par les anciens, est de la plus grande espèce. Sa tête est extrêmement grosse; son masque est noir, joufflu et ridé sur les lèvres. Il porte bien sa queue sur le dos; ses muscles sont fort apparens et ses os très-épais. Cet animal est le plus hardi, le plus vigoureux de tous les chiens; souvent on l'a vu se battre seul contre une troupe d'hommes armés, et en terrasser plusieurs, pour défendre une ferme à son maître.

En Flandre et dans la Hollande, on emploie les dogues à tirer des voitures souvent très-chargées. Comme ces animaux ont encore plus de courage et de docilité que de force, ils périssent bientôt, ou ils sont attaqués de la rage, suite ordinaire de la mauvaise nourriture et des fatigues, quand leurs maîtres sont assez barbares pour les excéder de travail; ce qui n'arrive que trop souvent.

Remarque importante.

L'hydrophobie est un mal affreux, et d'autant plus à redouter, qu'il est sans remède pour l'homme lui-même, qui en est souvent attaqué au moment qu'il y pense le moins.

Quand il y a des chiens enragés, on ordonne d'attacher tous les autres, ou bien de les tuer. Il y a un remède non barbare, plus simple et plus efficace que ces ordonnances : c'est de prévenir le mal par le bon soin, par la prévoyance, et surtout par une police spéciale et très-sévère à ce sujet, soit dans les villes, soit dans les campagnes, et particulièrement dans les endroits montueux, où l'eau est rare.

En effet, la rage ne provient que de la mauvaise nourriture, des grandes chaleurs, et de la négligence, vraiment coupable, de ne pas mettre de l'eau à la disposition des animaux utiles dont on tire des services qui sont quelquefois au-dessus de leurs forces, et que l'on maltraite encore: ceci est d'une grande vérité, car on connaît le proverbe : *On me traite comme un chien; j'ai du mal comme un chien.*

III. *Le Doguin d'Allemagne* ou *Mopse.*

Ce chien, de moitié moins haut, et beaucoup moins fort que le Bouledogue ou Dogue de forte race, est de la même espèce; et c'est pour cette raison que les naturalistes le nomment Doguin. Son masque est beaucoup plus foncé que celui du dogue de forte race : il a le nez plus camus; son poil est blanc ou ventre de biche. On est dans l'usage de couper les oreilles à cette espèce de chiens, pour les rendre plus ronds. Cet animal est vaillant, hardi, courageux; et l'on s'en sert avec

avantage pour défendre les fermes et les châteaux.

IV. *Le petit Doguin.*

Ce chien a la même figure que le Doguin d'Allemagne, dont il est le diminutif; c'est souvent une miniature pour la petitesse; car on en voit, surtout en Russie, qui ne sont pas plus gros que le poing : le Doguin porte sa queue tout-à-fait recoquillée sur le dos. Ces sortes de chiens sont courts, camus, rebondis et joufflus. Leur masque est d'un beau noir velouté. Rien de si drôle que leur petit individu, et ils sont fort recherchés pour l'amusement.

V. *Le grand Danois.*

Le *grand Danois* est de la hauteur du *Dogue d'Angleterre*, et il lui ressemble en quelque chose; mais il a le museau plus effilé, plus long. Son poil est ordinairement couleur de noisette ou ventre de biche; mais il s'en trouve aussi d'arlequins ou pommelés, et même de tout-à-fait noirs et marqués de feu.

Ce chien a le front large, haut, et porte la queue à demi-recoquillée. Cette espèce de chien est très-belle et très-recherchée. Plus ils sont gros, plus ils sont chers : on leur coupe les oreilles ainsi qu'aux autres chiens à poil ras, qui ne sont pas destinés pour la chasse.

Le chien Danois est l'ami naturel des chevaux;



5. le grand Danois.
6. le petit Danois.
7. le Chien de Sibérie.
8. le Levrier.
9. le Chien-Loup,
10. le Chien d'Islande.
11. le Braque.
12. le Chien couchant.
13. le Basset à jambes droites.

il se plaît singulièrement à courir devant eux ; il se retourne cent fois pour les voir avancer : il revient sur ses pas pour les lécher, et quand ils sont arrêtés, il les mange de caresses.

Les grands Danois d'Irlande, de Tartarie, d'Albanie, d'Epire et du nord de la Grèce, sont employés à traîner des voitures, et ils courent même la poste comme les chiens du Kamtschatka. Mais ce que la nature leur a accordé en force et en beauté, semble être chez eux au détriment de l'instinct et de la finesse, qui vont jusqu'au prodige dans le chien de Berger et dans le Barbet.

VI. *Le petit Danois à poil ras.*

Le petit Danois ou Danois de la petite espèce, a le nez un peu pointu et effilé ; sa tête est ronde ; ses yeux sont gros ; il a les pattes fines, le corps court et bien pris ; il porte sa queue relevée. Ces sortes de chiens sont gais et fort amusans ; on les dresse avec facilité, et on leur apprend tout ce qu'on veut.

L'*Arlequin* est une variété du petit Danois, mais sa couleur est différente par la distribution. Les Danois sont presque d'une seule couleur ; au lieu que les Arlequins sont mouchetés, les uns de blanc et de noir, et les autres de blanc et cannelés.

Le *Roquet* est une espèce de Danois ou d'Arlequin : ce chien, qui est gentil et vif, a le nez court et retroussé.

VII. *Le Chien de Sibérie.*

Entre les chiens à long poil, on distingue le chien de Sibérie, qui est d'une moyenne grosseur; il a les oreilles droites, la tête ronde comme celle d'un chat, la queue bien fournie et recoquillée sur le dos. Son poil, long et très-épais, s'étend jusqu'aux extrémités des pattes. Cet animal est d'une grande ressource pour les Païens, peuples du nord de la Sibérie. En effet, ces sauvages, qui n'ont d'autres propriétés qu'un arc, une flèche, un couteau et une marmite, et qui habitent dans les bois, font usage de leurs chiens soit pour chasser, soit pour traîner leur bagage et leurs enfans, et surtout pour les réchauffer dans les froids déchirans de ces climats disgraciés de la nature.

VIII. *Le Levrier à poil ras.*

Le Levrier est presque aussi grand que le Danois de carrosse; il a les os menus, le dos voûté, le ventre creusé, les pattes sèches, le museau très-allongé; les oreilles longues, étroites, couchées sur le cou lorsqu'il court, et relevées au moindre bruit; il a bon œil, mais point de sentiment, pour s'exprimer en terme de chasse.

Le petit Levrier à poil ras ne sert que d'amusement : il est extrêmement rare, et le plus cher de tous les chiens.

Quant aux petites Levrettes, elles ne sont pas

moins recherchées à cause de leur gentillesse et de leur forme svelte, délicate et mignonne. Elles passent pour avoir peu d'instinct; cependant j'en ai vu à Tours une petite, nommée Flore, toute mignonne, blanche comme un cygne, et non moins caressante que remplie d'instinct. Pour se rendre plus tôt chez sa maîtresse, qui la faisait coucher dans une chambre opposée, elle traversait un long toit aussi lestement qu'un chat : comme ce toit était escarpé et couvert en ardoises, cette jolie petite bête avait toujours la précaution de se lécher le dessous des pattes, dans la crainte de glisser et de tomber dans la cour.

IX. *Le Chien-Loup à poil long.*

Le Chien-Loup vient de la Sibérie, et c'est celui de tous qui a la figure la plus singulière. On en distingue de trois sortes quant à la couleur; ils sont tout blancs, tout noirs, ou tout gris. Leur grosseur est médiocre : ils ont les yeux assez petits, la tête allongée, le museau pointu, les oreilles courtes et dressées en cornet, le poil court sur les oreilles, sur toute la tête et aux quatre pattes; le reste du corps est garni d'un poil lisse, doux, soyeux et long de six ou sept pouces. Ces animaux sont extrêmement doux et caressans.

X. *Le Chien d'Islande.*

Le Chien d'Islande, grande île au nord de l'Europe, a presque en tout la figure du chien sauvage; si on en excepte la queue qui est grosse,

à demi recoquillée et très-fournie de poils : il ressemble assez bien au chien de berger. Ses oreilles sont droites, son museau allongé; il a le cou blanchâtre et la taille moyenne.

L'auteur de la Kynographie (description des chiens) dit que le chien d'Islande et ceux d'Irlande ont l'odorat si subtil, qu'ils sentent, à plus de trente lieues de distance, les corpuscules des corps morts et amoncelés sur un champ de bataille; ils se mettent alors à gratter fortement la terre, et poussent des hurlemens lamentables.

La Fontaine, dans une fable du douzième livre, adressée à madame Harvey, femme du célèbre médecin de ce nom, lie, fort ingénieusement, un juste éloge des Anglais avec la remarque dont il s'agit; voici ce qu'il dit :

Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis pas ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

XI. *Le Braque.*

Le Braque ou Chien Couchant à poil ras, est de toute taille, bien coupé, leste, vigoureux, hardi, singulièrement avisé et infatigable. Sa robe est d'ordinaire à fond blanc, tachée de noir; sa tête est marquée symétriquement; il a l'œil de

perdrix, les oreilles plates, flexibles, longues et pendantes; son museau est allongé et un peu gros. Ces sortes de chiens ont le nez excellent; ils arrêtent très-bien la perdrix et la caille; ils chassent le lièvre avec une ardeur et une vélocité surprenantes.

XII. *Le Chien Couchant.*

Le Chien Couchant et le Chien Courant, le Braque et le Basset ne font qu'une seule et même race de chiens. Les meilleurs chiens Couchans nous viennent d'Espagne; ils sont grands, robustes, très-légers; ils ont, ainsi que le Braque, les oreilles longues, larges et pendantes; ils sont tous sujets à courir après l'oiseau.

XIII. *Le Basset à jambes droites.*

Le Basset est un Chien Couchant; il a le poil ras, il est bas sur les pattes; ses oreilles sont longues, plates, et il tourne très-bien la broche.

Les chiens Bassets viennent de Flandre et d'Artois; ils chassent le lièvre et le lapin, et sur-tout les animaux qui s'enterrent, comme le blaireau, le renard, le putois, la fouine: les Bassets, pour l'ordinaire, sont roux et à demi-poil; ils ont la queue en trompe, les pattes de devant concaves en dedans. On les appelle aussi chiens de Terre; ils donnent de la voix et quêtent bien; ils sont longs de corsage, très-bas et bien coiffés.

XIV. *L'Epagneul.*

L'Epagneul est originaire d'Espagne ; il tient un rang distingué parmi ceux qui ont le poil long. Il y a des Epagneuls de la grande et de la petite espèce. Les petits Epagneuls ont le nez court, les yeux gros à fleur de tête ; et leur cravate est garnie d'une soie fine et blanche.

L'Epagneul est, de tous les chiens, celui qui a la plus belle tête : plus son poil est long, plus il est recherché. Ce petit animal est doux, fidèle et caressant. Les Epagneuls noirs et blancs sont ordinairement marqués de feu sous les yeux.

Parmi les chiens à long poil, on compte, outre l'Epagneul, le Bichon, le Chien-Lion, le Chien-Loup, le Chien de Sibérie, le grand et le petit Barbet, le Gredin ou Epagneul noir, le Pyrame marqué de feu.

XV. *Le Pyrame à poil long.*

Le Pyrame à poils longs et noirs, est ainsi nommé parce qu'il a les sourcils marqués de feu. Cette espèce de petits chiens, tous gâtés à l'excès, n'ont rien de beau ; ils sont indociles, et ils n'ont de prix que celui que le caprice y met.

XVI. *Le Gredin.*

Ce petit animal ne diffère du Pyrame que parce qu'il est noir par tout le corps : il est pour l'ordinaire rogue, hargneux : il ne cause que de l'em-



14. l'Epagneul.
15. le Pyrame.
16. le Gredin.
17. le Bichon bouffé.
18. le Chien-Lion.
19. le Chien Turc.
20. le Mâtin.
21. le Barbet.
22. le Basset à jambes torses.

barras et de la mauvaise odeur ; et l'on ne rougit pas, dit Linné, de donner à ce petit être laid et inutile plus de soins qu'on n'en donnerait a un enfant.

XVII. *Le Bichon bouffé.*

Le Bichon est un Epagneul de la plus petite espèce; il a de gros yeux, le nez court, la tête ronde, les soies longues et lisses ; ses oreilles sont toutes petites, et il a le poitrail garni de soie, ainsi que le derrière des pattes. Le Bichon bouffé est un petit chien de dame dont l'espèce est devenue très-rare ; il n'en existe presque plus aujourd'hui, excepté en Espagne.

XVIII. *Le Chien-Lion.*

Ce petit Epagneul est ainsi appelé, parce qu'il a exactement la figure d'un lion. C'est encore un petit chien de dame. Quinte-Curce rapporte du Bichon bouffé et du Chien-Lion, des traits de courage qui contrastent beaucoup avec leur petite taille. Cet historien dit qu'on les lâchait quelquefois contre un lion, et qu'on les animait au combat. Ils s'élançaient avec ardeur contre lui, ils le mordaient avec fureur, et se tenaient avec tant d'acharnement sur son corps, qu'ils se laissaient mettre en pièces plutôt que de lâcher prise. Les hommes poussaient alors l'héroïsme jusqu'à la férocité la plus aveugle; et les chiens formés par ces prétendus héros, les imitaient parfaitement.

XIX. *Le Chien Turc.*

Le chien Turc est originaire de la Guinée, grand pays d'Afrique. Cet animal forme la classe des chiens sans poil : sa peau est lisse, huileuse, de couleur noirâtre ou cuivrée, et il est de moyenne taille.

Les Turcs métis, mélangés ou bâtards, ont çà et là, sur la tête et sur le corps, des touffes de poils de couleurs diverses, ce qui leur donne une figure grotesque et singulière.

Dans les chiens Turcs, en général, on remarque les bonnes qualités qui distinguent ceux des deux premières espèces. J'en ai vu un à Paris qui a appartenu à une princesse Turque. Cet animal, plus laid que beau, a un instinct tout particulier. Doux, caressant, docile, timide et mélancolique, il porte dans tout son air l'empreinte de la plus profonde tristesse et du malheur ; si l'on écrivait son histoire et celle des grands personnages qu'il a accompagnés dans leurs revers, on serait vraiment frappé des jeux cruels de la fortune, et du néant des grandeurs humaines.

XX. *Le Mâtin à poil ras.*

Le Mâtin, ou chien courant les rues, a le poil ras ; il est de haute taille, très-laid, mais vigoureux, vaillant, hardi, excellent pour garder les maisons et même les troupeaux. Le Mâtin diffère des chiens de basse-cour, en ce que ceux-ci ont

la tête bien plus grosse ; ils ont ordinairement le poil noir ; leur aboi est effrayant ; leur abord est terrible, et tel qu'il le faut pour faire une guerre à mort aux brigands, et pour assurer le repos d'une infinité de propriétaires qui vivent çà et là isolés dans les campagnes et dans des bois solitaires.

XXI. *Le Barbet.*

Il y a deux espèces de Barbets, l'une grande, et l'autre petite; elles sont toutes deux à long poil, et originaires de Barbarie. Le Barbet de la grande espèce a le poil cotonneux et frisé ; ses oreilles sont charnues, et couvertes d'un poil plus long que sur le reste du corps. Il a la tête ronde, les yeux animés, l'humeur pleine de gaîté, l'air rusé et matois, le corps trapu et le museau court; son allure est vive, alerte et prompte au commandement du maître.

Cet animal, communément doué d'une sagacité singulière, est très-facile à dresser. Il est excellent pour plonger dans l'eau, où son œil de lynx aperçoit et rapporte tout ce qu'on y a jeté ; il sauve même fort souvent des enfans étourdis qui s'y sont laissé tomber en jouant.

On est dans l'usage de couper le bout de la queue aux Barbets; et on les tond symétriquement, afin de les rendre plus beaux et plus propres. Le Barbet, et le Caniche, qui est sa femelle, demandent beaucoup plus de soins que les chiens des autres espèces.

Le petit Barbet ressemble au grand ; mais on ne le dresse pas, et il ne va pas à l'eau. Il est singulièrement attaché à son maître : il sait trouver tout ce qu'on a perdu ou égaré ; et il y a des exemples surprenans de l'instinct, de l'attachement et de la fidélité de cette espèce de chiens.

On jugera de la sagacité de l'espèce des Barbets, par celle du savant et fameux Munito, qui, avec Amalthée, chèvre funambule, forme à Paris un petit spectacle qui retentit d'applaudissemens.

Mais il faut le dire, et c'est très-fâcheux ; il paraît que le succès et les louanges gâtent jusqu'aux bêtes... Après avoir joué ses rôles, soit au Jardin des Princes, soit au Palais-Royal, croirait-on que Dom Barbet ne veut pas s'en retourner à pied ? Il grogne, il a de l'humeur comme un dogue ; il faut absolument que son maître, non moins patient qu'industrieux, envoie chercher un cabriolet où Munito saute fièrement ; puis il aboie tout le long du chemin, pour se faire voir à côté de la chèvre coiffée, qui se pavane bien plus encore, qui se rengorge, et fait vraiment la petite bégueule avec sa robe d'oripeau et toutes ses fanfreluches.

XXII. *Le Basset à jambes torses.*

Le Basset à jambes torses est un chien Couchant, ainsi que celui qui est à jambes droites. Il en a les qualités, le poil, la forme ; et il n'en diffère que par les pattes, qui sont mal tournées et contrefaites. M. de Buffon dit que les Bassets à jambes torses

sont des chiens mal soignés et rachitiques dont l'espèce s'est perpétuée. Voyez ci-dessus, au numéro 13, le Basset à jambes droites donnant de la voix, et faisant lever un lapin qui s'enfuit dans des broussailles.

SUR L'ÉDUCATION DES CHIENS DE CHASSE.

Pour rendre les chiens de chasse propres à cet exercice, il faut leur couper le petit bout de la queue quinze jours après leur naissance; on les laisse avec leur mère durant trois mois, et vers le dixième on les met au chenil. Alors on travaille à les rendre dociles; on leur sonne du cor, on leur apprend la langue de la chasse, et on ne les mène guère à celle du cerf, qu'à quinze ou seize mois.

Le jour choisi pour la leçon des jeunes élèves, on met à leur tête quelques vieux chiens bien instruits. Quand le cerf paraît, on découple les vieux chiens pour dresser les voies aux jeunes; alors on lâche les jeunes chiens, et les piqueurs les dirigent avec activité; on fouette les paresseux, les indociles, les vagabonds; et lorsque le cerf est tué, on leur en donne la curée ainsi qu'à leurs camarades.

Quant à l'éducation des chiens *courans*, elle consiste à bien quêter, et à arrêter ferme quand ils connaissent bien le gibier. On les accoutume graduellement à le chercher; et quand ils l'ont trouvé, on les empêche de le poursuivre.

Si le chien *courant* est docile, on lui forme tel arrêt que l'on veut; et du moment qu'il est au fait de cet exercice, il possède la langue de la chasse, et l'on peut dire qu'il est élevé. La souplesse, la sagacité et l'attachement de ces animaux sont surprenans.

On leur montre encore à rapporter, et ils le font avec beaucoup de facilité. Leur allure et leurs défauts leur ont fait donner différens noms : on nomme chiens *allans*, de gros chiens employés à détourner le gibier; chiens *trouvans*, ceux d'un odorat subtil; chiens *batteurs*, ceux qui parcourent un grand espace en peu de temps; chiens *babillards*, ceux qui crient hors la voie; chiens *menteurs*, ceux qui cèdent la voie pour gagner du devant; chiens *vicieux*, ceux qui s'écartent en chassant tout; chiens *sages*, ceux qui vont juste; et chiens de *tête*, ceux qui sont vigoureux et hardis.

ÉLOGE DES CHIENS.

J'ai lu, ces jours passés, dans un petit livre peu connu, et composé cependant par *Xang-Xug*, fameux lettré chinois; j'ai lu, dis-je, un très-bel éloge des chiens; comme je ne saurois rien faire de mieux, et comme historiographe des *caniches*, des *roquets*, des *mâtins* et des *bassets*, je vais au moins transcrire tout simplement ici quelques fragmens du panégyrique. On me traitera sans doute de plagiaire; mais je répondrai que c'est un métier fort commode. Je m'en aperçois tous les jours, en feuilletant bien des livres où l'on a pillé jusqu'aux titres des miens. Voilà comme le mauvais exemple et l'impunité multiplient les pillards dans le siècle où nous vivons! Mais qu'est-ce que cela fait aux amateurs des chiens? Copions donc mot pour mot le passage du docteur *Xang-Xug*.

« Je n'ai jamais rien vu, dit ce grand orateur, de si respectable que les chiens. Leur fidélité et la bonté de leur caractère méritent vraiment des éloges tout particuliers : on les appellera *caractères de chien* tant qu'on voudra; mais, pour peu que l'on soit impartial, on sera obligé de convenir qu'ils valent infiniment mieux que les nôtres.

« Les chiens sont des modèles de reconnaissance, de bravoure, de courage, de désintéressement. L'oubli des injures et le pardon des offenses sont poussés au dernier point chez ces fidèles animaux. Loin de méditer d'atroces vengeances, le chien ne

mord pas même le barbare qui le maltraite ; dans le moment le plus sensible de la douleur, il oublie la main cruelle qui le frappe, qui le déchire ; et il s'en venge, en venant la lécher.

« Quand le chien a commis une faute, il commence par une confession humble et sincère ; il vient, d'un air timide, ramper aux pieds de son maître, en lui disant, la queue entre les jambes, *c'est ma faute !* Si le maître, souvent bien plus coupable que son chien, veut lui pardonner, alors il saute d'aise, et ne fait plus de fautes.

« Quoique les chiens soient toujours affamés, ils souffrent plutôt la faim, et la mort même, que de toucher à la viande que l'on a confiée à leur garde. Ces dociles animaux ne sont pas instruits par des prédicateurs ; ils n'ont point de livres qui les dirigent vers le bien ; nous leur confions nos volailles, nos poulardes, nos trésors, sans qu'ils soient tentés d'y toucher ; et ce n'est pas sans courir de risques, que nous donnons cela à garder à d'autres hommes.

« L'amour du prochain eut toujours besoin des lois pour se soutenir ; il fallut que toute la majesté des cieux descendît sur la terre, pour nous forcer à aimer nos semblables ; et nous ne les trahissons jamais mieux, qu'au moment où nous les accablons de caresses. Depuis *Moïse*, on prêche l'amour du prochain ; et tous les jours nous nous dupons, nous nous calomnions, et, de plus, nous nous égorgeons comme des tigres.

Si les chiens se battent quelquefois, c'est le commerce des hommes, c'est leur mauvais exemple qui les a gâtés ; ils finiraient leurs querelles au premier coup de gueule, si nous savions morigéner un peu les laquais et les vagabonds des rues, qui se font un jeu de les agacer, de les voir se battre, et de les battre eux-mêmes.

Le chien est le triomphe de l'amour et du plus parfait attachement ; c'est le type de la fidélité. Quelle chaleur de sentiment pour celui qui le nourrit des os de sa table ! Les soins que le chien rend à son maître sont inconcevables. Sa douleur et ses regrets sont portés au-delà du trépas. Le maître est-il mort ; son chien le pleure, gémit, et pousse des cris horribles. Il n'hérite de rien, et cependant il est vraiment plus triste que les héritiers avides. Les appareils du tombeau mettent le comble à son désespoir ; il suit, comme un fou, le convoi funèbre ; il va gratter dans le cimetière, à l'endroit où l'on a déposé les restes de son ami ; et souvent il se laisse mourir de faim sur sa tombe.

Le maître est-il en danger ; le chien le partage sans balancer. Est-il attaqué ; il le défend. A-t-il perdu quelque chose ; il le cherche avec soin, et ne demeure tranquille que quand il l'a retrouvé. On a vu des procédures où des chiens avaient dénoncé le délit, poursuivi le coupable, et déchiré les assassins. O vous, hommes pervers, qui...... valez-vous les chiens ?

Quand le maître doit partir pour un voyage,

domestique le plus fidèle de la maison, le chien inquiet s'aperçoit, dès la veille, des préparatifs du voyage. Une femme coquette aura fait les adieux les plus tendres à son cher époux : *Mon chat,* lui dit-elle, tu pars! Je vais marquer les quarts-d'heure de ton absence d'autant de regrets et d'inquiétudes!.... Madame plaisante; faisant une toilette des plus recherchées, son premier soin, après le départ de son *chat,* sera de se désennuyer de son mieux avec ses amis; et madame sera tout étonnée du retour imprévu et prématuré de son *chat.*

Bien autrement attaché que madame, le chien de la maison ne se contente point de cette parade de sentimens; il reste des jours entiers sans manger; il parcourt, d'un air morne et distrait, les moindres recoins et les alentours de la maison. Lui seul éprouve les regrets de l'absence, au point d'en maigrir à vue d'œil.

Le maître est-il de retour.... quelle joie dans les cris de son chien! Il saute, il va, il vient, il court de la cave au grenier; sa tête et sa queue ne cessent d'annoncer l'allégresse de son âme; oui, de son âme; car, soit dit en passant, beaucoup de chiens ont cent fois plus d'âme et de cœur que bien des hommes.

Chaque pays fournit son monde, nous dit l'adage; et, tout bien compté, peu d'honnêtes gens. *Aujourd'hui surtout, on trouve plutôt un* BON CHIEN, *qu'un homme de bien.*

LES

CHIENS CÉLÈBRES.

I. Les Chiens du Lazare.

Souvent l'homme ingrat et trop égoïste abandonne son meilleur ami du moment qu'il est dans le malheur : trop souvent encore il délaisse et méconnaît d'honnêtes parens, parce qu'ils sont obscurs ou misérables.

Mais il n'en est pas ainsi du chien, aimant et plein de franchise de sa nature. Étranger à tout calcul d'orgueil ou de vil intérêt, que lui importent les rangs et la fortune? On n'a pas besoin de grands titres pour obtenir ses services; il ne faut pas être fortuné pour conserver son amitié et ses caresses. Toujours fidèle, toujours reconnaissant même lorsqu'on ne le nourrit plus, et qu'une main brutale le chasse durement de la maison qu'il gardait avec soin; dans quelque état que se trouve son maître, riche ou pauvre, libre ou dans les fers, il lui est toujours dévoué, et jamais il ne s'en sépare.

Bien plus; ce généreux et sensible ami de l'homme sait compatir quelquefois aux maux

même des étrangers et des malheureux qui ne peuvent lui donner qu'un sourire et de simples caresses. On voit, avec délices, un bel exemple de cet instinct expansif dans la touchante histoire du Lazare, ce pauvre et malheureux habitant de Jérusalem, ville superbe et si opulente autrefois. Sans pain, sans domicile et presque nu, n'ayant que des lambeaux dont il essuyait ses plaies, il n'existait pas d'être aussi misérable, aussi à plaindre sur la terre... Squelette ambulant, courbé en deux, et se traînant sur les pieds et sur les mains, il allait implorer le riche dédaigneux, et il n'en essuyait que des refus et du mépris. Le mauvais riche, dont le cœur est plus dur que l'or, sa plus chère idole; oui, cet être indigne et sans entrailles, ne permettait pas même à ses domestiques de jeter au pauvre Lazare les miettes de sa table, ou quelques os dont il se serait bien contenté dans sa faim dévorante!...

Réduit enfin à passer les jours et les nuits aux injures de l'air, couchant sur le pavé des carrefours, ne s'y reposant que sur un peu de fumier, dénué de tout et rebuté de ses semblables, le pauvre Lazare ne trouva de pitié que dans la brute!... Durant sa longue et dernière agonie, on vit des chiens qui ve-

naient tour-à-tour lui lécher ses ulcères. Ils l'entouraient à l'envi; puis, afin de le réchauffer, ils se serraient contre son corps exténué de besoins et glacé de froid... Oui, des chiens secoururent le pauvre Lazare abandonné des hommes au sein de l'aisance!...

Quel tableau de la dureté et des misères humaines!... Qu'on nous permette ici une réflexion. Peut-on ne pas admirer les traits rapportés unanimement par des écrivains du premier ordre, en faveur des chiens? le peut-on, surtout quand on considère la place qu'ils occupent jusque dans la sainte écriture?

En effet, l'histoire du Lazare et des animaux hospitaliers qui assistèrent ce malheureux, est rapportée par le divin Sauveur lui-même; par Jésus-Christ enseignant à ses disciples la morale évangélique, c'est-à-dire la charité, la première et la plus belle des vertus.

Quels sublimes préceptes! quelles leçons pour ces gens dont l'âme est de fange et le cœur de bronze! Quel reproche pour ces mauvais riches qui, comblés de biens et regorgeant du superflu, ne donnent rien aux pauvres! Insensés qu'ils sont!... ils ignorent ou semblent ignorer que mille vicissitudes imprévues et trop ordinaires, peuvent les pré-

cipiter tout-à-coup, du comble des richesses, dans la même misère, dont, barbares qu'ils sont, ils demeurent les impassibles et stériles témoins!!!

II. Argus, *Chien d'Ulysse.*

Après une longue suite de courses, d'aventures et d'adversités, le sage Ulysse revint dans l'île d'Ithaque, dont il était roi. Eumée, intendant de ses troupeaux, fut le premier de ses sujets qu'il rencontra; le héros lia conversation avec lui, mais il n'en fut pas reconnu.

Comme ils s'avançaient tous deux vers le palais, et qu'ils s'entretenaient ensemble, un chien nommé *Argus*, qu'Ulysse avait élevé et laissé tout jeune en partant pour le siége de Troie, leva la tête, et dressa les oreilles.

Ce chien, dit Homère, avait été un des meilleurs du pays; il chassait également le lièvre, le daim, les chèvres sauvages, et toutes les bêtes fauves. Mais enfin, accablé de vieillesse, et n'étant plus sous les yeux de son maître, il était abandonné sur un tas de fumier.

Malade, couché tristement, portant en tout l'empreinte de l'abandon et de la misère, dès qu'*Argus* sentit Ulysse s'approcher, il

le caressa de la queue, et baissa les oreilles; mais il n'eut pas la force de se traîner jusqu'à ses pieds; Ulysse, qui le reconnut d'abord, fut touché de son état; il versa des larmes; mais il les essuya promptement, de peur qu'Eumée ne les aperçût.

Adressant alors la parole à ce fidèle berger: « Je m'étonne, dit le roi, qu'on laisse ainsi ce chien sur le fumier; il est encore parfaitement beau; j'ignore si sa légèreté et sa vitesse répondaient à sa beauté, ou s'il était comme ces chiens inutiles qui ne sont bons qu'autour des tables, et que les princes nourrissent par vanité. »

—« Ce chien, reprit Eumée, appartenait à un maître qui est mort, hélas! loin d'ici. Si vous l'aviez vu dans sa vigueur, tel qu'il était après le départ d'Ulysse, vous auriez admiré sa vitesse et sa force; il n'y avait point de bêtes qu'il ne relançât au fond des forêts les plus inaccessibles.

» Présentement, il est accablé de travaux, de peines, et du poids des ans; il est entièrement délaissé; car son maître, qui l'aimait, est mort loin de sa patrie, comme je l'ai déjà dit. Les femmes du palais, négligentes et paresseuses, ne se donnent pas la peine de le soigner, et le laissent périr.

» C'est la coutume des domestiques : dès que leurs maîtres sont absens, ou faibles et sans autorité, ils se relâchent, et ne pensent plus à faire leur devoir; *Car Jupiter ôte à un homme la moitié de sa vertu, dès le premier jour qu'il le rend esclave.* »

L'intendant des troupeaux ayant cessé de parler, Ulysse entra dans son palais, et il se rendit aussitôt dans la salle où étaient les amans de Pénélope. Dans ce moment, le chien d'Ulysse accomplit ses destinées; il mourut de joie d'avoir revu son maître quinze années après son départ.

Est-il rien de si touchant que ce tableau? Le grand poëte qui a chanté les combats et les plus illustres guerriers, ne sait pas moins intéresser par le simple épisode d'*Argus*. Les malheurs d'Ulysse, ses exploits, ses aventures, son retour dans sa famille, tout cela flatte agréablememt l'esprit; mais le cœur est touché à la vue du héros donnant des larmes à son chien malheureux. On fixe encore avec intérêt ce fidèle animal, attendant, pour ainsi dire, le retour de son maître, pour lui faire ses derniers adieux, et mourir.

Ce coup de pinceau finit heureusement une peinture si attachante à tous égards : tant il est vrai que le beau, le brillant et le sublime

n'ont de prix réel que quand ils sont liés avec d'ingénieuses moralités, et surtout le charme du sentiment, qui anime et vivifie tout.

III. Le Chien de Corinthe.

Un négociant de Corinthe fut chargé, par les magistrats de sa ville, d'une commission pour Salamines, île située tout près d'Athènes. Ce négociant avait un gros barbet tout noir, appelé *Mélampithe*, et qu'il avait coutume d'emmener avec lui dans ses voyages. Cette fois-ci, le chien ne put suivre son maître aussitôt qu'il le désirait, parce qu'il se trouva enfermé dans une chambre écartée.

Quelques momens après que le négociant fut embarqué, *Mélampithe* trouva le secret de sauter par une fenêtre; il court au port, regarde de tous côtés : personne. Le vaisseau, poussé par un vent frais, est si loin, qu'il ne paraît plus qu'un point imperceptible sur l'immense étendue.

Quel embarras pour *Mélampithe!* que va-t-il devenir? Il grogne, il aboie, il se lamente : tout cela est inutile. *Un pas en avant vaut mieux que cent projets en l'air.* Il prend enfin son parti, se jette à la mer, et nage avec ardeur.

Mélampithe n'eut pas plutôt fait deux ou

trois stades, qu'il survint un ouragan terrible. L'éclair brille et serpente en longs sillons de feu; le vent siffle, le tonnerre gronde et roule avec fracas; des torrens d'eau tombent du ciel; les vagues irritées montent tantôt jusqu'aux nues, tantôt elles s'enfoncent à la profondeur des abîmes... *Mélampithe* va toujours son train; tout en avalant de l'eau salée, secouant les oreilles et faisant de laides grimaces, il n'en regagne pas moins le bâtiment agité par la mer en fureur.

Cependant le temps devient aussi serein qu'il était orageux et troublé: le soleil brille dans toute sa splendeur, et l'air radouci invite le Corinthien à monter sur le tillac. Tandis qu'il contemple le magnifique spectacle de la mer azurée, et le contraste du calme succédant à la tempête, il entend aboyer... « C'est *Mélampithe !* s'écrie-t-il étonné. Bons dieux! quel trajet !... »

Tremblant pour la vie de ce chien fidèle, le Grec court vers le pilote; il le prie de donner le temps à un mousse de descendre, à l'aide d'une échelle de corde, et d'aller chercher la pauvre bête qui n'en peut plus. Prière inutile! Il promet une grosse récompense; c'est vainement encore. Le marin grossier lui répond que, pour un chien, il ne

retardera pas la course de l'équipage. Pressés d'arriver, presque tous les passagers sont du même avis que le patron, et *Mélampithe* est forcé de nager encore jusqu'à Salamine.

On arrive. Le Grec s'élance sur le rivage. Il fixe au loin ses regards inquiets; il ne voit plus son chien. Il le croit noyé, et se désole. *Mélampithe* reparaît enfin, mais si exténué, qu'il enfonce et remonte alternativement sur la mer, unie alors comme une glace et paisible comme un lac.

C'en est fait du courageux animal; il est bien venu à bout d'atteindre au terme d'une immense carrière, mais pour ne la plus recommencer. Après un trajet au-dessus des forces du plus vigoureux nageur, *Mélampithe* sort de la mer, ou plutôt on l'en tire tout glacé. Il fait encore un pas, et tombe sur le sable, où il rend le dernier soupir, en posant sa tête sur les pieds de son maître.

« Nautonnier sans entrailles! s'écrie le Corinthien indigné, que t'en aurait-il coûté d'avoir un peu de complaisance? En sauvant la vie à cet animal plus sensible que toi, tu m'aurais épargné de cuisans regrets; et pour une peine légère, tu gagnais cette bourse pleine d'or, qui t'eût enrichi, toi et ta famille, pour le reste de tes jours. »

IV. Le Chien d'Herculanum.

Lorsqu'on découvrit, il y a quelques années, les ruines de Pompeïa et d'Herculanum ensevelis, depuis Pline, sous les laves amoncelées du Vésuve, on trouva une foule d'objets curieux et dignes d'attention; de ce nombre fut le squelette d'un chien étendu sur celui d'un enfant de dix à douze ans.

Les savans qui présidèrent à la fouille de ces décombres antiques, conjecturèrent, par l'attitude de l'animal, qu'il avait voulu suivre le sort de son jeune maître au milieu de ce désastre épouvantable; ce qui confirma leur opinion, ce fut la découverte successive d'un collier artistement travaillé.

Sur ce collier, qui est d'argent, et que l'on peut voir aujourd'hui dans la superbe galerie du grand duc de Toscane, on déchiffre, mais avec bien de la peine, une inscription grecque. Quoique les mots en fussent à moitié effacés par le temps et les sels de la terre, on parvint enfin à la rétablir, et on la traduisit en langue italienne.

L'inscription fait connaître que ce chien, nommé *Delta*, par rapport à cette lettre initiale qui reste seule de son nom, appartenait à un particulier nommé Sévérinos. Il avait

sauvé la vie à son maître en étranglant une louve furieuse qui le déchirait déjà, parce qu'il lui avait pris ses louveteaux dans un bois de Diane, auprès d'Herculanum.

Parmi les belles statues et les divers morceaux d'antiquité tirés des décombres de cette malheureuse cité, il y en a deux qui font juger du parti que les anciens savaient tirer du service des chiens. Ce sont deux bronzes dont le relief, bien qu'endommagé par les laves du Vésuve, figurent des *Molosses*, espèce de gros dogues qui plongent au fond de la mer, et qui en rapportent des coquillages, des madrépores d'une espèce singulière, et des hommes naufragés. D'autres, tout couverts de cuirasses, défendent vaillamment une citadelle attaquée par des cavaliers armés de lances.

Ces curiosités précieuses, dont les dessins existent, se voyaient encore, avant la révolution, au palais de Portici, près de Naples.

V. Méra, *Chienne d'Érigone.*

Icarius, fils d'Œbalus et père d'Erigone, fit boire un jour du vin nouveau à de jeunes paysans qui ne connaissaient pas encore les effets de cette liqueur; les villageois s'étant trouvés enivrés jusqu'à perdre la raison, se

jetèrent sur Icarius ; ils le tuèrent, et cachèrent son cadavre au fond d'un puits.

Au moment où Icarius fut assassiné, il était suivi par une petite chienne appelée *Méra*. « Cette chienne, dit l'Auteur des Lettres à Emilie, n'était connue ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux des poëtes ; elle ne l'était pas non plus par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter, qui la portait à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avaient avec elle en société ; mais elle devint justement célèbre par son instinct et sa fidélité envers son maître. Elle courut en aboyant vers Erigone, et l'ayant tirée par le bas de sa robe, elle la conduisit jusqu'au puits où son père Icarius avait été précipité.

« A ce triste spectacle, Erigone fut saisie d'effroi, et, dans l'accès de son désespoir, elle se pendit à un arbre. La petite chienne ne put également survivre à sa douleur, et elle se laissa mourir de faim près de sa jeune maîtresse. »

VI. Le Chien de Pyrrhus.

Pyrrhus, roi d'Epire, rencontra, dans un de ses voyages, un chien triste, tout maigre, et couché près du corps de son maître, étendu

mort et percé de coups au pied d'un chêne; il y avait déjà plus de cinq jours, dit Elien, que cette pauvre bête était auprès du cadavre, et qu'elle supportait la faim et la soif, pour ne pas quitter le poste sacré auquel sa fidélité l'attachait si fortement.

Le prince ayant donné à manger au gardien fidèle, et fait enterrer l'homme assassiné, l'animal reconnaissant suivit aussitôt son nouveau bienfaiteur.

Peu de temps après, comme Pyrrhus faisait la revue de ses gardes, ce chien, quoique doux de sa nature, devint furieux, et se jeta sur un de ses soldats, de manière que l'on eut beaucoup de peine à contenir son acharnement. Sans cesse il allait de ce garde au monarque, et du monarque au garde, comme s'il eût voulu provoquer ainsi à la vengeance contre lui.

Pyrrhus fit arrêter le meurtrier présumé, et, l'ayant fait interroger, on jugea par ses propres réponses, puis par un aveu formel, qu'il avait assassiné le maître du chien fidèle; et le scélérat ne tarda point à subir la peine due à son crime.

VII. Le Chien d'Alcibiade.

Les historiens qui ont décrit les qualités

brillantes et tracé les exploits d'Alcibiade, n'ont pas dédaigné de nous parler d'un chien qu'il avait; il était, disent-ils, d'une singulière beauté, et d'une force surprenante. Son maître lui fit couper la queue; il voulait, par-là, détourner l'attention des Athéniens de dessus les menées du gouvernement; et il y réussit dans le moment même où le peuple opprimé avait le plus grand intérêt de s'en mêler, et d'examiner la conduite de ses chefs.

Il importe fort peu, dira-t-on, que la queue de tel et tel chien ait été coupée. J'en conviens; mais cette anecdote, indifférente au premier coup d'œil, ne laisse pas que de nous donner une instruction en passant; et il est bon de s'instruire : elle prouve l'inconcevable légèreté de la multitude, qu'on trompe toujours, et qui prend facilement le change sur ses plus chers intérêts.

Considérant les objets par le côté moral, si intéressant à tous égards, d'autres auteurs nous font connaître une action de courage de la part de ce chien célèbre; elle est remarquable par les circonstances qui l'accompagnent.

Un jour il fut assailli, près d'Athènes, par quatre ou cinq voleurs à-la-fois; les brigands voulaient le dépouiller d'un superbe collier

d'or massif, où étaient gravés son nom et celui de sa demeure ; mais la tentative n'aboutit qu'à leur honte. Le chien d'Alcibiade se jeta sur les coquins, dont trois prirent la fuite : quant au dernier, il ne lui fit aucun mal ; mais le saisissant fortement par le poignet, il le conduisit à son maître, qui apprit, par les gens attroupés, ce qui venait de se passer.

Ne serait-on pas tenté de croire, à la lecture de ce trait, que le chien du fameux disciple de Socrate cherchait à imiter, en quelque sorte, le grand homme à qui il appartenait?

Voici un autre trait bien digne d'être rapporté, et que Cornélius-Nepos a cependant négligé de citer. Pharnabaze, principal ministre du roi de Perse, fit indignement assassiner Alcibiade, à l'instigation de Lysandre, tyran d'Athènes. Trop confiant, et se croyant en sûreté sous la garde des saintes lois de l'hospitalité, l'illustre Grec tomba percé d'une grêle de traits ; des assassins apostés les lui décochèrent, après avoir incendié sa maison, d'où il s'échappait, moitié nu, à travers les flammes.

Son chien fidèle, qui l'avait suivi, et qui portait à sa gueule un paquet de lettres importantes, fut pareillement couvert de bles-

sures. Bien que mourant, ce généreux animal s'efforçait d'arracher les flèches enfoncées dans le corps de son maître étendu et baigné dans son sang, tandis que, d'une autre part, Périmandre, l'amie inséparable du héros trahi, détachait sa robe, afin de couvrir son corps, et de lui rendre les derniers devoirs.

VIII. Le Chien d'un jeune Athénien.

Il serait à souhaiter que l'ami fût attaché à son ami, le mari à son épouse, et le fils à son père, comme le chien l'est d'ordinaire à la personne qui le nourrit.

Un enfant d'Athènes, d'un caractère aimant et docile, avait eu, dès le berceau, un petit chien pour son amusement, et il le conserva jusqu'à sept ans, âge qui fut le terme de sa vie, ainsi qu'on va le voir.

Cet animal s'était attaché tellement à son jeune maître, qu'il restait rarement une heure sans lui. A la promenade, il le devançait en aboyant avec allégresse ; il revenait tout joyeux vers lui, puis il s'en éloignait pour revenir encore lui témoigner sa joie et lui faire des caresses. Toujours il dînait avec cet enfant, dormait à ses pieds durant la nuit, se levait à la même heure, et tous deux commençaient

la journée par jouer ensemble, et faisaient mille folies. Aussi ce singulier attachement fit donner au chien fidèle le nom de *Philéros.*

Un jour le jeune Athénien voulant regarder par la fenêtre, pour voir des jongleurs et des pantomimes, se pencha imprudemment; l'équilibre lui ayant manqué, il tomba malheureusement d'un premier étage sur la tête, et fut tué du coup. *Philéros* ne fit qu'un mouvement, ce fut de se précipiter sur la place, et il se cassa une cuisse.

Ne sentant point sa douleur, uniquement occupé du sort de son ami, *Philéros* tournait autour de lui, le léchait en pleurant, et se fourrait doucement sous son petit corps, comme pour le soulever.

Inutiles efforts! l'enfant n'existait plus, au grand regret de ses parens et de ses maîtres; car il était studieux, plein de candeur, complaisant et tout aimable. Bientôt sa mère désespérée le couvrit de ses derniers baisers, l'ensevelit de ses propres mains, et lui rendit les derniers devoirs.

Pendant les apprêts de ses tristes funérailles, *Philéros* ne quitta point le corps glacé de son ami, dont il suivit le cortége funèbre. Arrivé au lieu de la sépulture, il y poussa des cris

plaintifs, et y demeura cinq jours, couché près de la petite tombe. Enfin il revint à la maison, monta dans la chambre de l'enfant, en parcourut tous les coins d'un air effaré, et y mourut de douleur.

IX. Issa, *Chienne de Martial.*

Je souhaiterais, dit Rollin, qu'une main habile traduisît en vers français l'éloge d'*Issa*, en faveur des dames. En attendant que quelque favori des Muses réponde à cette invitation, nous allons rapporter ici les vers latins du poëte Martial, et nous nous contenterons d'en donner une imitation en prose.

Pictura Issæ.

Issa *est passere nequior Catulli;*
Issa *est purior osculo columbæ;*
Issa *est blandior omnibus puellis;*
Issa *est carior indicis lapillis;*
Hanc tu, si queritur, loqui putabis;
Sentit tristitiamque, gaudiumque;
Collo nixa cubat, capitque somnos,
Ut suspiria nulla sentiantur;
Et desiderio coacta ventris,
Guttâ pallia non fefellit ullâ;
Sed blando pede suscitat, toroque
Deponi monet, et rogat levari:
Castæ tantus inest pudor catellæ.
Ignorat Venerem, nec invenimus

Dignum tam tenerâ virum puellâ.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Pictâ Publius exprimit tabellâ.
In quâ tam similem videbis Issam,
Ut tam similis sibi nec Issa :
Issam *denique pone cum tabellâ,*
Aut utramque putabis esse veram,
Aut utramque putabis esse pictam.

Portrait d'Issa.

« *Issa* est plus vive et plus lutine que le moineau de Lesbie; sa blancheur est celle de la colombe, et elle surpasse toutes ses compagnes en douceur et en gentillesse. S'il s'agissait d'évaluer son prix, il serait au-dessus de celui des plus riches diamans qui nous viennent des Indes. Ses moindres plaintes sont si expressives, qu'il ne lui manque vraiment que la parole; et elle est aussi sensible à la tristesse qu'à la joie.

« Lorsque cette jolie petite chienne est couchée pour dormir, son sommeil est si léger, qu'on l'entend soupirer à peine. Telle est surtout sa propreté, que jamais elle ne fit la moindre tache sur le tapis de sa maîtresse; dès qu'elle se sent pressée par quelque besoin, soudain elle l'indique en tendant gentiment la patte; et alors elle vous prie, de la manière la plus humble, de l'ôter de sa niche, et de la transporter dehors.

« *Issa* est aussi d'une chasteté exemplaire, et elle ne connaît ni l'amour ni ses flammes. D'ailleurs, il n'a pas encore été possible de lui trouver un mari digne d'elle et de ses attraits.

« De crainte que la mort cruelle ne vienne à nous ravir tout entière *Issa* et ses rares beautés, Publius, peintre fameux, en a fait le portrait. Cette peinture est si frappante, qu'*Issa* ne ressemble point si parfaitement à elle-même ; et lorsque l'on place son portrait à côté d'elle, l'œil trompé croit voir deux copies parfaites, ou deux *Issas* respirer. »

Le portrait d'*Issa* nous rappelle le joli distique d'un poëte latin, sur le chien d'Albine, jeune romaine, mariée à un homme qu'elle n'aimait point :

Latratu fures excepi ; mutus amantes ;
Sic placui domino ; sic placui dominæ.

Rude aux voleurs, doux à l'amant,
Je reçus plus d'une caresse ;
Ainsi j'ai su diversement
Servir mon maître et ma maîtresse.

X. Le Chien de Plutarque.

Plutarque, dans sa biographie des hommes illustres, rapporte qu'un chien aimait singulièrement l'huile d'olive ; dès qu'il pouvait en trouver à sa portée, il n'en laissait pas une

seule goutte. Les vases où l'on renferme d'ordinaire cette liqueur onctueuse, contrariaient souvent ses appétits gloutons, et il aurait joué le rôle de compère le renard, chez commère la cigogne, c'est-à-dire qu'il aurait été réduit à lécher le goulot de la bouteille, s'il n'avait su remédier à cet inconvénient, ainsi qu'on va le voir.

Un jour que la cuisinière de la maison avait fait des provisions d'huile, elle en porta une pleine cruche dans la dépense, et s'en alla sans songer à la boucher; ce fut une bonne aubaine pour notre amateur. Se voyant seul, il monta sur une escabelle voisine, posa une patte légère sur le vase au large ventre, et par le moyen de sa langue, qu'il allongeait d'un pied, et qu'il retirait soudain toute humectée, il se régala à loisir.

Il serait difficile d'ajouter foi à ce que l'on raconte de la ruse de cet animal, si Plutarque, historien grave, ne le confirmait. Voyant que les eaux étaient trop basses pour y boire aussi facilement qu'il le désirait, le gourmand imagina un expédient assez ingénieux pour les faire remonter à sa mesure; il alla chercher quantité de cailloux dans le jardin, et les laissa tomber graduellement dans la cruche. Par ce moyen adroit, ayant fait refluer bientôt

à pleins bords le doux jus de l'olive, il s'en donna tant, qu'enfin il ne resta bientôt plus au fond que le marc.

XI. Le Chien du temple de Vénus.

La sagacité dont le chien est doué pour défendre la propriété de son maître, le rend très-précieux à l'homme. Plutarque rapporte encore qu'un voleur s'introduisit, pendant la nuit, dans un temple de Vénus, et qu'il y prit des petites statues d'or rangées sur l'autel de la déesse.

Un chien nommé *Cromion*, du nom même de la ville où il fit prendre le brigand, se mit à japper tant qu'il put, pour avertir du danger. Personne n'entendit, et le larron s'enfuit avec son larcin sans être arrêté. Le chien ne se rebuta point; il aboya toujours contre le filou, qui lui jeta du pain pour le faire taire; mais il n'y toucha point, et poursuivit toujours ardemment le voleur jusqu'à la ville de Cromion, distante de sept lieues d'Athènes.

Dès que les gardiens du temple se furent aperçus du vol et de l'absence du chien, ils firent de promptes recherches; ils apprirent, par des gens de campagne, qu'un petit dogue blanc, marqué de taches noires, avait

été vu, dès la pointe du jour, hors de la ville, et qu'il donnait la chasse à un homme très-bien vêtu.

Ces indices furent pour eux un trait de lumière; ils prirent la même route que le chien, et, d'enquête en enquête, ils arrivèrent où il s'était arrêté. C'était précisément la rue où demeurait le voleur. A la vue des gardiens, *Cromion* témoigna une joie d'autant plus vive, qu'il se sentit plus fort; il les tira par leur habit, et guida leurs pas jusqu'à la porte de l'homme qu'ils cherchaient; de façon qu'ils ne furent pas long-temps à le convaincre du crime qu'il venait de commettre.

En effet, le larron avait encore les statues d'or, et elles furent trouvées cachées au fond d'une jatte d'eau. Promptement ramené à Athènes, il y subit la peine qu'il méritait.

Quant à *Cromion*, en reconnaissance de ses bons offices, les juges devant qui cette affaire fut portée, ordonnèrent qu'il lui fût délivré, tous les ans, une mesure de blé, aux dépens du public. Par un autre article de la sentence, les prêtres de la déesse eurent ordre de fournir bonne chère à cet animal surveillant, tant qu'il demeurerait attaché aussi fidèlement au service du temple.

XII. Le Chien de Sulpitius.

Solin, historien qui vivait au commencement du premier siècle, nous a transmis un beau trait d'attachement d'un chien envers son maître Sulpitius. Cet homme, d'une immense fortune, avait été condamné à une peine capitale, pour un crime dont on ignore la nature. Abandonné de ses amis, trahi par des parens avides de son bien, il n'avait eu, pendant une longue détention, d'autre société que celle d'un chien canard, gros et robuste.

Souvent la conduite des bêtes est dans le cas de faire honte aux hommes. Après les souffrances, et l'ennui plus cruel encore, d'une dure captivité, Sulpitius fut condamné à mort. Dans ce moment terrible, où l'on a tant besoin de consolation, il n'en trouva pas d'autre que dans l'animal fidèle qui l'avait suivi dans les fers. De tous ces parasites qui avaient encensé sa fortune dans ses jours prospères, de tous ces protégés qu'il avait enrichis, il ne se trouva personne qui vînt lui tendre une main amicale, et qui lui portât une parole consolante à son dernier soupir.

On conduisit Sulpitius au lieu du supplice. Comme le chien ne savait pas le sort funeste

qui menaçait son maître, il demeura paisible avec lui sur l'échafaud. Mais quand le pauvre animal aperçut tomber la tête de Sulpitius sous le tranchant de la hache, quand il la vit bondir, et le sang ruisseler par terre, il entra en fureur; il sauta sur le bourreau, et voulut le dévisager.

Loin que l'on fît le moindre mal au chien fidèle qui voulait venger la mort de son maître, on le laissa à son côté, on l'adoucit, on l'apaisa; le peuple même voulut qu'on lui donnât à manger.

XIII. Le Chien de Sabinus.

Un attachement et un trait pareil, attribués au chien du malheureux Sabinus, ont été célébrés par Vanière, dans son poëme de la Maison rustique. Voici ses vers latins, qui sans doute feront grand plaisir aux jeunes étudians, objets constans de nos veilles.

Obstupuit quondam detrusi in vincla Sabini
Roma canem, nullis abigi qui carcere plagis
Cum potuisset, heri vitam nec dente tueri;
Damnatâ quoque cum caput abs cervice revulsum est,
Defuncto insistens inconsolabile fatum
Mœret, et ex alto dejectum ponte cadaver
Insequitur; Tiberim præceps se mittit in amnem,
Et dorso exanimum sustentans impare truncum;
Maluit in mediis occumbere naufragus undis,
Quam domino superesse suo. Romanus ab altis

Prodigium ripis plaudens spectabat, amorem
Infractamque fidem cane demiratur in uno.

Traduction.

Rome autrefois fut frappée d'admiration à la vue du chien héroïque de Sabinus. Les menaces et les plus rudes coups ne furent point capables d'arracher ce compagnon fidèle de la prison de son malheureux maître. N'ayant pu lui sauver la vie, malgré les plus vigoureux efforts, lorsqu'il le vit périr sur l'échafaud ; lorsque la tête du condamné fut tranchée et séparée de son corps, l'animal inconsolable ne voulut pas quitter ses tristes restes. Au moment où l'on jeta le cadavre dans le Tibre, il s'y précipita lui-même ; il essaya à le soulever sur son dos ; mais n'ayant pu réussir à le ramener à bord, il aima mieux périr au milieu des flots, que d'abandonner le corps de son maître, tout privé de vie qu'il était.

Le peuple, accouru en foule, applaudissait à l'envi, du haut du pont, à un spectacle si touchant. Il était dans le ravissement, et touché jusqu'aux larmes de ce grand et mémorable trait d'attachement et de fidélité.

XIV. Le Chien de Salamine.

Plusieurs villes de l'ancienne Grèce étaient dans l'usage de confier la garde des châteaux et places fortes à des dogues ; et il n'y avait point à craindre de trahison de leur part, comme on en voit si fréquemment parmi les hommes. Cinquante de ces vigoureux animaux, répartis sur différens points, gardaient à Corinthe un poste avancé sur les côtes de la mer.

Les Corinthiens étaient en guerre avec une république voisine. L'ennemi profita d'un jour de fête, où la garnison, après s'être livrée à la bonne chère, se trouvait ensevelie dans le vin et le sommeil. Il fit une attaque d'autant plus dangereuse, qu'une nuit très-sombre la favorisait. Il n'éprouva aucune résistance, excepté des cinquante chiens, qui combattirent avec acharnement, et qui furent tués, hormis un seul, surnommé *Soter* depuis cette époque.

Guidé par un instinct qui a peu d'exemples, cet animal ne s'obstina pas à lutter contre des forces supérieures ; il se retira à temps, et courut donner l'alarme dans les corps-de-garde éloignés. Aboyant de toutes ses forces, mordant vivement les ivrognes qui ronflaient, tirant les autres par leur habit, il parvint

enfin à réveiller les soldats. La générale bat ; on se rassemble, on allume des flambeaux, et l'on court sur les assaillans, qui fuient à pas précipités, et tombent la plupart dans la mer, en regagnant leurs vaisseaux.

Pour récompenser un service de cette importance, les Corinthiens, par un plébiscite, ordonnèrent que *Soter* serait nourri aux dépens du public, et qu'il porterait un collier d'argent avec les mots suivans gravés dessus :

Le défenseur et le sauveur de Corinthe.

On érigea, en outre, dans la citadelle, une pile en marbre, autour de laquelle étaient figurés les quarante-neuf compagnons de *Soter*, et ce vigoureux chien lui-même, donnant l'alerte à la garnison.

XV. Le Chien de Dieu-Donné.

Sans les services assidus que le chien rend à l'homme, ses domaines seraient bientôt ravagés par une infinité de bêtes voraces, et peut-être, en deviendrait-il bientôt la proie à son tour. Dans les annales des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, on lit une action vraiment héroïque ; mais le guerrier qui la conçut, et qui l'exécuta, n'eût pu réussir dans son audacieux projet, sans les

animaux courageux dont j'esquisse ici l'histoire.

Vers le milieu du quatorzième siècle, il parut, à l'extrémité méridionale de l'île de Rhodes, un serpent d'une grandeur peu commune; il était presque aussi gros qu'une tonne; et sa gueule, armée d'une triple rangée de dents tranchantes comme des rasoirs, contenait aisément un porc ou un veau, qu'il broyait comme une aile de poulet.

Les ravages causés par ce dragon épouvantable ne peuvent se calculer. Hommes, femmes, enfans, troupeaux, bêtes de somme, tout devenait sa victime. Nombre de chevaliers allèrent pour le combattre et le détruire; ils furent détruits eux-mêmes : de tous ceux qui osèrent l'attaquer corps à corps, pas un seul ne revint à l'hospice. La terreur devint générale; et le péril fut tel, que le grand-maître défendit, sous de sévères peines, de tenter dorénavant une entreprise regardée comme impossible.

La difficulté même, l'amour de l'humanité, et la gloire, stimulèrent fortement un brave hospitalier; c'était Dieu-Donné de Gozon, jeune homme d'une complexion délicate, mais d'une âme forte et sublime. Ju-

geant bien que les armes ordinaires étaient trop faibles contre un adversaire de cette nature, il imagina cet expédient; il fit fabriquer en carton, par d'habiles machinistes, un serpent à-peu-près semblable à celui qui infestait les Rhodiens : il se procura ensuite douze bouledogues de bonne race; puis il les ameuta tous les jours contre le serpent factice qu'il faisait plier, avancer et reculer à l'aide de certains ressorts.

Après deux années d'un pareil exercice, Dieu-Donné partit un matin pour son expédition : elle était hasardeuse. Monté sur un excellent cheval, bien cuirassé, muni d'une lance harponnée, et suivi de ses douze adjudans, il alla droit à l'antre redoutable.

Au premier bruit qu'il entend, le dragon se réveille; il sort de son repaire, et, du premier choc, il met successivement cinq dogues en quartiers; il fond ensuite sur le chevalier lui-même. Gozon n'est pas déconcerté de cet assaut; il oppose fortement sa lance, et l'ajuste si bien, qu'il fait une large blessure à son ennemi. Non accoutumé à de telles attaques, et atteint pour la première fois, celui-ci entre dans une furie épouvantable; il se déroule; il déploie soudain les longs plis de

son vaste corps; il siffle horriblement, se tient tout droit, et semble, en l'air, un gros chêne ébranché.

A ce mouvement imprévu, le cheval du guerrier se cabre, il bondit de frayeur, jette à terre son cavalier désarçonné, et s'enfuit au loin. Le serpent s'abat alors sur Gozon, qui esquive avec adresse l'effroyable chute de la bête affreuse. Au même instant, les sept autres chiens se jettent avec acharnement sur le serpent étendu; ils le harcèlent de toutes parts; ils le déchirent, et lui enlèvent de larges pièces d'écailles et de chair. Le chevalier, d'une autre part, lui porte, au ventre et à la tête, des coups de pique redoublés.

Mais tout cela n'est qu'une égratignure pour le colosse. Depuis trois grandes heures Gozon combattait à pied : il s'attendait bien à périr; mais il voulait vendre chèrement sa vie. Il était épuisé de lassitude; et c'en était fait de lui dans cette lutte inégale, sans l'adresse et l'audace d'un de ses chiens, nommé *Sans-Peur*. Tandis que le serpent s'avance contre Dieu-Donné, à qui il en veut particulièrement, le dogue intrépide saute à sa gorge, s'y cramponne avec les dents, et s'y tient suspendu de tout le poids de son corps.

Dans cette situation horrible, le dragon

impétueux ne se possède plus; il bat la terre de sa queue monstrueuse, et la terre retentit comme si le tonnerre y roulait. Il siffle, se gonfle, s'agite, écume; sa rage est au comble; haletant, près d'étouffer, il cherche à respirer un peu; et pour cela il ouvre une gueule pareille à celle des enfers.

Dans ce moment, Dieu-Donné réunit les forces qui lui restent; il plonge sa pique, à deux mains, au fond du gouffre tout ouvert, et la laisse presque entière dans les poumons de ce vaste animal; il tire aussitôt un large sabre, dont il n'avait fait encore nul usage, et le porte, à coups redoublés, dans les yeux et les oreilles de ce hideux reptile.

Un sang noir et épais coule à flots des plaies multipliées de ce monstre : bien qu'assailli avec tant de vigueur et de constance, il n'est pourtant pas encore défait; il immole de nouveau à sa vengeance les six autres compagnons de *Sans-Peur*. Employant la ruse au défaut de ses forces qui faiblissent sensiblement, il saisit l'instant où les valeureux agresseurs sont rangés de file autour de lui; il se jette brusquement sur le côté; puis se roulant sur eux, il les écrase du poids de son corps, à l'exception de *Sans-Peur*, qui s'esquive par un mouvement adroit et prompt. Le serpent

fait alors un dernier effort, se lève de nouveau, et se développe presque entier afin d'atteindre Gozon, qu'il ne perd point de vue ; mais épuisé par tant d'assauts réitérés, ses forces l'abandonnent tout-à-coup ; il retombe en arrière comme une masse énorme, et reste mourant sur la terre ébranlée.

Mesurant des yeux le cadavre immense de son ennemi terrassé, le vainqueur stupéfait frémit, pour la première fois, du danger et de la victoire elle-même. Il fit incontinent dépouiller cette hydre, et revint à Rhodes avec sa peau, qui seule remplissait une charrette ; il y fut comblé d'éloges, et revêtu peu après de la dignité de grand-maître. Quelques-uns le surnommèrent l'Hercule des Rhodiens ; mais, non moins modeste que vaillant, ce jeune héros disait avec ingénuité : « Ce sont mes dogues, c'est *Sans-Peur* qui m'a tiré d'affaire ; sans lui j'étais perdu. »

Sans-Peur fut promené d'un bout à l'autre de l'île de Rhodes, avec le serpent empaillé ; et les crieurs répétaient devant le peuple ravi d'admiration : « Voilà *Sans-Peur*, voilà le chien du grand-maître, vainqueur du dragon. »

Il existe une belle gravure qui représente le trait héroïque que je viens de décrire, et

je l'ai vue avec grand plaisir. Le cheval de Dieu-Donné s'enfuit épouvanté à la cime d'un rocher, et le brave chevalier combat à pied le monstre énorme dont voici la description exacte, faite par l'abbé de Vertot.

« Cet animal, de la grosseur d'un cheval moyen, avait la tête et le corps d'un serpent, avec de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée : ses quatre jambes ressemblaient à celles d'un crocodile, et sa queue faisait nombre de plis et de replis le long de son corps; il l'agitait en l'air avec une volubilité singulière, ce qui faisait croire qu'il avait des ailes et qu'il volait; car il courait, ou plutôt il sautait avec une vitesse extraordinaire; alors le feu semblait lui sortir des yeux, et il poussait des sifflemens horribles, que l'on entendait de très-loin, et qui faisaient frissonner.

« La défaite d'un tel monstre était un prodige de courage et un insigne service rendu à l'humanité; cependant Hélion de Villeneuve, alors grand-maître de l'ordre, dépouilla de l'habit de chevalier le nouvel Hercule; et cela pour avoir enfreint les ordres, au sujet des dangers évidens de combattre le dragon. Cette sévérité, ou plutôt cette jalousie, fit surnommer Manlius le grand-maître, et ne fit

qu'ajouter un nouveau lustre au jeune héros. Le règne terrible et les ravages épouvantables causés par le prédécesseur de Nabot-Paré, donnèrent dès-lors l'idée de l'artillerie : ce fut la foudre entre les mains des tyrans. En effet, elle fut employée peu de temps après, et pour la première fois, par les Anglais, à la fameuse bataille de Crécy, en 1344. »

XVI. Le Lévrier d'Aubry.

Aubry de Mondidier, gendarme de Charles V, avait eu une querelle très-vive en jouant à la paume avec un archer nommé Macaire. Celui-ci, pour terminer le différend, eut recours à la voie des brigands; il attendit son ennemi au milieu de la forêt de Bondi, où il devait passer. Il tomba sur lui à l'improviste, et, lui ayant porté plusieurs coups de poignard, le tua lâchement, et l'enterra au pied d'un arbre.

Si le malheureux gentilhomme, pour avertir son épouse de son arrivée prochaine, n'avait pas envoyé en avant un vigoureux lévrier d'attache, il eût évité cette fin cruelle. Ce chien lui était singulièrement attaché. Nous lisons dans un commentateur de Monstrelet, qu'il avait déjà sauvé la vie à son maître quelques années auparavant, et qu'il le tira par

ses habits des eaux du Gave, rivière du Béarn, où il était tombé en la traversant sur un cheval ombrageux et rétif.

Quoi qu'il en soit, il y avait déjà quelques heures que le chien d'Aubry était arrivé à la maison. Inquiet, lassé d'attendre, il sort malgré les domestiques, et retourne vers minuit dans la forêt. Non moins guidé par l'odorat que par l'intérêt du sentiment, il trouva bientôt la sépulture de son maître. Il se mit à gratter fortement la terre en hurlant de douleur. Il se coucha près de cet endroit, et il y resta jusqu'à ce que la faim l'eût forcé d'aller chercher un peu de nourriture.

Tout épuisé, et n'en pouvant plus, le lévrier se traîna un matin chez le chevalier de l'Ardillère, intime ami d'Aubry, et qui y dînait de coutume. On lui donna amplement à manger; mais quelques caresses qu'on pût lui faire, on ne parvint point à le retenir. Au bout de quatre jours, on le vit paraître de nouveau; et il continua ainsi ses tournées pendant plus d'un mois.

L'air hagard et sauvage de cette bête, sa maigreur extrême, sa tristesse, et la disparition d'Aubry, firent naître des soupçons à l'Ardillère. Il suivit de loin le lévrier. Quel fut son étonnement, quand il l'aperçut se je-

tant à corps perdu sur la terre, qu'il creusait avec ses pattes, et quand il l'entendit pousser, par intervalles, de longs hurlemens!

L'Ardillère ne tarda point à faire fouiller dans cet endroit, en présence de trois témoins, qu'il appela pour constater le fait. On y trouva un cadavre, qui, bien que sanglant et défiguré, fut reconnu pour celui d'Aubry de Mondidier. Le chevalier, convaincu par lui-même, fit transporter les restes de son ami à Paris, et lui rendit les derniers honneurs.

La triste fin d'Aubry fut bientôt connue; mais on ne put, de long-temps encore, se procurer aucun indice certain sur l'auteur de ce meurtre. Les scélérats sont heureusement découverts tôt ou tard, au moment qu'ils y pensent le moins; et l'humanité est vengée.

Macaire était dans une sécurité parfaite, lorsqu'il fut arrêté un jour par un embarras de voitures. Il se trouva précisément devant l'hôtel du seigneur de l'Ardillère. Le lévrier, qui ne pouvait quitter cet ami de son maître, paraît tout-à-coup; il se jette sur Macaire, et l'aurait mis en pièces, sans un prompt secours.

Cet acharnement, renouvelé en plusieurs autres rencontres amenées à dessein, fortifia les conjectures, et donna lieu à de fortes

présomptions. On parla beaucoup de cet événement dans la ville; les particularités en parvinrent même à la cour; et Charles-le-Sage, qui régnait alors, fit venir l'archer devant lui. Il l'engagea, sous la promesse du pardon, de faire le sincère aveu de son forfait; mais le scélérat ne voulut rien avouer.

C'était alors la coutume de décider les cas douteux par un combat singulier. Le roi, en conséquence, ordonna à Macaire de venir se justifier en champ-clos, dans l'île Notre-Dame, contre son accusateur. Une multitude immense accourut, attirée par la singularité du spectacle. Les deux champions entrèrent dans l'arène : l'un armé d'un gros bâton noueux, et l'autre ayant un tonneau percé pour retraite.

Dès que le lévrier fut lâché, il courut droit à son adversaire; celui-ci lui assène un coup terrible sur la cuisse, et lui emporte la peau. Se sentant blessé, l'animal recule plusieurs pas en arrière, mais pour revenir à la charge avec plus de fureur. Levé pour la seconde fois, le bâton va lui briser la tête; mais, par un mouvement prompt, le chien trompe son ennemi, et se glisse furtivement sous son bras suspendu en l'air. Il le saisit à la gorge, et la lui serre si fortement, qu'il est prêt à l'é-

trangler, et qu'on a grand'peine à lui faire lâcher prise.

Interdit et confondu, Macaire n'ose plus nier le crime odieux dont il s'était rendu coupable ; et il ne tarde pas à subir le supplice des assassins.

Cet événement fit grand bruit. On le voyait encore sculpté, vers la fin du siècle dernier, sur une cheminée du château de Montargis.

Charmé du courage et de la fidélité de ce chien, Charles V fit ériger, en sa mémoire, un petit monument sur le grand chemin de la forêt de Bondi. On y lisait des vers latins, que l'on a traduits ainsi : *Mortels aveugles, qui violez les lois les plus saintes, que la brute elle-même vous apprenne à être reconnaissans! Redoutez jusqu'à votre ombre, quand vous voulez faire le mal.*

XVII. Le Chien de Galipaud.

L'an 1260, lorsque saint Louis fut pris pour arbitre entre le roi d'Angleterre et les barons qui avaient levé l'étendard de la révolte, il se commit un horrible forfait. Ce forfait, qui révolte l'humanité, fut encore découvert par un chien barbet.

Un nommé Olivier Galipaud, maître bar-

bier, au coin de la rue des Deux-Hermites et des Marmouzets, coupait la gorge aux personnes qui venaient chez lui se faire raser. Comme ce scélérat avait la précaution de ne prendre aucun aide, et d'être seul, il commit ainsi nombre de crimes avec impunité. Il avait fabriqué une trappe à bascule dans son arrière-boutique; et dès qu'il avait commis un meurtre, il renversait en arrière la malheureuse victime, qui tombait soudain au fond d'une cave, de sorte que l'on n'en apercevait aucun vestige.

Ce n'était encore là qu'une partie de ses forfaits exécrables; et les détails que l'on va voir, font frémir d'horreur. Lorsque Galipaud avait commis un assassinat, il descendait pendant la nuit pour dépouiller le cadàvre; il en séparait les chairs qu'il vendait à un pâtissier voisin, nommé Grimaldi, natif de Florence. Ce monstre italien faisait des pâtés avec cette chair d'homme; comme ils étaient très-bien assaisonnés et plus délicats que les autres, ils avaient un débit prodigieux, et procuraient beaucoup d'argent aux deux scélérats, qui étaient de moitié dans ce trafic infernal.

Quoique le barbier prît de grandes précautions pour dérober jusqu'aux moindres traces

de ses crimes, quoiqu'il jetât exactement dans la Seine la tête et les ossemens des corps qu'il avait *détranchés*, comme le dit la vieille chronique de ces temps barbares où l'on n'avait nulle idée de police, cependant il fut découvert au moment qu'il y pensait le moins.

Un sonneur de Notre-Dame vint se faire raser la veille de Noël sur le soir; comme il était tout jeune, et qu'il avait malheureusement de l'embonpoint, il ne tarda pas à passer par la bascule.

Les scélérats ne s'avisent pas de tout : en effet, celui-ci n'avait pas fait attention à un petit barbet, nommé *Carpillon*, qui appartenait au jeune sonneur, et qui s'était tenu couché à l'entrée de la boutique, tandis que son maître se faisait barbifier tout au fond. La finesse de l'ouïe, et surtout de l'odorat, va jusqu'au prodige dans les chiens, et leur instinct approche beaucoup du raisonnement. Le crime fut à peine commis, que le barbet, réveillé par une chute soudaine, se mit à aboyer. L'assassin court aussitôt, bien résolu d'assommer le chien. Celui-ci, dont l'odorat est sans doute irrité par l'émanation des corpuscules mises en mouvement, entre dans une étrange fureur; il saute aux jambes du scélérat, le déchire à belles dents, et va se cacher

sous un buffet, où il se met à pousser des hurlemens effroyables.

Sur ces entrefaites arrivent inopinément deux amis du sonneur; *Carpillon*, tout effaré, sort alors de sa retraite, et court à leurs pieds, où il se met à se lamenter de la manière la plus effrayante. « Ha, ha! voilà *Carpillon!* s'écrie l'un des deux amis du sonneur. Qu'as-tu, mon pauvre *Carpillon?* Où est donc ton maître?

A ces mots, le chien redouble sa fureur, et poursuit le meurtrier dans son arrière-boutique. Celui-ci, déconcerté et tout pâle, est immédiatement suivi par les deux étrangers, qui lui voient ramasser à la hâte un bonnet de coton ensanglanté. Cet indice inattendu est un trait de lumière pour les deux témoins, qui frémissent d'horreur en disant : « Quoi donc! aurait-on assassiné ce pauvre Lefèvre? » (C'est ainsi que se nommait la malheureuse et dernière victime qui venait d'être immolée.)

Frappé comme d'un coup de foudre, le criminel Galipaud voit qu'il est perdu, et cherche à s'évader. La scène sanglante passée chez le barbier s'ébruite bientôt; on fait des recherches, et les pièces de conviction ne tardent point à s'offrir aux yeux de la justice.

En effet, lorsque l'on fut descendu dans la

cave du cannibale, outre le cadavre du jeune sonneur, on trouva deux têtes séparées de leur chef, et le billot sur lequel le monstre dépeçait la chair humaine, pour la faire passer au pâtissier florentin, qui communiquait avec lui par une porte pratiquée dans le même souterrain.

On ne tarda pas à faire une prompte justice des deux scélérats exécrables; ils furent brûlés vifs en présence du peuple, étonné d'un forfait inoui jusqu'alors. La maison où s'étaient commis tant de crimes, fut démolie, et l'on fit graver sur un carré de pierre la figure du chien fidèle qui avait découvert un attentat que l'on ne saurait croire, s'il n'était attesté par des chartes authentiques, et par la mémoire qui s'en conserve encore de siècle en siècle.

Qui pourrrait y ajouter foi, si l'histoire ne l'attestait? Ce fut à-peu-près dans le même temps qu'un boucher étala et vendit publiquement de la chair d'homme qu'il faisait passer pour du veau. Ce boucher demeurait à Tournus, ville de France en Bourgogne, canton et diocèse de Châlons-sur-Saône.

XVIII. Le Chien de Kollikoffer.

Le baron de Kollikoffer (dit Sully, tome V de ses Mémoires), l'un des ambassadeurs suisses auprès de Henri III, vers l'an 1582, aimait beaucoup un lévrier d'une force extraordinaire et d'un courage fort au-dessus de sa taille.

Avant de partir pour Paris, l'ambassadeur avait expressément recommandé que l'on eût un très-grand soin de *César* (c'est ainsi que le chien se nommait), et qu'on le tînt enfermé au moment que son maître monterait en voiture, pour l'empêcher de le suivre.

Les ordres furent ponctuellement exécutés; et, comme on connaissait l'ardeur de cet animal, on le tint pendant cinq jours dans une petite salle basse, où il ne fit que pleurer, sans vouloir manger. Au bout de ce terme, on crut pouvoir le lâcher et le laisser courir, comme à l'ordinaire, aux environs du château.

A peine le danois eut-il sa liberté, qu'il se mit à manger comme quatre, et disparut tout-à-coup. Toute la maison se mit en quête pour le retrouver; mais ce fut en vain, et on le crut décidément perdu. Pendant que *César* causait ainsi une vive alarme, qui le croirait? il était déjà à Paris; et l'ambassa-

deur fut bien étonné, lorsqu'au milieu d'une grande audience donnée par le monarque français aux députés helvétiques, il vit son chien s'élancer à son cou, et l'accabler de caresses.

En supputant le temps du départ de cet animal et celui de son arrivée au vieux Louvre, on reconnut qu'il avait fait cent lieues en vingt-quatre heures. La continuité de la marche lui avait mis les pattes tout en sang. Cependant, le surlendemain, le baron écrivit une lettre à son épouse; il la cacha dans le collier de son chien; puis, lui ayant dit ces mots : « *Allez-vous-en vite chez cette maîtresse,* » le fidèle messager retourna au château de Kollikoffer en moins de deux jours.

On remarquera, ajoute l'auteur de cette anecdote, que la dépêche était de la plus haute importance, et que l'affaire qui la concernait, réussit en grande partie par la célérité de la marche et par le secret impénétrable du nouveau courrier.

XIX. Le Chien de Sandolet.

Un chevalier de Saint-Louis, nommé Sandolet, avait servi pendant trente-sept ans sous les plus fameux généraux de Louis XIV, et cependant il n'en était pas plus riche; de

si longs services furent récompensés d'une modique pension de six cents francs : ce n'était sûrement pas de quoi vivre toute l'année. C'était ainsi, dit le chevalier de Gourville dans ses mémoires, que de braves guerriers avaient à peine du pain, tandis que des valets, pour avoir rampé dans les antichambres, obtenaient des retraites dix fois plus fortes.

Ce qu'il y avait de plus triste pour notre officier, c'est qu'il était couvert de blessures, et estropié au point qu'il fallait l'examiner attentivement pour juger si c'était une créature humaine. Par une plaisanterie déplacée à l'égard d'un brave homme dans l'infortune, un Mercure du temps s'exprime ainsi sur le vieux Sandolet : « Sa figure toute ridée avait l'air d'une grenouille desséchée. Il avait perdu son nez à la bataille de Fleurus ; l'œil droit au passage du Rhin ; un bras à la journée de Steinkerque ; la cuisse gauche à Malplaquet ; et sa mâchoire inférieure, emportée d'un boulet de canon, au siége de Valenciennes, avait été remplacée, vaille que vaille, par une pièce artificielle ; mais les fonctions maxillaires n'en allaient pas plus mal ; il ne s'agissait que d'avoir de quoi mettre au moulin. »

Que devenir, cependant, avec trente sous

par jour et tant de maux réunis? Heureusement que Sandolet avait un chien industrieux, qui subvenait aux besoins de son pauvre maître. Dès que le pain manquait à la maison, notre militaire éclopé ouvrait le buffet; il appelait *Capucin* (c'était le nom du chien); puis il lui disait : « Il n'y a plus rien au râtelier, mon ami; allons, en campagne! »

Capucin n'entendait que trop bien ce geste et ce langage significatifs; il baissait tristement la tête, secouait les oreilles, serrait la queue entre les jambes, et se mettait à aboyer. Mais toutes ces simagrées ne lui remplissaient point le ventre : *qui veut dîner doit se remuer.* Le drille prenait enfin son parti, et sortait pour faire sa ronde.

Le pourvoyeur n'avait pas besoin de panier pour ses provisions. Son maître adaptait tout simplement une petite bourse de cuir à un large collier qu'il portait; c'est là que se mettaient les bulletins adressés à de bonnes âmes qui prenaient part à la misère de Sandolet. Le courrier ponctuel les portait aux personnes accoutumées; il se présentait d'un air humble et soumis; puis il levait la tête, afin que l'on prît les circulaires respectives.

En attendant la réponse, *Capucin* enfilait le chemin de la cuisine, où l'on ne manquait

guère de lui donner quelques rogatons. Attentif à l'ordre, il courait vite au premier appel, et il recevait la réponse toujours accompagnée d'une petite pièce blanche, que chaque bienfaiteur plaçait dans un gousset à part. Quêteur plein d'activité, ce chien faisait ainsi douze ou quinze visites dans sa matinée, toujours plus que moins, pour n'en manquer aucune. Vainement tout autre que les connaissances de notre guerrier eût-il tenté d'accoster le trésorier à son retour; il montrait les dents, et il en eût joué d'une rude manière contre l'imprudent qui aurait voulu lui chatouiller le cou en passant.

Après avoir fini ses tournées, *Capucin* revenait au logis plus gaîment, et la panse mieux garnie qu'avant de sortir. Il courait vers son maître, qui se hâtait de vider l'escarcelle, et qui le caressait de grand cœur. C'étaient de jolies pièces de six, de douze et de vingt-quatre sous, quelquefois même de bons écus de trois et de six livres. « Bravo! s'écriait alors le manchot, en frappant sur sa jambe de bois; bravo! mon cher *Capucin! voilà du baume de santé!* » Et de fait l'eau revenait ainsi en abondance au moulin, et la broche tournait pour la huitaine.

XX. Le Chien de Dryden.

Dryden, célèbre poëte anglais, aimait beaucoup à voyager à pied. Dans ses momens de loisir, il s'éloignait quelquefois de vingt-cinq à trente milles de la ville de Londres, et il allait visiter les châteaux circonvoisins, où il était reçu avec cette distinction que méritent le talent et l'urbanité des mœurs.

Comme il n'est pas rare de rencontrer sur les routes d'Angleterre de ces gens officieux qui font profession de dévaliser les passans, notre comédien menait souvent avec lui un gros lévrier, nommé *Dragon*. Un matin, qu'il traversait des bois pour se rendre chez mylord Harley, un gueux vint lui demander l'aumône; il donna aussitôt un schelling à ce gueux. Un second mendiant présente la même requête, il obtient le même secours; un troisième porte-mandille paraît encore, un autre schelling lui est pareillement départi. Enfin deux autres coquins ayant une longue barbe blanche, une jambe de bois, et contrefaisant les muets, défilent à leur tour, clopin-clopant sur des béquilles; les marauds, riant sous cape, font un signe de détresse en tendant leur chapeau; et deux bonnes pièces d'argent y tombent de suite.

Dryden, s'imaginant que cette vermine pleuvait des arbres ou sortait de terre, regarde autour de lui avec inquiétud e. Comme il se retournait, un des muets prétendus lui met un pistolet sur la gorge, et, s'énonçant très-distinctement, lui dit d'un ton effronté : « C'est la bourse tout entière qu'il nous faut, ou bien »...... Le geste était expressif, et la bourse lui est livrée sans autre préambule. L'autre muet, à qui la parole revient aussi, demande l'heure qu'il est; le voyageur entend à demi-mot, et il abandonne sa montre sans difficulté.

Dans cette conjoncture délicate, notre comédien éprouve un grand embarras; il comptait beaucoup sur *Dragon;* mais le premier mot lâché engageait la bataille, et rien de si prompt qu'une amorce; rien de si brutal que ce vilain plomb qui la suit. La partie, en outre, n'était pas égale : cinq hommes armés jusqu'aux dents, contre un seul sans armes! D'ailleurs, ne pouvait-il pas y avoir derrière quelque gros chêne d'autres voleurs?

Tout bien examiné, Dryden est résolu de laisser jusqu'à son habit, plutôt que de se faire tuer; il se trouva bientôt réduit à cette dure extrémité. Voyant l'heureux succès de leur expédition, les trois autres brigands lui

ordonnent de vider ses poches, de mettre casaque à bas, et de livrer tout ce qu'il a sur lui.

Qui veut trop avoir, dit le proverbe, *finit pas perdre ce qu'il a.* Dryden accepte le traité, car la raison du plus fort est toujours la meilleure; mais il sollicite une exception en faveur d'un souvenir garni en or et orné d'un portrait qui lui est cher. Les voleurs insatiables s'écrient tout d'une voix: « God-dam! il nous faut tout! »

A ces mots, le voyageur indigné prend décidément la résolution de périr, afin de conserver un portrait précieux qui lui rappelle une épouse accomplie et un jeune fils mort depuis peu de mois. « Coquins! s'écrie-t-il, vous n'aurez point ce bijou, ou vous m'ôterez la vie! A moi, *Dragon!* »

Par une docilité singulière, cet animal était demeuré spectateur tranquille du dépouillement de son maître, tant qu'il n'en avait point reçu d'ordre. A sa voix, c'est un lion; il fond sur les scélérats. Cinq coups de pistolet partent soudain, les épées sont tirées, et un nœud coulant est passé au cou du lévrier, afin de le mettre hors de défense.

Dryden est blessé, mais seulement à la main, et sans danger. Voyant les cinq gueux

tout autour du seul *Dragon*, qui les dépeçait d'une rude manière, il s'évade et fuit à toutes jambes; il gagne en cinq minutes le grand chemin. Il entre dans une auberge où buvaient quatre bûcherons, et conte son aventure; chacun y prend une part très-active. « Ce qui me fait le plus de peine, leur avoue Dryden, c'est un bijou auquel je suis singulièrement attaché; c'est mon chien aussi. — Eh bien, reprennent les bûcherons munis de larges cognées, allons-y! nous abattrons les bras de ces bandits, et nous leur fendrons la tête. »

La petite troupe, bien résolue, se met vite en marche. A peine eut-elle fait trois cents pas, que *Dragon* parut. Il était couvert de blessures et tout sanglant; un tronçon d'épée lui sortait de l'épaule gauche; il avait la tête toute brisée, et il traînait un restant de corde pendue à son cou. A cet aspect son maître est transporté de fureur; il ne respire que vengeance. La pauvre bête le caresse, et semble lui annoncer, en le suivant, que les brigands sont vaincus, et qu'il peut venir reprendre les effets qu'ils lui ont volés.

Arrivé au lieu de l'attaque, quelle fut la surprise de Dryden! Deux des bandits étendus morts, le troisième tout défiguré et pansant ses plaies; quant aux deux autres, ils étaient

occupés à dépouiller leurs camarades, et faisaient des paquets. Pour lors il se fit un miracle : les deux gueux qui avaient une béquille, la jettent de côté, ainsi que leur jambe postiche, et s'enfuient comme des cerfs, au milieu des broussailles. Ils ne purent aller loin; ayant été incontinent rattrapés par les bûcherons, le gibet fut la juste récompense de leur crime.

C'est ainsi qu'un chien sut braver, seul, cinq hommes armés; il en tua deux, en mit trois hors de combat, et sauva la vie à son maître. Le courageux *Dragon* ne survécut pas long-temps à cette glorieuse action; il mourut un mois après, non des coups de pistolet, quoiqu'il eût reçu cinq balles dans le corps, mais d'une enflure survenue à la gorge, par le serrement de la corde avec laquelle les voleurs avaient voulu l'étrangler.

XXI Le Chien du Waux-hall.

On lit dans les Mémoires de l'ancienne police de Paris, une anecdote assez singulière sur un chien caniche. Du temps que l'on donnait des divertissemens de toute espèce dans le Waux-hall des Champs-Elysées, il y

avait une fourmilière de filous qui se faufilaient dans ce lieu de licence la plus dévergondée. Ces messieurs tendaient leurs filets au milieu de la tourbe insouciante des riches désœuvrés, et pêchaient, comme on dit, en eau trouble.

Les filous de la capitale étaient d'une habileté peu commune; leur art était poussé à un tel point de perfection, que les élèves, avant de professer publiquement, étaient obligés de faire des tours de force en particulier. Il fallait, par exemple, qu'ils tirassent une bourse pleine de gros sous de la poche d'un mannequin suspendu par une ficelle au plancher. Si le mannequin venait à remuer tant soit peu, le professeur en filouterie grondait fortement le disciple tout honteux; il lui prédisait qu'il ne réussirait jamais dans le monde; et une rude volée de coups de canne suivait cette mercuriale efficace.

Mais le principal triomphe des chevaliers d'industrie brillait près des étrangers et des provinciaux; ils couraient à leur piste, et les sentaient d'une lieue à la ronde. Dès qu'il en paraissait quelque part, nos coquins ne s'y méprenaient point; ils les distinguaient du premier coup d'œil. Ils entraient d'abord en

conversation, et presque toujours se trouvaient de vos connaissances, de votre pays, de vos parens ou de vos amis.

Un nouveau débarqué vint un jour à Paris pour y terminer un procès; c'était un riche gentilhomme du Poitou. La promenade du Waux-hall était en vogue, et il s'y rendit avec son épouse. Entrer dans ce laboratoire d'escroquerie, faire cinq à six pas, et perdre une bourse de trente-huit louis, une montre à répétition, et une tabatière d'or, ce fut l'ouvrage de trois coups de coude et de trois coups de mains.

C'était dans l'été; il faisait une chaleur étouffante; la dame demanda à se rafraîchir. On entre dans un café, on prend de l'eau de groseilles, de l'orangeade, des glaces, et cœtera. Pour sortir, il faut payer.... plus de bourse! Quel soufflet pour un honnête homme, que cette détresse inattendue fait regarder comme un des escogriffes qui abondaient alors dans notre bonne ville si calomniée!

« Monsieur, dit le gentilhomme au limonadier, je vais vous laisser ma montre pour nantissement de ce que je vous dois, et dans l'instant je suis à vous. Tenez. » Il porte, à ces mots, le pouce et l'index au petit gousset, et

il ne trouve rien! Il veut tirer ensuite sa tabatière.... rien encore! Tout était volé. Et le rouge de monter au visage du bon gentilhomme et de son épouse, dont il serait difficile de peindre l'étonnement et la contenance. Comment sortir d'un tel embarras? comment retrouver cette perte? Elle le fut néanmoins, et voici comment.

Ce particulier ne perdit point tout-à-fait la tête; il demande un inspecteur de police, toujours au guet en ces sortes d'endroits; il lui déclare son nom, sa qualité, sa demeure, et lui conte sa fâcheuse aventure. Il ajoute que s'il veut l'aider de son ministère, il va peut-être retrouver ses effets volés; et cela sans bruit et sans esclandre. L'officier y consent de bonne grâce. Aussitôt le gentilhomme va chercher à la porte un superbe chien caniche resté avec ses gens et sa voiture. Le chien accourt plein d'ardeur et de joie. « Cherche, lui commande son maître; allons, caniche, cherche, j'ai perdu! »

Qui l'eût imaginé? Quel bonheur! Le chien s'avance dix à douze pas dans un groupe de monde; il donne un coup de nez, et pose, d'aplomb, ses deux pattes sur un beau monsieur tout galonné et tout brodé. « Monsieur, lui ordonne l'inspecteur, en lui parlant à

l'oreille, de la part du roi, suivez-moi. » Ils entrent dans une salle écartée; on vide les poches du monsieur...... trois montres paraissent, dont celle du seigneur poitevin, telle qu'il l'avait désignée. Le bijou est repris, et le fripon consigné au corps-de-garde.

On recommence une seconde recherche; on va dans les jardins, rien; dans les couloirs, rien; dans la rotonde, rien. Cependant, en passant devant les lieux d'aisance, on voit *Caniche* gratter en désespéré, et tourner la queue : on frappe, mot ; on demande s'il y a quelqu'un; personne ne bronche : enfin on pousse fortement la porte, et on voit un jeune abbé bien affairé en apparence, et se récriant sur l'impolitesse qu'il y a à relancer ainsi les honnêtes gens jusque dans leurs plus pressans besoins.

Tout en tenant ce langage, monsieur l'abbé, qui juge à-peu-près ce dont il s'agit, fouille furtivement dans sa poche, et jette quelque chose derrière lui: il manque son coup; au lieu de tomber dans la lunette des pays-bas, cela tombe à terre, et sonne en tombant. On ramasse une belle et bonne bourse bien rebondie.

L'abbé est prié de se transporter à son tour dans la salle en question; on y compte en sa

présence les trente-huit louis encore intacts; puis on lui demande s'il n'aurait pas trouvé encore, par hasard, une tabatière d'or enrichie de diamans? L'effronté coquin répond par des sottises. On fait signe à *Caniche*; et *Caniche* va flairer sa manche en aboyant. Au moment que le filou allonge le bras pour repousser le chien incommode, la tabatière roule à terre. « Maudit animal! s'écrie le petit abbé en jurant. Depuis dix ans que je fais le métier, faut-il...... »

C'est ainsi qu'un chien sut attraper et convaincre de vol deux voleurs fameux, que tous les limiers de la police parisienne cherchaient en vain depuis long-temps. Le procès-verbal qui constate ce fait, ajoute que l'on trouva chez nos deux escamoteurs, quantité de montres, de pistolets, de cannes, d'épées, des sacs de louis et d'écus; ils avaient même un magasin d'étuis, de couteaux, d'éventails, et plusieurs centaines de mouchoirs.

XXII. Le Chien de Fontenay.

Il y avait, près de Fontenay-le-Comte, une bergère qui gardait les moutons de son père. Elle avait élevé un agneau tout petit, et il la suivait partout, comme un chien. Un matin, que ses brebis paissaient au bas d'un coteau,

il sortit, du fond des vignes, une louve d'une force et d'une taille extraordinaires; cette bête cruelle se glissa furtivement; elle fondit sur l'agneau, et l'ayant saisi par la peau du ventre, elle l'emporta aussi lestement qu'un chat emporte une souris.

Surprise de tant d'audace, la jeune gardienne montre un courage étonnant dans son sexe; elle court hardiment, à travers les haies, sur l'animal ravisseur; et, secondée par sa chienne, nommée *Bichonne*, elle fait lâcher prise à la louve. L'agneau bien-aimé tombe demi-mort; sa maîtresse, alarmée, se hâte de le serrer entre ses bras; elle le réchauffe contre sa poitrine, et s'en revient toute contente.

Chemin faisant, la bergère aperçoit son troupeau saisi d'une terreur soudaine, et courant çà et là par la campagne; elle envoie sa chienne afin de le rallier aussitôt. Tandis qu'elle la suit des yeux, la louve revient traîtreusement sur ses pas, saisit la pastourelle par le chignon du cou, et s'efforce de l'étrangler.

Mais craignant plus encore pour son tendre agneau que pour elle-même, la jeune fille le tient d'une main, bien caché dans son tablier; et de l'autre main, elle frappe, à grands

coups de houlette, la bête féroce dont elle se voit assaillie. Dans ce moment, un caillou se rencontre sous ses pieds ; elle chancelle et tombe à la renverse.

C'en était fait de la bergère en cette extrémité pressante ; elle allait être dévorée et mise en pièces. *Bichonne* revient à temps pour délivrer sa maîtresse ; celle-ci se relève ; le danger lui prête des forces nouvelles ; elle lève en l'air sa houlette armée d'un large fer, et la plonge à deux mains dans le ventre de la louve, qui expire sur la place.

Revenue à la maison, après cette périlleuse aventure, la villageoise en conta les détails à sa famille glacée d'effroi. « Je suis mi-blessée, dit-elle ingénument ; mais toujours v'là mon agnelet et ma bonne *Bichonne*. »

Enchantés d'une telle bravoure dans une jeune fille, les garçons du village firent une fête champêtre pour célébrer cet événement. La bergère, guérie de ses blessures, parut en tête avec *Bichonne* et son agneau, ornés de rubans. La louve fut écorchée, et sa peau promenée au bout d'une perche. Après une longue marche, au son du fifre et du tambour, la troupe joyeuse revint faire un copieux goûter au village.

XXIII. Le Chien de Holstein.

Combien l'éducation a d'empire ! Heureux qui peut en recevoir une bonne ! plus heureux encore celui qui sait en faire usage ! Mais, hélas ! les hommes en profitent souvent moins eux-mêmes que les animaux.

On va voir, par le trait qui suit, l'obéissance d'un chien mise à une terrible épreuve ; et l'on ne verra pas sans admiration l'ascendant des bonnes habitudes prédominer jusque dans la plus urgente nécessité.

Après une chasse longue et pénible, un garde du château de Holstein, près de Lawembourg en Allemagne, revint extrêmement fatigué. Il place à la hâte son gibier dans une chambre isolée où il couchait, tire la porte, et enferme son chien sans y penser. Distrait, bientôt après, par une commission lointaine, il part pour s'en acquitter, et reste deux jours absent.

De retour enfin au château, on lui demande s'il n'a point de gibier pour le dîner ? Il court à sa chambre... Il est entré à peine, qu'il voit son chien étendu sur le côté, sans mouvement, sans vie, et encore chaud. Rien n'égale ses regrets et sa douleur. Il se souvient trop tard, hélas ! que ce docile animal, exté-

nué de lassitude, et pressé par une faim dévorante, en revenant de la chasse, n'avait pourtant rien à manger; il s'en souvient; et c'est lui qui est la cause involontaire de sa mort.

Tout affligé de ce malheur, le garde-chasse se retourne; il aperçoit, sur une table éloignée, onze perdrix et cinq lapereaux dans le même état encore où il les avait placés. Alors son désespoir est au comble. D'une autre part, il est ravi d'admiration en réfléchissant que cette pauvre bête, bien que réduite à l'extrémité, avait mieux aimé se laisser mourir, que de toucher au gibier qui était à côté d'elle. « Plût à Dieu, s'écrie le chasseur, plût à Dieu, mon pauvre chien, que tu eusses mangé tout cela, et que tu vécusses encore! »

Quelle obéissance! quelle réserve de la part de ce chien! S'il eût eu quelques croûtes ou des os à ronger, il se serait rassasié sans scrupule; mais toucher à un morceau défendu! mais désobéir à son maître! mais passer pour un gourmand! oh! rien ne saurait l'y résoudre! Il ne balance pas; il aime mieux périr, et périr irréprochable.

C'est le lieu de citer ici les vers et les réflexions sensées de La Fontaine, au sujet d'un

autre chien, digne aïeul du célèbre *Gueule-noire,* qui figure à la fin de ces Annales.

Certain chien qui portait la pitance au logis,
S'était fait un collier du dîner de son maître;
Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyait un mets exquis;
Mais enfin il l'était; et tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens;
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!...

XXIV. L'Ami du Malheureux.

Après ce que l'on vient de rapporter sur l'excellent naturel des chiens, il est aisé de penser que la plupart des personnes doivent être singulièrement attachées à celui qu'elles ont.

Un particulier, après avoir joui d'une fortune considérable, et occupé de grands emplois, tomba tout-à-coup dans une telle pauvreté, qu'il ne subsistait que d'aumônes. Chaque semaine on remettait à cet indigent une portion de pain suffisante pour subsister. Il en fit demander davantage. Le curé de sa paroisse lui écrit de passer un instant chez lui; il s'y rend : le pasteur lui demande pourquoi, étant seul, il sollicite une portion excédant son nécessaire?

Le malheureux, déconcerté, balbutie quel-

ques mots, et rougit. On insiste pour qu'il s'explique. Il est forcé d'avouer qu'il a un chien. Le curé lui fait observer qu'il n'a absolument du pain que pour les pauvres, et que l'honnêteté exige qu'il se défasse de son chien. L'infortuné, qui était absolument abandonné de ses amis, de ses parens, de tout le monde, s'écrie en pleurant : *Eh! qui donc m'aimera, si je n'ai plus mon-chien ?*

L'ecclésiastique, qui avait une âme sensible, fut touché jusqu'aux larmes à cette exclamation ; cédant aux doux sentimens de l'humanité, il tire quatre louis de sa bourse, et dit : « Prenez, monsieur; ceci m'appartient. »

Portrait d'un Ami perdu.

(Air : *Chantez, dansez*, etc.)

Jetez les yeux sur le portrait
Du tendre ami que je regrette,
Et vous verrez dans chaque trait
L'affreuse perte que j'ai faite.
De tels amis qu'on a perdus,
Hélas! ne se retrouvent plus.

Beau, sans orgueil, doux et vaillant,
Sensible, complaisant, aimable,
Il était gai, bon, mais bouillant,
Et pour les fripons implacable ;
Son esprit, sans être méchant,
Pour les méchans était mordant.

Toujours vêtu du même habit,
Méprisant et fortune et gloire,
Le pain calmait son appétit;
De l'eau lui suffisait pour boire.
Des philosophes d'à-présent
Je doute qu'on en dise autant.

Tendre et constant en amitié,
Quoiqu'aimant la brune et la blonde,
Sans intérêt, il m'eût, à pied,
Suivi jusques au bout du monde.
Quand la fortune me quitta,
A mon dîner, seul, il resta.

Mais des amis tel est le sort :
Quelquefois ils sont en querelle;
Je le grondais souvent à tort;
Il redoublait alors de zèle.
Sur mes désirs réglant son goût,
C'est à moi qu'il rapportait tout.

Le voilà peint tel qu'il était,
Des amis le parfait modèle;
Toujours égal, toujours discret,
Au même ami toujours fidèle :
Etait-ce un homme?... Oh! mon Dieu, non;
C'était mon pauvre chien *Pluton*.

M. le comte DE SÉGUR.

XXV. LE CHIEN DE LA TOUR DE LONDRES.

Telle est l'humeur douce et caressante du chien, qu'elle lui concilie tous les cœurs. On a même vu plusieurs de ces animaux accueillis, chéris, et vivement regrettés par des bêtes farouches.

Pour voir autrefois les bêtes féroces à la tour de Londres, il fallait apporter un chien ou un chat, et le leur sacrifier. Désireux de jouir de cet affreux spectacle, un polisson vola à une dame un joli petit épagneul, et courut le porter en tribut à la cage d'un lion monstrueux. La frayeur saisit aussitôt le petit chien; il se couche humblement à terre, et semble demander grâce. La bête farouche se baisse pour le flairer; et, au grand étonnement des spectateurs, elle ne lui fait aucun mal. Bien au contraire, le maître ayant jeté un morceau de viande, le lion la pousse auprès de l'épagneul, comme pour lui en faire goûter. Celui-ci s'enhardit peu-à-peu, et se met à manger avec son hôte terrible.

Dès-lors on vit naître une étroite liaison entre ces deux commensaux d'espèce si différente. Oubliant sa férocité naturelle, le lion s'appliqua à marquer toute sorte d'attentions à l'épagneul. Ce petit animal, de son côté, jouait gentiment avec lui; il sautait sur son dos, et s'avisait même de gronder, quand il lui en prenait fantaisie.

Une année s'écoula ainsi dans cette étonnante union. Au bout de ce terme, le chien tomba malade, et mourut. Le voyant immobile, le lion croit qu'il dort; il cherche à

l'éveiller; il le remue, le retourne, et sent, hélas! qu'il n'est plus. La douleur des lions n'est pas comme celle des autres animaux; c'est une fureur. Sa crinière se hérisse; il rugit d'une manière épouvantable, et mord les barreaux de sa cabane; il revient ensuite auprès du corps inanimé de son ami; il le considère d'un œil inquiet. C'en est fait : son malheur est certain; il n'en doute plus. Les rugissemens les plus terribles recommencent, et jettent au loin la terreur. Il bondit; il écume de rage; il se démène avec une telle violence, que le plancher de la ménagerie en est ébranlé; de larges pièces s'en détachent et tombent en éclats.

Une morne consternation succède à ces transports de colère; le lion désespéré se couche auprès du cher compagnon de sa solitude; il le réchauffe contre sa poitrine, et reste cinq jours sans vouloir prendre de nourriture. Exténué bientôt de chagrin et d'inanition, il mourut, la tête penchée près de celle du petit épagneul qu'il avait tant aimé.

Le maître de la ménagerie regretta lui-même ces deux amis inséparables, et les fit mettre dans une même fosse. L'histoire nous présente-t-elle un exemple d'amitié plus parfaite?

XXVI. Le Chien de Montjustin.

J'ai été moi-même témoin de l'esprit d'un chien, dit le chevalier de Pitaval (tome II de *l'Art d'orner l'esprit*); c'était un gros mâtin qui visitait tous les jours un grand manteau de lard pendu dans un grenier du château de Montjustin. On ne s'en aperçut qu'après que le manteau fut devenu un fort petit mantelet. La porte du grenier n'atteignait pas le seuil; il y avait un espace vide, et le gourmand trouvait le secret de s'y fourrer, en resserrant autant qu'il pouvait le volume de son corps.

Un jour que le voleur était en besogne, on courut avertir M. de Montjustin; il s'arma d'un bon fusil à deux coups, et il prononça l'arrêt de mort. Toutes les issues du château sont fermées en conséquence; les gens sont embusqués à différens postes, et l'on attend avec impatience que monsieur ait fait son repas.

Au bout de trois grands quarts d'heure, on voit reparaître enfin le mâtin, bien rebondi, et se léchant encore les moustaches. A peine a-t-il fait deux pas dans la cour, qu'il s'arrête et porte un œil inquiet autour de lui. La grande porte fermée, ainsi que la petite; des

hommes l'observant en silence, et munis d'un gros bâton; le maître surtout qui le couche en joue avec son arme; tout lui annonce le sort funeste des fripons qui vont piller la propriété d'autrui.

Comment sortir d'un pareil danger? La résistance était inutile. Toutes les mesures étaient bien prises pour qu'il ne pût échapper. Le maraud était surpris en flagrant délit, et il se sentait coupable : soudain il se met dans l'attitude d'un suppliant; il demande grâce en se couchant sur le dos, et tenant ses quatre pattes en l'air.

M. de Montjustin, touché des prières du mangeur de lard, ne peut s'empêcher de lui pardonner; il remet son fusil à un domestique; les portes sont ouvertes; et le mâtin disparaît en serrant la queue entre les jambes.

Un chat, ajoute l'auteur, aurait-il su si bien prendre son parti? Aurait-il eu l'art d'apaiser un homme irrité contre lui? Aurait-il eu l'instinct de s'arranger de façon à effacer presque tout son corps, et à présenter à la balle le moins de superficie possible au moment de l'explosion?

XXVII Les Chiens d'Henri III.

Henri III, dit l'Étoile, ne dépensait pas

moins de cent mille écus en oiseaux et en chiens, chaque année. Il aurait été à souhaiter pour le peuple que cette folie eût été la seule dans ce prince bizarre. Il avait, entre autres, trois petits chiens tout mignons; il les portait dans une corbeille suspendue à son cou par un superbe ruban; il se promenait ainsi dans ses appartemens, et c'était pour lui un grand plaisir de rester seul avec eux.

Liline, Titi et *Mimi,* venus à grands frais de la ville de Smyrne, étaient d'une gentillesse ravissante; mais leur instinct et leur attachement surpassaient encore leur beauté. On les avait dressés de bonne heure à monter la garde, et ils s'acquittaient à merveille de cet emploi. Placés près du chevet de Henri, ils y faisaient sentinelle une partie de la nuit, en tenant deux pattes appuyées sur l'anse du panier qui leur servait de niche. Une pendule, dont ces petits animaux connaissaient très-bien le son, servait à régler les heures de garde. Dès que le factionnaire entendait le timbre argentin qui lui annonçait l'heureux moment du repos, il mordait l'oreille du camarade endormi dont le tour de garder était venu. Se réveillant en sursaut, celui-ci prenait le poste, pour y installer ensuite son autre camarade. De cette façon, *Mimi* succé-

dait à *Titi*, et *Titi* à *Liline*, sans interruption jusqu'au matin; et jamais le roi n'eut de garde-du-corps plus surveillant et plus fidèle.

On sait qu'un jacobin, nommé Clément, vint de Paris à Saint-Cloud, où était Henri III, afin de l'assassiner. Lorsque ce moine fut introduit dans la chambre du roi, pour lui présenter une lettre qui était le prétexte de l'attentat médité, *Liline* s'élança de son panier contre lui : pressentant en quelque sorte le mauvais dessein du scélérat, ce petit animal, qui était fort doux, et ne faisait jamais de mal à personne, se mit à aboyer contre lui tout en colère, et voulut le mordre.

Le roi, contre sa coutume, fit retirer ses chiens dans une pièce voisine. *Liline* devint furieuse, et aboya plus fortement encore. En ce moment Henri III reçut deux grands coups de couteau dans le bas-ventre, et tomba baigné dans son sang.

Peut-être que cette petite bête, toujours pendue au cou du roi, eût déconcerté le prêtre assassin par ses seuls aboiemens, si on ne l'avait point écartée; car on voit, tous les jours, de très-petites causes influer sur de grands événemens.

XXVII. Le Chien de Susette.

Une petite fille, nommée Susette, avait contracté, avec une bonne peu soigneuse, la mauvaise habitude de téter son doigt sans cesse. On ne s'appliqua pas sérieusement à l'en corriger de bonne heure; et ce défaut s'enracina de façon que la demoiselle devint tout-à-fait incorrigible.

Parvenue à l'âge de dix ans, la petite personne tétait encore de plus belle; épiant les instans où le papa ni la maman ne la remarquaient point, elle portait vitement l'index à sa bouche; puis elle se mettait à le sucer comme un bâton de sucre d'orge.

Après avoir mis tout en œuvre pour amender cette suceuse déterminée; après avoir employé les promesses et les menaces, les cadeaux et les privations, la louange et le reproche, la mère, désolée, avait perdu patience; elle s'emportait quelquefois, et finissait par infliger de rigoureux châtimens à sa fille incorrigible.

Susette avait eu, pour amuser sa plus tendre enfance, une jolie levrette blanche, appelée *Diane*. Cette petite bête, qui lui était beaucoup attachée, partageait ses chagrins comme ses plaisirs. Sa jeune maîtresse était-

elle triste, s'abandonnait-elle aux pleurs, sa chienne la consolait de son mieux, et l'accablait de caresses. La chose devenait-elle plus sérieuse, et la maman venait-elle à tancer rudement sa fille, la levrette faisait mille tours d'adresse, afin de l'apaiser, et d'éluder ces scènes affligeantes.

Jusqu'où peut aller l'instinct d'une bête! A force de voir gronder et punir Susette, la petite chienne sentit le vrai motif de ces plaintes, et les rendit réellement moins fréquentes, par un moyen très-adroit. Aussitôt que la suceuse portait sa main à sa bouche, la levrette attentive courait vers elle; puis, la tirant bien fort par sa jupe, elle l'avertissait de la sottise avant qu'elle fût faite.

C'est ainsi que *Diane* sauva à sa jeune maîtresse bien des reproches également désagréables à elle-même et à sa tendre mère, qui se faisait violence pour en venir à cette fâcheuse extrémité.

XXVIII. Le Chien de Ninon de Lenclos.

La belle Ninon de l'Enclos aimait beaucoup les jolis chiens; madame de Maintenon, qui était son amie, lui en fit présent d'un fort rare, moins encore par sa gentillesse et par sa forme, que par l'instinct peu commun dont

il était doué. Sa peau, noire comme l'ébène, était marquée de raies blanches et circulaires à la manière du zèbre. Il avait des taches de même couleur au bas des quatre pattes, de façon qu'elles formaient une espèce de brodequins; sa queue ressemblait à celle de l'écureuil; et il avait à-peu-près la grosseur d'un rat, ce qui le fit surnommer *Raton*.

On sait que Ninon prolongea sa carrière galante et fortunée jusqu'à près de cent ans. Si dans un âge pareil elle conserva encore quelque beauté, et cette fraîcheur fille de la santé et de la bonne humeur, elle en fut particulièrement redevable à une sobriété constante. Point de café, point de ragoûts, et jamais de liqueurs fortes. Quand on invitait à dîner cette célèbre demoiselle, elle ne manquait jamais de porter avec elle son petit chien, qu'elle plaçait dans un corbillon tout près de son assiette; c'était son officier de santé, et il maintenait sévèrement le régime de sa maîtresse.

Bien différent de ces animaux gâtés et rogues, qui jappent sans cesse et demandent jusqu'à l'importunité, tant qu'on était aux premiers services, *Raton* restait tranquille observateur dans sa niche; mais au dessert, il avait carte blanche, et se donnait carrière.

courant çà et là sur la table, et le plus adroitement du monde, il allait saluer les dames et les demoiselles; et, ce qui est rare dans les animaux, il manifestait sa joie en riant gentiment, comme *Zémire*, petite chienne charmante et célèbre, dont on voit l'épitaphe à Argenteuil, près de Paris. Alors, sans compter maints baisers et maintes caresses, il recueillait force macarons, dont deux ou trois suffisaient cependant pour le rassasier.

Du moment où l'on servait l'anisette, le rossolis ou le kirch-wasser, *Raton* exerçait la plus active surveillance; il revenait aussitôt près de sa maîtresse, s'emparait du petit verre avec son joli museau, et le cachait dans son corbillon. Ninon feignait-elle de vouloir prendre du nectar prohibé, Raton se mettait à aboyer. Ninon insistait-elle, *Raton* aboyait plus fort; il se démenait comme un lutin, et se mettait dans une colère si drôle, que chacun se pâmait de rire, en comparant la grande fureur avec l'extrême petitesse du roquet tout essoufflé.

« Docteur! vous me permettrez au moins de boire un bon coup d'eau? » disait mademoiselle de l'Enclos. A ces mots on se radoucissait, on agitait la queue, et l'on venait boire, sans gêne, dans le même gobelet que

la maîtresse. On grugeait ensuite une gimblette, et l'on dansait gravement un ou deux menuets. Enfin *Raton* amusait la compagnie par toutes sortes de folies, comme Ninon en faisait les délices par l'enjouement de son caractère, la délicatesse de son esprit, l'urbanité de son langage, et les grâces enchanteresses de sa personne.

Dans une de ses lettres sur la couleuvre apprivoisée de la marquise de la Mésangère, madame Desnoyers fait aussi l'éloge du petit chien de Ninon. « Rien n'était si drôle, dit-elle, que de le voir avec son petit collier d'argent travaillé en filigrane : sur un cœur entouré de marcassites, et figuré au milieu du collier fermé par un cadenas d'or, on lisait un distique espagnol, qu'un poëte de nos jours a traduit ainsi :

Fidèle à ma maîtresse, et, suivant tous ses pas,
Sensible aux soins qu'elle me donne,
Prêt à mordre tous ceux qui ne l'aimeraient pas,
Je n'ai pu mordre encor personne.

XXIX. Popette-et-Lizon.

Les plaisirs les plus simples sont aussi les plus durables, les plus faciles, les moins chers, et les plus vrais. Trop heureux celui qui sait les apprécier, et qui en fait choix !

Parmi les objets divers que la nature animée

nous offre en nombre à cet égard, soit pour occuper nos loisirs, soit pour charmer nos ennuis, les petits chiens, d'espèce mignonne, sont, sans contredit, au premier rang. Outre qu'ils nous sauvent des voleurs tout aussi bien que les plus gros dogues; outre qu'ils déconcertent les brigands auxquels ils échappent, en aboyant fortement sous des meubles qui leur servent d'abri et de refuge, ces gentils animaux ont encore le secret et l'avantage de nous plaire par mille et mille tours, par mille gentillesses qui forment leur apanage principal. Aussi ont-ils presque toujours fait le divertissement des personnes de tout rang, les délices des dames, et le passe-temps du jeune âge, à qui on ne peut faire un présent plus flatteur.

Ce qui vient particulièrement à l'appui de ces remarques, c'est le récit d'un célèbre écrivain, concernant la fameuse *Popette-et-Lizon*, gentille petite chienne dénommée ainsi, afin de satisfaire deux grandes dames, dont l'une voulait l'appeler *Popette*, et l'autre *Lizon*.

Cette petite bête, toute pleine d'esprit, dit madame de La Suze, faisait les beaux jours de la princesse et du prince de Matignon, ainsi que le délassement de leur jeune fa-

mille, après les heures d'étude. Les détails qu'on lit à ce sujet, font vraiment plaisir : on ne voit pas sans intérêt que de si grands seigneurs, sous le règne le plus florissant de la monarchie, et au milieu d'une cour si brillante, s'amusaient si simplement et à si peu de frais, tandis que, de nos jours, nous, malgré notre détresse, sommes corrompus et blasés au point qu'il nous faut des tours de force, des prodiges, et jusqu'à des *Montagnes Russes* pour satisfaire nos goûts dépravés, et nos caprices ruineux.

A l'exemple de Martial, qui nous a peint d'une manière charmante *Issa*, petite chienne de Tullie, Ducerceau, dans un ingénieux badinage, nous a fait le portrait de *Popette-et-Lizon*; et nous ne pouvons mieux faire que de copier ici l'épître qu'il lui adresse :

A TRÈS-AIMABLE

ET TRÈS-HEUREUSE CHIENNE

POPETTE-ET-LIZON.

Aimable Popette-et-Lizon,
Chienne dont les beautés et le mérite rare
Ont su toucher l'illustre Malignon,
Ah! qu'on vous regrette à Navarre,
Et qu'on vous y regrette avec juste raison!
Votre enjoûment, auquel rien n'est qui se compare,
Par je ne sais quel gentil tintamare,
Egayait toute la maison.

Dès le matin, d'abord que sur notre horizon
Phébus faisait briller les rais dont il se pare,
Le nom de Popette-et-Lizon,
Pour nous réveiller tous, valait une fanfare.
Au charme vainqueur de ce nom
Cédait celui de la paresse.
Fût-on plus endormi que ne l'est un liron,
Chacun sautait du lit, plein d'allégresse,
En criant : Popette-et-Lizon!

S'agissait-il d'aller à table,
On entendait dans le salon,
Pour signal le plus remarquable,
Et signal toujours agréable,
Retentir : Popette et-Lizon!
Si du chagrin la bizarre manie
Venait nous prendre en trahison,
Le nom de Popette-et-Lizon
Contre sa noire tyrannie
Etait un sûr contre-poison.
Perdait-on son argent à l'hombre, au papillon,
Malgré la disgrâce soufferte,
On oubliait bientôt sa perte,
En disant : Popette-et-Lizon!
De ces lieux même le patron
Que chacun aime, et que chacun révère,
Dira que Popette-et-Lizon
A soulagé ses maux en cherchant à lui plaire,
En sautant pour sa guérison ;
Et que, pour conserver une santé bien chère
Aux enfans encor plus qu'au père,
Les soins de Popette-et-Lizon
Valaient tout l'art de Machaon.

Sur le soir, à la promenade,
On voyait Popette-et-Lizon
Donnant à sa maîtresse une amusante aubade,
Autour d'elle tantôt faire mainte passade
En voltigeant sur le gazon ;
Tantôt, au coin d'un bois ou d'une palissade,
L'attendre comme en embuscade,
Puis revenir en son giron.

La petite Château, qui compte un lustre à peine
Par son âge, mais deux au moins par sa raison,
Criait alors de loin, presque à perte d'haleine :
Popette-et-Lizon !
Toujours sensible au charme extrême
D'un nom si doux, Echo, du fond de sa prison,
Le répétait, et redisait de même :
Popette-et-Lizon !...
Enfin, quand le Sommeil, ordonnant la retraite,
Versait sur tous les yeux ses pavots à foison,
Chacun, pour tout bonsoir, allant dans sa chambrette,
Disait : Popette-et-Lizon.

Mais le temps n'en est plus; plus n'en est la saison;
Plus de Lizon, plus de Popette;
Non, plus de Popette-et-Lizon!
Mustapha (*), de douleur, en tombe en pâmoison :
Palmis (**), toujours si cher à l'aimable logette,
Est, depuis ce moment, morne comme un oison;
La pauvre petite Blanchette (***)
En devient, de souci, noire comme un tison.
Saint Louis de bon cœur en maudit la bassette,
Et tout d'un temps le pharaon,
Non pour quelques écus sortis de sa pochette,
Et sur le tapis vert restés pour la façon,
Mais parce qu'il voit bien que Popette-et-Lizon,
Absente désormais de ce charmant canton,
N'y peut plus réparer la perte qu'il a faite.

Grands et petits, dans la maison,
Tout en gémit : des Princesses l'élite,
La Princesse elle-même, en paraît interdite.
Le Prince dit qu'il en perd la raison;
Et Château va se rendre ermite,
S'il n'entend plus parler de Popette-et-Lizon.

(*) Vieux barbet.
(**) Petite chienne.
(***) Petite chienne toute noire.

FIN DE L'ÉPITRE.

XXX. Le Chien de Dutrichard.

Il y avait, sous Louis XIV, un fort habile escamoteur, et grand parasite : sans patrimoine, sans pension, et sans rien faire, il n'en vivait pas moins grassement, mais aux dépens d'autrui. Il s'appelait Dutrichard. Ainsi que le célèbre Montmaur, on le représentait, dans des gravures, grimpé au haut des toits de son grenier, pour examiner la fumée des meilleures cuisines de Paris. Dans d'autres caricatures, on le voyait dans une marmite pleine de viandes, ou monté sur de longues échasses, et se transportant, à grands pas, dans trois ou quatre maisons différentes, afin d'y pouvoir dîner tour-à-tour sans attendre qu'on l'invitât.

Non content de dîner largement, le prévoyant Dutrichard s'arrangeait encore pour le lendemain ; tout en racontant des fariboles, et détournant adroitement l'attention des convives, il escamotait, d'un côté, des débris d'aloyau ; de l'autre, un morceau de pâté ; ici, une cuisse de poulet, plus loin un pigeon tout bardé ; puis il glissait tout cela dans une boîte de fer-blanc adaptée dans une des poches de son habit.

Cependant, quelque subtil que fût l'esca-

moteur, des valets importuns qui le lorgnaient par derrière, s'aperçurent enfin de son jeu, et en avertirent leurs maîtres. Un examen attentif s'en suivit par-tout où il allait; et depuis ce temps, la pêche devint extrêmement difficile. Quand Dutrichard était à table, on le plaçait de manière à rendre les plats inaccessibles à ses doigts trop agiles. Voulait-il quelque chose, la maîtresse du logis redoublait de politesse à son égard, et lui épargnait la peine de découper.

Tant d'empressement n'accommodait point l'abbé gourmand et fripon : il s'y prit différemment, et revint toujours, comme on dit, à ses moutons. Il dressa un fort beau chien à danser en portant un panier dans sa gueule. Lorsque le repas tirait vers sa fin, il appelait *Quêteur* : c'était le nom de ce chien. *Quêteur* accourait à point nommé; il se présentait devant la compagnie, et il exécutait une gavotte au son du flageolet, dont Dutrichard jouait à merveille; puis, faisant sauter cinq à six fois de suite son panier en l'air, et le recevant avec dextérité dans sa gueule, il allait quêter autour de la table : cela s'appelait le tour du panier.

On comprenait ce que cela voulait dire. Les convives, avec l'agrément de l'hôte qui traitait, faisaient tomber force rogatons dans

le panier. « Encore un tour, » disait le parasite à son chien ; « allons, mon ami ! encore un tour ! » Lorsque le panier était rempli, *Quêteur*, au premier signal, portait la provision au logis ; mais plus sobre et plus discret que son maître, jamais il ne touchait à rien ; et quelque faim qu'il pût avoir, toujours il attendait qu'on lui donnât quelque chose à manger.

XXXI. La Chienne de m.elle Deshoulières.

A l'exemple d'Homère, qui nous a fait une peinture si touchante d'*Argus* mourant de joie aux pieds d'Ulysse, de retour après une longue absence, plusieurs écrivains distingués ont également célébré des chiens courageux et fidèles. De ce nombre est Commire, le plus clair, le plus pur et le plus élégant des poëtes latins modernes.

Dans son poëme intitulé *Canes*, morceau qui fait partie de la collection des poëtes rivaux d'Horace, d'Ovide et de Virgile, il y a une infinité de traits curieux. Tels sont ceux qui concernent la petite chienne de mademoiselle Deshoulières, surnommée, ainsi que sa mère, la dixième Muse.

Cette jolie petite bête, de l'espèce des

épagneuls, avait une sagacité particulière, et elle entendait presque tout ce qu'on lui disait. On ne sait par quelle analogie les mots d'*étui, couteau, mouchoir, gant, livre, éventail,* et quelques autres, lui étaient devenus intelligibles, surtout celui de *lettre,* que cette bête, vraiment intelligente, allait recevoir des mains du facteur, et qu'elle courait apporter à sa maîtresse, ou, en son absence, à la femme-de-chambre ou au domestique, jamais à un étranger; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dès qu'on articulait ces mots, et qu'on lui disait de chercher, vite elle courait prendre la chose elle-même, et venait la rapporter sans faire de quiproquo: ce qui surprit plus d'une fois Fontenelle et d'autres savans, témoins oculaires de cette singulière sagacité.

On sait combien les dames, en général, sont curieuses de propreté; et *Zémire,* sur ce point, pourrait être proposée pour modèle à beaucoup d'enfans. Lorsque mademoiselle Deshoulières n'allait pas se promener en voiture, sa petite chienne, qui la suivait d'ordinaire, s'arrêtait tout court dès qu'elle rencontrait un passage fangeux, ou bien elle faisait un long circuit pour choisir les plus beaux pavés. Souvent *Zémire,* accompagnant

sa jeune maîtresse et sa maman chez le duc de Vivonne, courait comme une folle dans le jardin, et prenait ses ébats avec *Tata* et *Grisette*, autres héros de son espèce. De retour à la maison, pour peu que le sable ou la poussière eût gâté son poil soyeux et blanc, on courait vite se mettre dans la cuvette; puis levant, le long des bords, tantôt une patte et tantôt l'autre, il fallait qu'on les lui lavât de la belle manière, et cela avec de la pâte d'amande. Après avoir été bien lavée, bien savonnée, et surtout essuyée, la demoiselle, toute joyeuse, de se mettre à aboyer, d'agiter la queue et d'aboyer encore, mais le plus gentiment du monde, en signe de remercîmens; car, notez ce point-ci, *Zémire* était aussi polie que reconnaissante et docile.

Quelquefois, pour faire voir l'obéissance et les petits talens de *Zémire*, sa maîtresse n'avait qu'à dire seulement: « Allons! couchez-vous, et dormez! » A ces mots la petite chienne s'étendait tout de son long sur le parquet; puis elle affectait de dormir, et même de ronfler. — « C'est bien, *Zémire*; réveillez-vous à présent, et faites la belle. » S'élançant aussitôt sur un fauteuil, et se tenant droite comme un I devant une grande glace, *Zémire* s'y rengorgeait avec coquetterie, s'y admirait

avec complaisance; puis se retournant soudain pour regarder sa queue, la demoiselle se mirait de haut en bas, minaudait en se mirant, et se mirait encore.

Cet exercice fini, on courait faire mille caresses aux personnes de la compagnie; on croquait de suite la gimblette ou un échaudé, et pas plus; car il faut dire encore à la louange de *Zémire*, qu'elle était fort sobre, et point du tout gourmande.

Ce qui est lourd, importun, maussade, ennuyeux et nuisible, a presque toujours le privilége d'être éternel. Ce qui plaît et ce qui est aimable n'a, au contraire, qu'une courte durée; toujours quelque accident imprévu nous l'enlève.

Peu de temps après avoir remporté le prix de poésie à l'Académie Française, mademoiselle Deshoulières alla, avec sa mère, passer les vacances chez une dame qui n'aimait point les animaux. La petite chienne, forcée de rester au logis, y mourut, ainsi qu'on va le voir. Le domestique à qui on l'avait recommandée, en eut tout le soin possible; cependant, obligé de s'absenter pour vingt-quatre heures, il l'enferma à la clef avec des échaudés et de l'eau. De retour le surlendemain matin, il trouva cette petite bête étendue sur le

canapé de sa maîtresse. Elle y était morte de chagrin de ne plus la voir; car les échaudés étaient encore intacts, ainsi que la tasse d'eau; et on l'avait entendue gémir, crier et pleurer tout le jour et toute la nuit, comme un petit enfant.

Lorsque l'illustre élève des muses françaises apprit cette perte, elle dit à l'instant : « Ah! je donnerais de bon cœur mon prix de l'Académie, pour ravoir ma pauvre *Zémire.* »

Mademoiselle Chéron, amie de l'auteur, et peintre célèbre, pensionnée par Louis XIV, s'est fait un plaisir de peindre la petite chienne au milieu d'une cuvette, et tendant la patte à sa maîtresse. Ce tableau, dont le cadre est vermoulu en grande partie, n'est pas le moindre de l'habile artiste, qui, de même que les dames Deshoulières, s'est distinguée en outre par le talent poétique. L'ingénieux poëme des *Cerises renversées* en est une preuve.

En citant le nom de Deshoulières, pourrait-on oublier ses vers si pleins de sens, si instructifs, sur l'excès des plaisirs, et sur la passion du jeu?

Les plaisirs sont amers sitôt qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,

N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe ;
On finit par être fripon.

XXXII. Gasparin.

Un pauvre fermier des environs de Compiègne était occupé à labourer autour de sa ferme, avec ses enfans. Sa femme, de son côté, était allée à une foire voisine, pour acheter différens ustensiles nécessaires dans le ménage. La maison était seule, et il n'y avait pour la garder, qu'un petit chien appelé *Gasparin*.

Profitant de l'absence du maître, trois soldats déserteurs brisèrent la porte du logis de ces braves gens; ils enfoncèrent une armoire remplie de linge, et furetèrent du haut en bas, dans l'espoir de trouver, dans quelque coin, de l'or ou de l'argent caché.

Pendant ce brigandage, les coquins n'éprouvèrent aucune résistance. *Gasparin*, qui était gardien fort exact, n'aboya point; il fit mieux. Sentant bien qu'il ne serait pas le plus fort, et qu'il y allait de sa vie s'il bronchait, il sauta par la fenêtre, courut vers son maître,

et se mit à aboyer de loin. Cette visite inattendue et lointaine, les jappemens réitérés, et l'air inquiet de cet animal, donnèrent des soupçons au laboureur. Réfléchissant sur-tout que sa femme est absente, il passe son habit, et se hâte d'aller chez lui.

Un moment avant d'entrer, cet homme prête l'oreille; il entend les voleurs qui se partagent le butin, et qui sont sur le point de s'évader. Le fermier, qui était un gaillard hardi et vigoureux, s'arme d'une fourche de fer qu'il va prendre dans son écurie, et tombe sur les gueux à grands coups. Ceux-ci, tout déconcertés, prennent la fuite; *Gasparin* aboie alors de toutes ses forces; le fermier, de son côté, crie : « Arrête ! » Des voisins accourent; les trois coquins sont pris, et pendus quelque temps après.

XXXIII. Le Chien de la Forêt d'Orte.

Dans le cruel et trop mémorable hiver de 1709, où le blé, les vignes, les olives et les arbres à fruit gelèrent en France, les loups firent d'affreux ravages dans les campagnes, et se jetèrent sur les hommes eux-mêmes. Une de ces bêtes féroces, après avoir brisé une fenêtre, entra dans une chaumière de la forêt d'Orte, près d'Angoulême. Deux enfans,

l'un de six, et l'autre de huit ans, étaient couchés, et attendaient leur mère, qui était allé cherch r du bois pour leur faire un peu de feu. Ne voyant point de résistance, le loup sauta sur le lit, et chercha à dévorer sa tendre et timide proie.

Saisis d'une frayeur subite, les deux petits garçons se glissèrent bien vite sous le matelas, et s'y tinrent blottis sans souffler.

Si voisin de la chair qui l'alléchait, et ne pouvant l'atteindre aussitôt, l'animal meurtrier n'en devint que plus animé ; il se mit à déchirer la couverture à grands coups de dents, et la mit en pièces, ainsi que les draps. Tout faibles qu'étaient ces obstacles, ils furent néanmoins le salut de ces petits enfans. En effet, tandis que le loup furieux les cherchait, un énorme dogue qui avait suivi leur mère, revint à temps pour les délivrer. La trace de l'odeur fétide du loup saisit l'odorat du chien à plus de cent pas de la maison vers laquelle la villageoise, chargée de fagots, s'acheminait lentement. Il accourt avec la vitesse du cerf, et tombe sur l'ennemi, qui se cache soudain dans un coin obscur ; il saisit le lâche assassin à la gorge, le traîne à la porte, et l'étrangle sur-le-champ.

Qu'on se peigne l'état affreux de la mère

à son retour; elle voit un loup étendu par terre, le dogue rempli de sang, son lit au pillage, et plus d'enfans!.... Pressentant, en quelque sorte, l'inquiétude de sa maîtresse, le chien se porte vers elle avec une sollicitude énergique; puis, retournant au lit, il fourre sa tête, à diverses reprises, sous les matelas, et semble lui dire qu'elle peut trouver là ce qu'elle a de plus cher.

Cette femme éplorée s'approche; elle alonge la main en tremblant, et sent les deux petits innocens immobiles.... Elle se hâte de les retirer; il en était temps: un moment plus tard, ils étouffaient. Dès qu'ils eurent repris leurs sens, ils racontèrent ingénument les périls qu'ils venaient de courir; comment le loup était entré, et la manière dont ils s'en étaient garantis. Le dogue, tout content d'avoir sauvé la vie à ces petits garçons, se mit à les lécher, et leur fit autant de caresses que la mère elle-même.

XXXIV. Le Barbet de Duménil.

Il y avait, sous le règne de Louis XIII, un peintre nommé Duménil. Les gens de cette profession ne sont pas des plus opulens. Celui-ci sur-tout, qui peignait des sujets de morale, était si gueux, qu'il ne portait, dans les

froids les plus rudes, qu'un justaucorps de papier gris imitant parfaitement le drap, mais un peu loin d'en procurer la chaleur.

Rebuté de manger des croûtes sèches et de ne boire que de l'eau, Duménil imagina de dresser un gros chien caniche à la chasse. L'élève ne tarda pas à répondre aux leçons de son maître ; les lapins, les perdrix, et de bons levrauts, furent bientôt pendus au croc du peintre affamé ; il s'engraissa à vue d'œil, ainsi que son industrieux commensal.

Rebuté sans doute de gibier, M. Duménil voulut aussi tâter de la volaille. Cette chasse n'est ni lointaine, ni difficile ; aussi plut-elle davantage à *Commissaire* : c'était le nom du chien, dont le poil était noir. Il y acquit, dans peu, beaucoup d'habileté. Pour son coup d'essai, il happa furtivement, au déclin d'un jour sombre, une poularde bien dodue et toute plumée, sur la boutique d'un rôtisseur.

Le morceau sembla friand à Duménil, et il ne tarda pas à remettre *Commissaire* en quête pour de nouvelles captures. Ce petit manége ne laissa pas que de durer quelque temps : mais *tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise*. Nos deux fripons furent surpris une bonne fois en fraude ; l'un

venait d'escamoter ; et l'autre, posté au coin d'une rue, recevait de l'escamoteur un gros chapon tout rôti.

Conduit sur-le-champ chez le commissaire du quartier, on demande à notre peintre pourquoi il escroquait ainsi les poulets gras des marchands. Il répond fièrement qu'il est un honnête homme, et qu'il n'a rien escroqué. — « Si ce n'est vous directement, c'est du moins ce chien caniche, qui vous a transmis le vol, de sa gueule dans votre main. » — « Si mon chien est un voleur, eh bien! que les gens de justice le jugent et le fassent pendre!.... »

Vivement piqué de la repartie, le commissaire se tourne vers la garde, et lui ordonne de conduire en prison le fripon, qui ajoute la plaisanterie à son larcin. Au mot de prison, Duménil se gratte l'oreille : « Monsieur, dit-il au commissaire, voulez-vous que je confesse franchement la vérité? » — « Oui, sûrement ; vous êtes ici pour cela. » — Peintre de profession, depuis long-temps je veux représenter au naturel un chien enlevant furtivement une pièce de volaille. Après avoir épié les singulières allures de *Commissaire*.... » — « Qu'appelez-vous, des allures de commissaire? » — « Mille pardons ; c'est un quiproquo ; mon

chien s'appelle comme vous, monsieur, et je vous jure qu'il n'est pas moins honnête. »

« Maître Duménil, reprit l'officier de police, je comprends à présent le motif de votre conduite; il est juste que vous exerciez vos pinceaux. Pour vous en faciliter les moyens, je vais vous envoyer à une lieue d'ici, dans un grand et superbe château; soyez sûr que les sujets de peindre d'après nature ne vous y manqueront point. »

L'ordre fut incontinent donné pour que Duménil allât étudier les attitudes à Bicêtre. Tout en sortant, le coquin, nullement déconcerté, fit un signe à son chien, qui enleva, à la barbe même du commissaire, le chapon rôti déposé sur son bureau comme pièce de conviction; puis il courut le rapporter vite à son maître, qui le mangea avec lui dans son cabanon, où il resta enfermé sept grands mois, pour lui apprendre à ne point vivre aux dépens d'autrui.

XXXV. Le Chien et l'Ortolan.

Il est rare que l'on puisse laisser quelque chose à la portée d'un chat, sans qu'il le dérobe à l'improviste. Le chat est un ennemi domestique qui observe attentivement tout ce

que l'on sert dans le garde-manger, tout ce qu'on en ôte; et dès qu'on a les talons tournés, souvent, sous vos yeux même, il tombe sur le meilleur morceau, et court l'avaler goulument dans un coin. C'est ainsi que j'en ai observé moi-même un qui enleva successivement, de dessus le gril, cinq harengs frais, et qui les alla cacher au haut d'une armoire, tandis que la cuisinière mettait le couvert.

Le chien, au contraire, quand il est bien dressé, voit tout, et ne touche à rien; il demande humblement, et vous fait mille caresses pour un petit os que vous lui jetez. Aussi insouciant qu'ingrat et traître, un chat verrait emporter la maison, qu'il ne se remuerait point. Avec le chien, vous pouvez laisser une table chargée de viandes; non-seulement il n'y touchera point, mais, s'il en a la consigne, il ne permettra à nul étranger d'en approcher.

Le cuisinier d'un financier fort gourmet, avait un beau chien de chasse à-peu-près comme celui que je viens de peindre. Un jour, on envoya au favori de Plutus quatre ortolans superbes : cet oiseau est très-délicat et peu commun; aussi il recommanda, avec sollicitude, le gibier mignon à son cuisinier. Le domestique ponctuel mit tout en œuvre pour

contenter son maître; car il le connaissait gourmand et difficile, au point de renvoyer un bon serviteur après dix ans de services, pour la moindre vétille.

Les ortolans, piqués au petit lard, étaient rôtis à point; ils répandaient un fumet qui eût ressuscité les morts, et ils avaient une mine des plus appétissantes. Rangés côte à côte sur un beau plat d'argent, ils allaient figurer sur la table de notre sibarite, entre une crême délicieuse et une salade jaune comme de l'or. Le chef se baisse un instant pour tirer une pelle rouge du feu, zest! un maudit angora, qui était au guet derrière une marmite, happe précisément le plus dodu des quatre frères, et l'emporte sans qu'on sache où il est allé.

Quel embarras pour le pauvre cuisinier! Comment servir au gastronome trois ortolans au lieu de quatre qu'il attend? Autant vaut-il, pour le cuisinier consterné, de plier bagage et de décamper. Le parti en était déjà pris, quand il vit, à ses pieds, son chien remuant gaîment la queue, et tenant, à l'extrémité de sa gueule, l'oiseau encore entier.

Fidèle s'était aperçu le premier du larcin; il avait poursuivi promptement le voleur jusqu'au grenier à foin; il lui avait livré un

rude assaut, et s'était saisi, non sans peine, du morceau friand qui ne lui était pas destiné. Le cocher, présent à cette scène, vint aussitôt en faire le rapport; le cuisinier, enchanté, récompensa son chien d'un bon morceau d'aloyau; mais il étrilla, à grands coups de fouet, le chat hypocrite et coquin.

XXXVI. Rondin.

Un vieux juif, après avoir fait une copieuse moisson, en achetant pour rien, et en vendant fort cher, entra un jour au cabaret pour y dîner. La première chopine en amena une seconde; celle-ci une troisième; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût complètement gris, et que la tête lui tournât.

Etant sorti pour se rendre au logis, l'ivrogne eut grand'peine à se tenir sur pied; il battit les murailles de son corps, trébucha à toutes les bornes, et finit par tomber auprès d'une porte, rue Vivienne, où il se mit à dormir fort tranquillement.

Le coquin ronflait comme s'il eût été dans un lit de plume, et il était minuit sonné. Cette heure est celle des chercheurs d'aventures et des coupeurs de bourses. Un de ces messieurs, en apercevant quelqu'un gisant sur le pavé, conçut l'espoir d'une bonne au-

baine. Il s'approche doucement du ronfleur, et veut lui tâter les poches; il y avait de quoi, mais le voleur ne fit point son affaire.

Heureusement pour le juif enviné, qu'il avait sous son manteau un petit chien, appelé *Rondin*. Plus sobre, plus sage que son maître, et veillant pour lui, il se mit à aboyer aussitôt. Le filou tire son couteau pour le lui plonger dans le ventre, mais il manque son coup; blessé seulement à la cuisse, l'animal aboie plus fortement encore. Pendant ce vacarme, du monde s'amasse, le guet arrive, et le voleur est arrêté.

Se réveillant alors en sursaut, l'ivrogne se frotte les yeux; il reconnaît le danger qu'il vient de courir; et il avoue que, sans son chien, il eût été dépouillé de ses montres, de ses bijoux, de ses écus, et sans doute aussi de la vie.

XXXVII. Le Chien d'un Auvergnat.

Un de ces Auvergnats dont le métier est de montrer la marmotte en vie, et de faire danser les ours, avait également dressé une demi-douzaine de chiens à différens exercices. L'un montait la garde avec un fusil et un petit sabre; l'autre faisait le saut périlleux; celui-ci marchait en crapaud; celui-là, vêtu d'une

robe noire, et placé dans une tribune, soutenait une thèse en aboyant à tue-tête, et sans discontinuer, contre des dogues, qui ne cessaient d'aboyer aussi pour répondre à leur tour. En un mot, cette petite troupe de comédiens à quatre pattes formait le revenu du directeur; et il en subsistait aisément; car les hommes payent beaucoup mieux ce qui les dissipe, que ce qui tend à les rendre sages et prudens.

Par une jalousie trop commune entre les gens du même métier, un autre maître d'ours empoisonna cinq acteurs de son confrère; accablé d'une perte si sensible (observez que cinq danseurs ne se forment pas en un jour), notre Auvergnat tomba malade, et se vit contraint de garder la chambre.

Ne gagnant plus rien, et réduit bientôt à une entière disette, le pauvre diable eut recours à l'expédient que voici : il forma un gros barbet, qui lui restait, à porter un écriteau où l'on voyait les rimes suivantes :

Pour mon maître au lit, malade
D'avoir perdu cinq acteurs
 Dispos et bons farceurs,
Messieurs, donnez la caristade.

L'animal, qui n'était point bête, fut au fait de son rôle en moins de huit jours; pour lors

son maître lui dit : « *Maka*, sul do; guagnar la vita di vostro mastro. » C'était une petite guenon qui montait à cheval sur le chien, et qui travaillait fort industrieusement avec lui.

Patelin, c'était le nom du chien, *Patelin* entendit l'ordre à demi-mot, et l'exécuta sans délai; il reçut sur son dos la gentille *Maka*, coiffée d'un chapeau bleu, et vêtue d'une robe couleur de rose; puis, guidé par le petit garçon de l'Auvergnat, il se rendit sur la place Bellecour, à Lyon; et le monde d'accourir en foule. Comme chacun se pressait à l'envi autour de nos acteurs, le singe mit pied à terre; il prit un bâton dont il frappa, comme un sourd, tous les polissons, et fit un grand cercle.

Lorsque la place fut nette, *Patelin* salua la compagnie, et exécuta trois ou quatre tours ordinaires, pour préluder; il dansa ensuite le menuet Dauphin avec mademoiselle *Maka*; il sauta pour le roi, pour la reine, pour le comte d'Artois; puis à la fin de la pièce, il prit un chapeau entre ses deux pattes, et fit la quête, en se présentant respectueusement devant les spectateurs enchantés. L'argent tomba en si grande quantité, que le directeur alité eut de quoi se guérir, et qu'il remonta, dans peu, une autre troupe de comédiens.

XXXVIII. Le Chien de Valladolid.

Un marchand Hollandais voyageait en Espagne pour acheter de fines laines de Ségovie. Ayant un jour une forêt à traverser aux environs de Valladolid, il y fut à peine entré, qu'un voleur, embusqué derrière des arbres, lui cria : « Cavalier, halte-là ! Verse ta bourse dans le chapeau que tu vois là au milieu de la route, ou tu es mort. »

Le voyageur, qui avait un excellent cheval, et qui était en outre accompagné de *César*, vigoureux mâtin capable de le défendre, ne crut pas devoir se rendre à l'invitation, et chemina toujours. Il n'alla pas loin : la détente d'une longue carabine est lâchée ; le coup part, la balle siffle ; et l'homme, atteint au haut de l'épaule, est renversé par terre.

Le brigand, déjà riche en espérance, accourt pour dépouiller notre Hollandais. *César* saute à son cou, et lui déchire la figure. Cinq autres compagnons du voleur s'efforcent d'éloigner, à grands coups d'épée, l'animal furieux ; mais il ne les craint point ; rien ne l'arrête. Du premier bond, il en terrasse deux, et les étrangle ; un troisième, qui était monté sur le cheval, décharge une espingole

à la tête du chien, et le manque : *César* ne le manque point : le saisissant par le gras de la jambe, il lui emporte la pièce tout du long, l'oblige ainsi de mettre pied à terre, et lui épargne la peine d'aller au gibet. Un quatrième, quoique armé d'un fort bâton, éprouve un sort pareil ; et les deux autres scélérats, témoins de l'escarmouche, n'osent soutenir un si terrible choc : ils s'enfuient à toutes jambes, et vont se cacher au fond d'un souterrain pratiqué dans le bois.

Après cette victoire, *César* n'eut rien de plus pressé que de retourner vers son maître dangereusement blessé ; celui-ci souffrait horriblement, et ne pouvait se remuer ; mais il était encore plein de vie. Il caresse son chien d'une main affaiblie, et lui indiquant du doigt la route d'où ils venaient ensemble, il dit : « A l'auberge, *César!* » Le chien comprend ce signe, et vole aussitôt à l'hôtellerie, distante d'une lieue environ de l'endroit où l'assassinat venait de se commettre.

Son air hagard et les blessures dont il est couvert, donnent de violens soupçons de ce qui vient d'arriver. On sort pour voir si le marchand ne revient pas aussi. *César* sort de même, et témoigne sa joie. Il va en avant en aboyant ; on va avec lui ; il témoigne une joie

bien plus vive encore. Enfin, il sert de guide; et trois hommes bien armés le suivent jusque dans la forêt.

On trouve, en effet, le malheureux Hollandais baigné dans son sang, et blessé dangereusement. Son cheval broutait paisiblement auprès de lui. On place le blessé dessus le plus doucement possible, et on le ramène en sûreté. Un habile chirurgien lui ayant administré de prompts secours, il eut le bonheur de guérir en peu de semaines; mais il fut privé de la consolation de voir réchapper *César*. Ce pauvre chien mourut, le lendemain, du terrible assaut qu'il avait essuyé. Sa dernière caresse fut pour son maître, qui avait fait placer ce vaillant défenseur près de lui dans sa chambre, afin que rien ne lui manquât.

XXXIX. Le Chien de Palaizeau.

Un particulier, nommé Palaizeau, propriétaire à Vatan, près de Romorantin, était allé recevoir quinze cents francs en campagne. Après les avoir comptés, il s'en revenait, plein de satisfaction, sur un bon cheval, avec *Muphti*, gros chien caniche qu'il aimait beaucoup. Vers le quart de la route, il mit pied à terre pour un besoin pressant. Il prend son sac d'argent, qui était sur le devant de la selle,

et le place au pied d'un arbre, sous ses yeux, afin qu'il soit plus en sûreté; un instant après il remonte à cheval, et trotte sans penser à reprendre ses écus.

Le chien observait tous les mouvemens de son maître: il avait sauté de joie; il l'avait caressé un peu avant, comme pour le féliciter de l'argent qu'il venait de compter. Maintenant cet animal est tout inquiet; il tourne autour de lui, il tire les pans de son manteau, et fait tout ce qu'il peut pour l'empêcher d'avancer. Distrait sans doute par d'autres idées, Palaizeau le repousse, et poursuit sa route.

Etonné que ses bons avis ne soient pas écoutés, *Muphti* se désole; il saute contre le cheval; il le gronde; il le gourmande par des jappemens réitérés. A force d'aboyer, la voix lui manque; et il le mord à diverses reprises, pour le contraindre à retourner sur ses pas.

Palaizeau ne comprend rien aux mouvemens extraordinaires de son chien, qui lui était toujours demeuré fort attaché, et il le croit enragé. Il ne l'était pas certainement: en effet, la pauvre bête, tout épuisée et fort altérée, court à un ruisseau voisin, et s'y plonge pour boire. Cependant son maître, irréfléchi et tout déconcerté, n'est pas déper-

suadé ; il craint que son chien ne soit décidément attaqué de la rage. Il saisit un de ses pistolets ; il perce son pauvre chien de deux balles, et double le pas, pour ne point voir un spectacle si affligeant, et bien plus encore qu'il ne l'imagine.

Le cœur serré de douleur d'avoir été obligé de se défaire d'un chien qu'il aimait beaucoup, et dont il avait constamment éprouvé la fidélité et les caresses, le voyageur poursuit tristement sa route. Pour tout au monde, se disait-il en lui-même, je voudrais ravoir mon pauvre *Muphti.* A cette pensée, il se rappelle des quinze cents francs ; il allonge précipitamment la main, et il ne sent plus de sac....

Ce souvenir est un trait de lumière : il comprend alors pourquoi son chien se démenait avec tant d'inquiétude ; il maudit cent fois son erreur et sa précipitation, et retourne, au grand galop, à l'arbre fatal. Quel spectacle déchirant ! quelle source de regrets nouveaux ! Il aperçoit *Muphti*, le trop fidèle *Muphti*, qui s'était traîné, à demi-mort, vers le sac tout déchiré, et à quelque distance de l'endroit où il avait été placé d'abord : preuve incontestable que cette bête, pleine d'ardeur, avait fait auparavant plus d'un effort pour soulever cette masse pesante, et pour rap-

porter à son maître cette propriété, près de laquelle il avait veillé jusqu'à son dernier soupir.

XL. Le Chien a la pipe.

On peut dire, avec vérité, qu'il y a certains animaux susceptibles d'invention. Des critiques, observateurs superficiels, regarderont peut-être comme une fable la plupart des histoires de ce livre. Un tel jugement ne donnerait pas une haute idée de leurs connaissances dans les œuvres de la nature. On se souvient que la nièce de Descartes disait un fort joli vers au sujet d'une fauvette qu'elle avait élevée, et qui revenait tous les ans sur ses fenêtres pour la revoir :

N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

Je suis de l'opinion de la nièce contre l'oncle, et je ne crois point que les bêtes ne soient que des pendules ambulantes.

Je n'ai pas été témoin des différens traits dont je compose ici le recueil; mais ce qui me confirme dans l'idée avantageuse que j'en ai conçue, c'est l'industrie étonnante d'un chien caniche, dans une circonstance difficile que je vais rapporter : j'ai vu cette fois-ci, de mes propres yeux, et je puis assurer positivement la vérité du fait.

Le chien dont il s'agit était d'une intelligence toute particulière. Son maître, ancien militaire, plein d'enjouement et de gaîté, s'en servait exactement comme d'un domestique; il lui donnait des lettres pour différentes personnes de ses connaissances; il n'avait qu'à citer distinctement leur nom, l'animal actif partait à l'instant, et ne tardait guère à rapporter la réponse, quand il y en avait.

Le maître revenait-il de quelques visites ou de souper dehors, *Caniche* courait prendre sa canne, et la mettait en place; il apportait ensuite les pantoufles, prenait les souliers, et les portait à la cuisinière, afin qu'elle les nettoyât.

Selon la coutume des gens de guerre, souvent désœuvrés quand ils ne se battent pas, celui-ci avait coutume de fumer dès le matin. « *Caniche*, disait-il, allons, ma pipe! » Et *Caniche* apportait la pipe. « Du tabac à présent! » Et le vigilant serviteur apportait soudain du tabac.

Un jour, à dessein de s'amuser aux dépens de son domestique, le maître s'avisa de lui demander de quoi allumer sa pipe, et lui montra en même temps une braise ardente du foyer où il se chauffait. *Caniche* s'élance incontinent dans la cheminée; il recule bien

vite; puis il avance de nouveau, mais pour se retirer plus promptement encore. Comme cela le brûlait un peu, il grogne, il se démène, il se dépite. Dans sa bouillante ardeur, il retourne à la charge, et bat en retraite en aboyant de la manière la plus comique du monde.

« Eh bien, *Caniche*, poursuit le maître en riant, allumons donc cette pipe! » Que fait le chien industrieux? Il court à un balai de bouleau; il en détache quelques brins, et vient les mettre au feu. Saisissant ensuite cette espèce d'alumette par le bout qui n'était pas embrasé, il la présente, tout content, à son maître. « Si je ne le voyais de mes yeux, s'écria alors le militaire, j'aurais grand'peine à le croire. »

S'il fallait citer d'autres exemples pour venir à l'appui de ce récit, il ne serait pas difficile d'en trouver : je rencontre justement sous ma main une histoire à-peu-près semblable au *Caniche à la pipe*. « J'ai vu moi-même, dit l'auteur, un chien-loup qu'on nomme *Azor*. Sa maîtresse, aussi vive que charmante, l'envoie au milieu du feu; il s'y lance avec ardeur; puis il rapporte, avec sa patte, des charbons allumés, sans craindre de se brûler. »

XLI. Le Dogue des Avalanches.

Les montagnes de la Suisse sont, en différens endroits, couvertes d'une immense quantité de neiges; et ces neiges couvrent des précipices sans fond, et toujours funestes aux voyageurs peu expérimentés. Quelquefois ces prodigieux amas d'eaux congelées s'élèvent jusqu'aux nues; comme ces masses, connues sous le nom d'avalanches, n'ont pour base que les bords escarpés des rocs qui s'avancent en pointe, le moindre mouvement les ébranle; elles se détachent à l'improviste, tombent avec le fracas du tonnerre, et souvent elles finissent par engloutir les hommes et les chevaux, sans aucun espoir de salut.

Pour obvier aux dangers trop fréquens dans ces lieux inaccessibles et sauvages, on y a fondé des hospices, dans lesquels les pélerins égarés ou indigens trouvent quelque nourriture, et des secours momentanés.

Il est d'usage, dans ces maisons hospitalières, d'élever de gros dogues pour rôder le long des sentiers étroits et tortueux. Ces chiens ont, d'ordinaire, une bouteille clissée remplie d'eau-de-vie, et attachée à leur cou par une chaîne de fer; ils vont la présenter aux voyageurs harassés de lassitude, afin de

les réchauffer un peu au milieu des frimas qui les entourent; puis ils guident leurs pas incertains vers l'hospice qui leur est destiné.

Un de ces dogues faisant sa ronde, selon la coutume, rencontra un petit garçon de six ans, dont la mère était tombée au fond des neiges, sans qu'il fût possible de la retrouver. Saisi par la vivacité du froid, épuisé de faim, de douleur et de fatigues, cet innocent était couché sans force au milieu du chemin, et s'y lamentait. Le dogue accourt à lui, et levant la tête, il lui montre la liqueur restaurante qu'il porte pour le service des voyageurs. Ne comprenant rien à la nature de cette offre, l'enfant tressaille de frayeur, et fait un mouvement pour se retirer. L'animal, afin de l'enhardir, lève tout doucement la patte; il la pose ensuite bien plus doucement encore sur ses petits pieds, et lui lèche les mains engourdies par le froid aigu.

Insensiblement rassuré par ces démonstrations amicales et pacifiques, l'enfant fait un effort pour se relever; mais ses jambes, ses bras, tout son corps est si glacé, si roide, si endolori, qu'il succombe aussitôt. Compatissant à la faiblesse du petit, le chien trouve un moyen d'y subvenir : il se couche à plat ventre, s'approche bien près de lui, et, par un

signe expressif, il lui fait entendre de se mettre sur son dos. L'enfant s'y coule en effet le mieux qu'il lui est possible, et s'y tient courbé en deux. L'animal bienfaisant le porte ainsi, avec une grande précaution, jusqu'à l'hospice, où l'on ne manqua point de lui donner tout ce qui était nécessaire pour le réchauffer.

XLII. Les Chiens du Mont Saint-Bernard.

Les sublimes solitaires du mont Saint-Bernard, dit un voyageur, présentent le spectacle habituel d'un héroïsme admirable; leur sollicitude veille sans cesse sur l'humanité dans ces lieux affreux. De grands chiens sont les compagnons intelligens des courses de leurs maîtres hospitaliers; ces dogues bienfaisans vont à la piste des malheureux; ils devancent les guides, et en servent eux-mêmes. A la voix de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance : il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les chutes de neige, aussi promptes que l'éclair, engloutissent un voyageur, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme; ils y conduisent les religieux, qui retirent le cadavre, ou qui portent, s'il en est temps encore, des secours à ce malheureux.

Nos lecteurs ne seront point fâchés, sans doute, de voir ici l'éloge de ces chiens bienfaisans, par l'illustre auteur des Trois Règnes de la Nature.

Chiens du Mont Saint-Bernard.

O vous, soyez bénis, animaux courageux
Que nourrit Saint-Bernard sur son front orageux;
Vous qui, sous les frimas qu'un long hiver entasse,
Des voyageurs perdus savez chercher la trace!
L'homme accourt à vos cris; il enlève ces corps,
Dont le froid homicide engourdit les ressorts:
Il se ranime; il prend une chaleur nouvelle;
Le rayon de la vie en ses yeux étincelle;
Et l'art vient redonner, par ses soins triomphans,
Un époux à sa femme, un père à ses enfans.
Ainsi de tous les cœurs quand la pitié s'exile,
Sur ces monts désolés elle trouve un asile;
Dans ces chiens généreux l'homme admire ses mœurs,
Et l'écho des déserts se plaît à leurs clameurs.
Salut! des malheureux charitables hospices!
Et vous, nobles chasseurs, à leurs malheurs propices,
Ayez part à mes chants! Trop soumise à ses lois,
Votre race aide l'homme à dépeupler les bois;
Votre instinct dépravé seconde sa furie;
Elle donne la mort, vous conservez la vie.

(3 Reg. T. I. -- 218.)

XLIII. Canichon.

Imaginerait-on qu'un chien ait servi de commis à quelqu'un, et qu'il lui ait fait gagner plus de cent mille écus? C'est cependant ce que l'on a vu. Un de ces hommes indus-

trieux qui savent faire une voie de charbon avec une bûche, se détermina, dans une extrême pauvreté, à faire le trafic. Il choisit, de préférence, l'espèce de marchandise qui occupe le moins d'espace, et qui, par son luxe, rapporte davantage. Il emprunta une petite somme d'argent à un ami, et s'étant rendu en Flandre, il y acheta quelques dentelles qu'il passa en fraude, et sans nul danger, ainsi qu'on va le voir.

Il avait dressé un fort caniche conformément à son projet; il l'avait fait tondre, et s'était procuré la peau d'une autre bête du même poil, et de la même taille. Il roulait ensuite sa dentelle autour de son chien, et il le revêtait de la robe étrangère, mais si adroitement, qu'il n'était pas possible de découvrir la ruse.

La marchandise une fois arrangée dans ce carton ambulant : « En avant, *Canichon !* », disait le nouveau négociant au commis docile ; « en avant, mon ami ! » A ces mots, *Canichon* décampait, et passait hardiment par les portes de Malines ou de Valenciennes, à la barbe même des gardiens vigilans qui étaient préposés pour empêcher cette sorte de contrebande.

Ce premier pas franchi, *Canichon* attendait au loin son maître, en pleine campagne. Là, sitôt qu'on s'était rejoint, on respirait librement; on se caressait de bon cœur; on faisait ensemble un copieux déjeûner; et le négociant déposait ses ballots mignons dans un endroit sûr, pour les reprendre à son aise, et recommencer le même négoce, à mesure qu'il débitait.

Tel fut le succès de l'industrieux contrebandier, qu'en moins de cinq ou six ans, il gagna une belle fortune, et voyagea commodément dans une bonne chaise de poste. L'envie ne tarde point à s'attacher sur les pas de l'homme qui prospère : un voisin dangereux trahit enfin le marchand de dentelles ; il eut beau peindre et déguiser diversement l'habit de *Canichon*, il fut signalé, scrupuleusement épié, et reconnu.

Jusqu'où va la finesse de certains animaux! Les limiers de la Ferme attendaient-ils *Canichon* par une porte; il lisait de loin dans leurs yeux, et zest! il filait par une autre. Tous les passages étaient-ils fermés à la fois, il savait toujours s'en procurer un en dépit des obstacles. Tantôt il sautait par-dessus les remparts et les glacis; tantôt il se glissait furti-

vement derrière quelque voiture, ou entre les jambes des passans, et il arrivait toujours à son but.

Mais, quelles que fussent la prestesse et la sagacité de *Canichon,* il ne put échapper à un genre d'attaque inévitable. Un matin, qu'il traversait les fossés de Malines à la nage, il fut atteint de trois coups de fusil, et mourut dans l'eau. Il avait alors sur lui pour plus de cinq mille écus de dentelles des plus rares. Peu sensible à cette perte, le maître fut inconsolable de la triste fin d'un chien aussi utile que fidèle; et cent fois il dit du meilleur de son cœur : « Je donnerais volontiers tout ce que je possède, pour ravoir mon pauvre *Canichon !* Oh ! *Canichon* valait son pesant d'or. »

XLIV. La Chienne adroite.

On sait que cette espèce de gagne-deniers qui ramassent des guenilles dans les rues, sont souvent à l'affût pour attraper des chiens, dont ils font trafic quand ils sont jolis, ou qu'ils écorchent pour en vendre la peau, quand ils sont laids. Aussi ces animaux sentent-ils les chiffonniers et chiffonnières de cent pas; aussi leur sautent-ils aux jambes par-tout où ils les rencontrent.

Une de ces femmes vola un jour à un épicier un jeune chien qui tétait encore. La mère, absente pour l'instant, ne tarda pas à revenir, et à s'apercevoir de son malheur. Déjà la voleuse était loin; la chienne, qui avait bon nez, courut vite sur sa trace, et la trouva garrottant son petit chien dans un endroit écarté.

La pauvre bête n'osa approcher; mais elle se mit à aboyer de loin, avec cette force qu'inspirent la nature et le désespoir. Ces cris douloureux ameutent d'autres chiens. La chiffonnière, vigoureusement relancée, se lève aussitôt, s'arme de son crochet, et, laissant le petit chien attaché près de sa hotte, elle court sur les aboyeurs.

Ceux-ci s'éloignent et reviennent tour-à-tour; les uns, tournant par-derrière la vieille écorcheuse, viennent lui mordre les jambes; les autres tiraillent les loques de sa jupe en lambeaux; puis esquivant avec adresse la chute du bâton ferré, qui ne frappe que le pavé, ils s'enfuient en jappant de plus belle.

Tandis que la chiffonnière, en furie, s'éloigne à grands pas, et livre de rudes assauts aux limiers ardens à la vengeance, notre chienne, qui était au guet, substitue la ruse à la force qui lui manque; elle laisse ses con-

frères s'escrimer à loisir; et, faisant un long circuit, elle vole droit à son petit, rompt, en deux coups de dents, le lien qui l'attache, le délivre aussitôt, et regagne promptement avec lui la maison de son maître.

XLV. Toutou.

Une mère, jeune et belle, négligeait ses plaisirs pour allaiter un joli petit enfant dont elle faisait ses délices. C'était pendant les chaleurs brûlantes de l'été; et les mouches venaient tourmenter sans cesse l'objet unique de ses tendres soins. La maman attentive faisait une guerre continuelle aux importunes bourdonnant sans cesse aux oreilles de son jeune nourrisson; et, d'une main légère, elle les attrapait au moment qu'elles allaient se poser sur la rose de ses lèvres mignonnes, ou sur le satin de ses joues arrondies par les Grâces.

Un petit chien blanc, témoin des sollicitudes de sa bonne maîtresse pour son fils, qu'il caressait tout le jour, tenta de l'imiter. Il se mit à guerroyer les insectes impudens, qui se plantent également sur le nez des rois et sur celui des bergers; il réussit à merveille dans ce genre de chasse. A mesure qu'une

mouche approchait, zest! il vous la gobait; de façon qu'il n'en paraissait plus que fort rarement.

Tant de zèle fut, hélas! mal récompensé. Un matin, que l'enfant sommeillait paisiblement sous un berceau de jasmin, un horrible frelon vint pour piquer sa main gentille. *Toutou* ne le manqua pas, et le prit à la volée. Mais la bête furieuse lui enfonça son aiguillon dans le gosier, et s'échappa soudain.

Cette piqûre fut mortelle. La langue du petit chien enfla au point qu'il étouffa, et qu'il tomba subitement près du berceau de son jeune maître.

Hélas! sur cette étrange terre,
Quelle est l'injustice du sort!
Le méchant trop souvent prospère;
L'homme de bien trouve la mort!

Le genre de mort de ce petit animal m'en rappelle une toute pareille arrivée à une personne. J'en parle ici, afin d'avertir les enfans de se mettre en garde contre les insectes. Luce, cet organiste d'un rare talent, qui fut moissonné à la fleur de son âge, avait son grand-père qui servait chez un seigneur en qualité de maître-d'hôtel. Un jour, que l'on donnait un grand dîner, cet officier s'aperçut, un peu tard, que son dessert était incomplet;

il courut au jardin, pour y cueillir des pêches. Il faisait très-chaud; ayant mordu inconsidérément dans un de ces fruits, où se trouvait une guêpe, il en fut piqué au milieu de la langue, qui enfla tout-à-coup, et il mourut avant qu'on eût le temps de lui porter du secours. C'est de l'organiste Luce lui-même que je tiens ce fait.

XLVI. Le Chien de Sulpice.

Du temps des guerres ridicules de la Fronde, il y avait un petit bonhomme appelé Sulpice. Haut à-peu-près comme une pinte, tortu comme un z, gros comme un rat, bossu par-devant, bossu par-derrière, et laid comme une araignée ; tel était le bijou. Extrêmement pauvre en outre, ce joli monsieur n'avait d'autres moyens pour gagner son dîner, que celui de jouer de la flûte traversière; mais il en jouait presque aussi bien que le fameux Philibert.

On n'ignore pas que les musiciens aiment à boire le petit coup. Un jour que l'Orphée des carrefours avait fait une copieuse recette, il entra au cabaret, y dîna comme quatre, y but comme dix, et se grisa à rouler sous la table, où il s'endormit avec son chien. Tandis que notre homme ronflait, un amateur vi-

dant la chopine tout auprès, vint à bas bruit, déroba la flûte d'une main légère, et décampa sans trompette.

Après avoir cuvé son vin à loisir, notre ivrogne se réveilla en sursaut. Sa première pensée est de prendre l'instrument qui lui servit plus d'une fois à payer son écot. Il porte la main à sa poche; il fouille, il tâte et fouille encore : plus de flûte..... Elle était excellente, et il la conservait depuis plus de vingt ans. Un double rouge lui monte au visage. Il demande au marchand de vin, au garçon, aux buveurs, à tout le monde, si l'on n'a pas vu sa flûte? « Ni flûte, ni tambour, » lui réplique-t-on en riant.

Pour lors le petit homme fait plus de bruit qu'il n'est gros; il se démène; il crie; il jure; il tempête : dans sa grande fureur, il veut tout exterminer. Tout cela est inutile : la flûte ne revient point. *Qui perd pèche*, dit-on; on menace le flûteur de le livrer à la garde, s'il ne finit son vacarme au plus tôt, s'il ne paye ce qu'il doit, et s'il ne s'en va. Le tapageur se radoucit, paye, et se retire tout penaud.

On connaît la subtilité de l'odorat dans la plupart des chiens; voici une preuve qui dépose en faveur de la finesse de leur oreille.

Sulpice avait déjà fait un bon bout de chemin, lorsqu'au détour d'une rue son chien remue la queue comme s'il voyait une perdrix; tout-à-coup, se tournant vis-à-vis de son maître, cet animal saute joyeusement, et veut l'empêcher de passer outre. Le maître, mécontent et chagrin, le repousse et le bat rudement. Le chien ne se rebute point, et réitère le même manége à différentes fois.

Sulpice, étonné, ne sait trop à quoi attribuer un tel caprice; il s'arrête tout pensif... Il entend derrière lui les sons d'une flûte; le cœur lui bat sans trop en démêler le motif. La curiosité, sa perte récente et des soupçons confus, le déterminent à revenir un peu sur ses pas. Son chien redouble d'allégresse, et semblant exhorter son maître à la marche rétrograde, il court en avant, et se met à aboyer en forcené, en face de la maison même où les accens mélodieux retentissaient.

Notre musicien écoute attentivement.... Il écoute encore; et bientôt du doute il passe à une sorte de conviction. « Si je montais? » se dit-il en lui-même... Il monte. Son chien, bouillant d'ardeur, et tout rayonnant du succès de son avis, le devance, et va gratter, comme un fou, à la porte de l'inconnu qui jouait.

Les fripons sont presque toujours découverts par des circonstances imprévues, et souvent par eux-mêmes. Au bruit qu'il entend, le joueur ouvre, ayant la flûte à la main. « C'est ma flûte! s'écrie Sulpice tout ému; c'est elle-même! mon nom est sur la clef! » C'était vrai. Point de réplique. L'escamoteur, interdit, ne peut nier l'évidence. C'était un flûteur passionné, et depuis longtemps jaloux du talent de Sulpice. En lui ravissant son instrument, il avait cru lui ravir aussi son habileté. Couvert de honte, il balbutie quelques mots, et le rend sans nulle difficulté.

Quant au pauvre Sulpice, croyant à peine à ce bonheur inattendu, il n'en demande pas davantage; il embrasse son chien, et, bras dessus bras dessous, il dégringole l'escalier, et court encore.

On nous a critiqués au sujet de l'anecdote de la flûte, et l'on a allégué pour raison que les chiens, malgré la finesse de leur oreille, n'étaient nullement sensibles à la musique, et que les sons les plus harmonieux n'étaient absolument que du bruit pour eux. Nous pourrions citer nombre d'exemples du contraire; mais un seul suffit : voici ce que le Dictionnaire Historique rapporte à l'article de

Blavet, excellent joueur de flûte traversière, mort en 1768.

Ce musicien célèbre illustra ses talens par ses vertus. Ses mœurs étaient honnêtes, son caractère paisible, sa probité scrupuleuse. Lorsqu'il était surintendant de la musique du comte de Clermont, on a remarqué un chien qui entrait en fureur toutes les fois qu'un autre musicien jouait de la flûte; mais qui s'apaisait, et venait lécher les pieds de Blavet, lorsqu'il entendait les sons enchanteurs qu'il tirait si habilement de cet instrument.

XLVII. Le Chien de Vaugirard.

Un aveugle avait bu un ou deux coups de trop, dans une guinguette de Vaugirard, près de Paris. Quoiqu'il eût son chien et son bâton, il ne put cependant retrouver sa route. Au lieu de rentrer dans la ville, il fit un demi-tour à gauche, alla battre la campagne, et tomba dans un fossé profond, tandis qu'il chantait à gorge déployée.

Doublement étourdi et du jus de la treille, et de la chute grave qu'il venait de faire, le biberon resta immobile durant toute la nuit dans ce nouveau gîte. Il y serait peut-être encore, sans un petit chien fort éveillé qui servait à le conduire.

Cet animal, tout consterné, resta constamment au bord du précipice jusqu'au lendemain, pour y garder son maître. Dès le grand matin, quand le jour parut, il employa, pour le tirer d'embarras, un moyen fort simple dans un être raisonnable, mais étonnant dans une brute privée de la faculté de combiner des idées.

Le grand chemin n'était pas fort éloigné de là : le chien y courut, et se mit à aboyer tant qu'il put devant le premier venu qu'il rencontra. C'était un petit garçon, qui ramassa aussitôt une pierre dont il menaça l'importun ; celui-ci fuit précisément vers le fossé, et se met à japper plus fortement encore. Le polisson animé l'y poursuit, et lui lance la pierre de toutes ses forces.

Il ne suffisait pas au chien d'exciter, par ses aboiemens réitérés, quelqu'un à le poursuivre ; il fallait, en outre, l'amener au véritable but ; il fallait indiquer par un signe expressif, qu'il y avait à cent pas, dans une tranchée profonde, un homme gisant, abandonné, et dans un extrême péril ; et c'est à quoi il réussit parfaitement. Comme le caillou roulait encore sur le bord du fossé, l'animal s'y précipita, et il y resta sans faire le moindre bruit.

Cette disparition soudaine et le morne silence qui la suit, piquent la curiosité de l'enfant; il accourt, et veut voir ce que le chien est devenu. Quelle surprise est la sienne! il l'aperçoit plein de vie, et couché près d'un homme qui lui semble avoir été assassiné. Il adresse la parole à l'aveugle, qui lui répond d'une voix mourante, et demande du secours.

Le petit garçon va chercher du secours. Le malheureux, dont la cuisse était rompue, est tiré du fossé avec précaution; on le place sur un brancard, et il est aussitôt porté à l'Hôtel-Dieu, où il eut le bonheur des ivrognes, car il fut bientôt guéri.

Toujours étonné de son aventure, l'aveugle ne cessa, après sa guérison, de la raconter à tout venant; et c'était un plaisir de lui entendre dire comment il s'était grisé, comment il était tombé, et comment son chien lui avait sauvé la vie.

XLVIII. Le Chien de Saint-Roch.

Tout le monde a entendu parler du chien hospitalier de Saint Roch. On sait comment cet animal, attaché à ce saint personnage dès son enfance, le nourrit alors pendant onze jours dans une carrière écartée, où il était

tombé sans se faire le moindre mal; mais ce n'est pas de ce chien-là qu'il est question ici, c'est de celui d'un aveugle dont le poste était devant le portail de l'église de Saint-Roch, en 1780.

Ce mendiant n'avait pour toute société qu'un roquet noir, qui était vif, alerte, et surtout fort aimant. Aussi son maître le soignait-il avec la plus grande attention, et l'aimait au point de se priver souvent pour lui de ce qu'il avait de meilleur.

Charmé de la gentillesse de ce petit chien, une épicière voisine l'acheta au malheureux, qui ne s'en défit qu'avec toutes les peines du monde, car il n'avait pas de meilleur ami.

Le commensal de l'aveugle resta à la vérité dans son nouveau domicile, mais sans oublier pour cela son ancien bienfaiteur. Non-seulement il allait le caresser très-fréquemment à Saint-Roch, son poste accoutumé, mais il lui portait encore des pièces de monnaie, qu'il attrapait adroitement sur le comptoir.

Le pauvre, honnête et probe malgré sa misère, rapporta un jour une pièce de vingt-quatre sous au mari de la marchande. Les entrailles de la plupart des vendeurs sont dans leur coffre-fort. Avare à l'excès, et plus brutal encore, l'épicier eut la cruauté de

tuer, d'un grand coup de pied, l'animal trop obligeant.

XLIX. Le Dogue et l'Étudiant.

Le fils d'un charron, étudiant au collége du Plessis, sous Louis XVI, avait accoutumé un fort mâtin à porter ses livres, et à le venir chercher à la fin de la classe. Le commissionnaire ponctuel étant arrivé une fois de très-bonne heure, entendit des cris perçans. C'était justement ceux de l'écolier, que son régent voulait faire fouetter pour une faute légère.

Le dogue, furieux, fondit aussitôt sur le portier, et pensa le mettre en pièces, parce qu'il lui faisait obstacle; il courut droit au correcteur, qui s'enfuit prudemment; puis, ayant tiré son jeune maître par son habit, il le conduisit à la maison paternelle, sans que personne osât le toucher.

Comme ce jeune écolier restait toute la journée chez son maître de pension, le même chien lui apportait régulièrement son dîner dans un panier couvert, et il le tenait si droit, qu'il ne renversait jamais rien. Il attendait constamment que l'enfant eût mangé; puis il retournait à la maison, de la même manière, avec les plats vides.

Un jour, l'écolier s'étant trouvé absent, et sorti avec un précepteur pour aller à confesse, le dogue vint, comme de coutume, pour lui donner son dîner; il le chercha dans les classes, dans la cour, et fut tout inquiet de ne le plus voir. Témoins de son embarras, quelques camarades de l'enfant caressèrent le chien pour lui prendre son panier; mais ils ne purent y réussir. Des domestiques s'approchèrent à leur tour pour le lui ôter; mais il gronda sérieusement, et il ne fut pas possible de lui faire lâcher prise; enfin il retourna au logis avec le panier, tel qu'il l'avait apporté.

Une personne raisonnable agirait-elle avec plus de prudence pour conserver le dépôt qu'on lui aurait confié? Le maître de ce chien existe, et c'est de lui que je tiens cette anecdote et celle du caniche de M. le comte d'Aponi.

L. Ouillon et Ouillette.

Ouillon, chirurgien de village, bossu par-devant et par-derrière, jovial, plaisant, et vraiment original dans son genre, avait une chienne appelée *Ouillette,* sans doute pour faire allusion à son nom; ou bien parce qu'*Ouillette* était son élève et son substitut. Ouillon est mort. Sans vouloir offense ses

mânes, il faut dire néanmoins ici, pour la clarté de cette histoire, que le bonhomme Ouillon aimait passionnément à boire la petite goutte. C'était là son seul défaut; chacun n'a-t-il pas les siens?

Ainsi donc, quand maître Ouillon avait des malades au loin dans la campagne, il fallait qu'il fît absolument une pause dans chaque cabaret qui se trouvait sur sa route. Offrant alors de copieuses libations au dieu des raisins, un coup en amenait un second, celui-ci un troisième, et ainsi de suite; de façon que le docteur, parti de chez lui à six heures du matin, n'était pas encore arrivé chez ses pratiques à midi.

Le moyen que maître Ouillon arrivât! Tombant d'ivresse sous la table ou le long des chemins, il ne pouvait, la plupart du temps, continuer sa route, et restait à dormir en plein champ, entre *Ouillette* et sa vieille rossinante, qui n'était pas fâchée de l'aventure.

Le coquin, bien enviné, se trouvait par-là tout-à-coup dégagé de soucis et de maux; mais il en causait de cruels à madame Ouillon, sa ménagère; il n'en causait pas moins aux pauvres moribonds qui l'attendaient avec impatience. Mais enfin, dans les anxiétés de cette

vie, il faut savoir souffrir, céder à l'impérieuse nécessité, et se réserver pour de meilleurs destins.

Heureusement qu'*Ouillette* réparait des torts si graves. Cette bête était presque aussi savante qu'Ouillon ; elle était, en outre, plus sage et plus sobre. Dès qu'elle voyait notre docteur un peu embarrassé dans les vignes, et gisant dans les ornières, elle courait vite donner de ses nouvelles au logis.

Du plus loin que madame Ouillon voyait venir la courrière *Ouillette*, elle se doutait de quelque chose, et sentait que le docteur était hors de service. Suspendant, pour l'instant, les affaires du ménage, elle s'acheminait sans tarder, sous les auspices de la chienne fidèle ; elle volait comme un trait vers son cher époux ; puis, ramassant sa perruque d'un côté, son feutre et sa houssine de l'autre, elle le coiffait de son mieux ; elle lui essuyait bien proprement les moustaches, l'aidait à remonter sur sa bête, puis elle le ramenait ronfler paisiblement dans son lit jusqu'au lendemain matin.

Voilà qui est à merveille pour le docteur Ouillon, dira-t-on ; mais les malades, que devenaient-ils pendant ses longues incartades ? Ah ! soyez persuadé que les pauvres diables

ne s'en trouvaient pas plus mal. D'ailleurs, madame Ouillon, aidée du ministère de la soigneuse *Ouillette*, suppléait à l'absence de M. Ouillon, ainsi qu'on va le voir. La bonne ménagère, qui était aussi un tantinet chirurgienne, se hâtait de fabriquer un petit paquet de consultations, de manne, de rhubarbe, d'orviétan, d'onguent miton-mitaine pour les bras cassés, et pendait le tout au cou de la petite chienne.

Ouillette, qui, comme le disait fort bien madame Ouillon, connaissait les routes et la demeure des pratiques comme son mari, se mettait aussitôt en campagne, et remplaçait on ne peut mieux le grand et illustrissime ivrogne.

Morfondus d'attendre des journées entières, les pauvres malades se consolaient aisément par la visite du disciple, au défaut de celle du maître. Chacun prenait bien vite le bulletin qui le concernait, et les drogues destinées à leur communiquer bien d'autres maladies qu'ils n'avaient pas encore. En un mot, après avoir achevé sa ronde avec la plus grande exactitude, *Ouillette* revenait à la maison, et dînait de grand appétit avec M. Ouillon et sa chère épouse.

LI. Les Chiens *de la mère Bourguignon.*

On a dû voir, dans le cours de ces petites histoires, les nombreux services que les chiens rendent à l'homme; il en est encore dont les gens aisés ne se doutent point; le pauvre, qui sait tirer parti de tout, est le seul qui les connaisse.

Passant en 1795 rue Saint-Paul, près d'un boulanger, où chacun attendait son once de riz et son quarteron de pain, j'entendis un dialogue intéressant entre deux femmes. L'une disait à l'autre, réduite à une extrême indigence : « Comment se peut-il, ma pauvre mère Bourguignon, que vous gardiez deux chiens dans un temps de famine comme celui-ci? Vous en auriez encore trop d'un seul. »

« — Ah! ma chère dame, répondit la pauvre femme, si vous saviez combien ces deux petits animaux m'ont servi l'hiver passé! Vous vous souvenez sans doute du froid qu'il faisait? mon pain gelait sous mon matelas. Ce sont eux qui me réchauffaient les pieds et tout le corps; sans mes pauvres chiens, je serais morte gélée. »

— « Mais encore, un seul chien vous suf-

firait ; à votre place, je me déferais du plus gros. »

— « Du plus gros ! Eh ! c'est la mère du petit ; depuis tantôt dix ans, cette bête fidèle me tient compagnie ; et, dans ma misère affreuse, je n'ai guère d'autre consolation : j'aimerais mieux périr moi-même. »

— « Comment nourrissez-vous donc ces deux animaux à-la-fois, dans un temps où une laitue vaut trente sous, et une livre de pain dix-huit francs (en assignats) ? »

— « Ah ! ma bonne dame, ils font comme moi ! ils se contentent de si peu de chose ! Une bouchée de mon pain leur suffit ; ils ne me coûtent presque rien ; ils vont chercher çà et là des os, dont ils se nourrissent la plupart du temps. Ainsi, nous sommes heureux tous trois l'un de l'autre, et à peu de frais. »

— « La mère Bourguignon, vous avez raison ; je ne me serais jamais doutée que des animaux rendissent quelquefois plus de services que les gens. Allons, venez manger un peu de riz chez moi. »

Depuis plus de vingt années que j'ai retracé ce dialogue, j'éprouve encore un plaisir mêlé de douleur, en le relisant pour la troisième édition de ces histoires. Cet article intéressant me rappelle mon jeune *Emilien*, que j'ai

perdu, et qui se faisait un plaisir si doux de soulager la pauvre femme et de caresser les fidèles compagnons de sa misère. L'auteur sensible des belles stances sur le plus aimant des animaux, a bien raison de s'écrier :

O vous, que la fière opulence
Dans le monde veut isoler,
Pauvres! du moins, dans l'indigence,
Un ami peut vous consoler :
Il fait les plaisirs du jeune âge :
La vieillesse, triste et sauvage,
En lui trouve un consolateur ;
Toujours fidèle à la misère,
C'est le seul ami sur la terre
Qui ne sait point fuir le malheur.

LII. Le Chien du Comédien Duval.

Fort souvent un héros a trop vécu d'un jour,

Et il a démenti, en un moment, toutes les vertus qui l'avaient rendu recommandable durant un grand nombre d'années, dit un poëte moderne. Telle est la faiblesse humaine. Mais il n'en est pas de même des héros dont nous rédigeons l'histoire. Plusieurs écrivains graves que nous avons consultés et que nous aimons à croire, assurent que lorsqu'ils ont commencé par être bons, courageux et fidèles, jamais ils n'ont démenti ces heureux débuts.

Furet, superbe barbet de la plus forte taille, est son nom ; il s'est signalé par un singulier attachement envers son maître, et par une sagacité dont tous les journaux ont déjà fait mention. Rien de si commun, sans doute, que l'attachement du chien pour l'homme ; mais le trait dont il est question est accompagné de circonstances si marquantes, qu'il est peut-être unique en son genre.

Le maître de *Furet* était un comédien ambulant, et en conséquence obligé de se transporter alternativement d'une ville dans une autre. Cette raison l'engagea à se défaire de son chien, et il le vendit un très-bon prix à un riche négociant de Paris.

Furet fut emmené dans cette ville par son nouveau maître ; l'ancien, qui le regrettait beaucoup, s'en consola en quelque sorte, en le voyant dans une bonne maison où il ne pouvait qu'être bien nourri. Le comédien, qui pour lors se trouvait au Hâvre, ne tarda pas à en partir pour aller jouer ses rôles à Brest, où il avait déjà fait plusieurs voyages.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la séparation du chien caressant et de son maître, qu'il ne cessait de regretter. Le vendeur et l'acquéreur étaient loin de penser que l'animal,

étroitement renfermé durant cet espace de temps, quitterait Paris; c'est cependant ce qui arriva, comme on va le voir.

Le négociant avait bien pu faire l'acquisition d'un chien fidèle, et l'emmener en l'attachant dans sa voiture; mais il n'avait pu acheter son cœur, lié plus étroitement que jamais à l'ami dont il se voyait cruellement séparé. En effet, n'épiant que l'instant heureux où il pourrait se voir libre, *Furet* le saisit enfin; et de Paris où il gémissait jour et nuit, il ne fit qu'une traite jusqu'au Hâvre-de-Grâce.

Quelle fut la douleur du pauvre animal, lorsqu'arrivé droit à l'auberge de son premier maître, il ne trouva plus, hélas! celui qu'il aimait si bien, et loin duquel il ne pouvait plus vivre! Vainement il courut visiter toutes les maisons que le comédien avait fréquentées; vainement il le redemanda, en pleurant, à toutes ses connaissances... Hélas! il n'entendit que ces mots accablans qu'il ne comprit que trop: Ce maître est parti, mon pauvre *Furet!*... Duval est à Brest... (Duval, c'est ainsi que se nommait le comédien.)

Jusqu'où va la sagacité, jusqu'où va l'amitié du compagnon inséparable de l'homme! Qui le croirait, si le fait n'était attesté par nombre de témoins oculaires? Quoique harassé de

fatigue, le chien désolé courut au port, et là il attendit constamment plusieurs jours qu'un des bâtimens de transport, qui vont de cette ville à Brest, recommençât sa tournée ordinaire.

Le vaisseau partit enfin, au gré de la vive impatience du barbet; et bien qu'inconnu et non réclamé par personne, il est certain qu'il s'y embarqua, et qu'il trouva les moyens d'y rester, en se cachant vraisemblablement dans quelque coin. En effet, un dimanche au soir, après vingt-sept jours d'absence, comme chacun sortait de la comédie de Brest, *Furet*, ivre de joie et hurlant d'allégresse, s'élança à l'improviste vers son maître, pour lui témoigner, par les plus vifs transports, son contentement et son bonheur.

Le comédien, qui n'en pouvait croire ses yeux, fut non moins étonné qu'attendri à la vue de son chien qui lui léchait les mains, et qui ne cessait de le caresser. La pauvre bête était dans le plus pitoyable état; défigurée, maigre, tout efflanquée, elle n'avait absolument que la peau collée sur les os; et elle était à peine reconnaissable, tant le chagrin et une longue abstinence l'avaient changée depuis sa douloureuse séparation d'avec son maître.

Comme le comédien, ravi d'admiration, racontait à une foule d'assistans réunis autour de lui, l'incroyable voyage de cet animal pour venir le trouver, un grenadier, qui était de service à la porte du spectacle, s'écria avec une sensibilité naïve : « Les hommes en feraient-ils autant?.... Ah! c'est admirable! Morbleu! il faudrait encadrer ce chien-là! »

LIII. Le Chien de la Côte-d'Or.

On rencontre à chaque pas des chiens qui jappent de la manière la plus importune après les passans, et qui finissent, bien plus, par sauter à leurs jambes et par les mordre. Eh bien! c'est moins à ces bêtes que l'on doit s'en prendre, qu'aux gens sans soin, grossiers ou méchans, qui les ont élevés ou qui les gardent.

Mais ce qui est très-rare, c'est de voir un chien, non malade, mordre son maître; et quand ce fait a lieu, c'est en général par la faute du maître lui-même : l'exemple que nous allons citer à ce sujet est bien digne de remarque, et se trouve dans des écrivains qu'on ne peut suspecter.

Un riche vigneron de la Côte-d'Or, en Bourgogne, près de Beaune, enivré des folies du carnaval, rentre chez lui avec son costume

ridicule, et tout imprégné de corpuscules étrangers. Son chien, le prenant pour un voleur, se jette sur lui, et le mord sans le reconnaître d'abord. Quel fut son repentir! dit Vanière, qui rapporte ce trait dans de beaux vers latins dont voici le sens :

« Le maître ayant dépouillé son masque à l'instant, montra à son chien la marque de ses morsures. Elles étaient bien pardonnables; mais celui qui aime bien peut-il se pardonner à lui-même l'offense qu'il a commise envers l'objet qui lui est cher?

» O surprise! ô regrets! A l'aspect des blessures qu'il vient de faire, le chien lui-même est mortellement blessé au fond du cœur. Il fuit la lumière du jour; la vie lui est odieuse: il court se cacher dans ce sombre dépôt où l'on range les doux présens de Bacchus; il se couche sous une cuve profonde, et il ne cesse d'y gémir le jour et la nuit.

» Convaincu de l'erreur de son chien; témoin de sa douleur profonde et de son repentir, le maître se hâte de le rappeler à lui de la manière la plus caressante. Le pauvre animal, désespéré, ne répond à cette voix du pardon et de l'amitié, dont les marques le pénètrent encore bien plus, il ne lui répond

que par des sanglots, des cris plaintifs, par de longs et tristes hurlemens!...

» Non moins affligé et tout inquiet, vainement le maître l'appelle de nouveau; plus vainement encore il pousse tout près de lui de la nourriture, qu'il refuse de prendre depuis plusieurs jours; la blessure qu'il a faite à son maître, à son tendre ami, il ne se la pardonne point. Non, il ne peut prolonger une vie qui lui est désormais insupportable: il veut mourir; et, au bout de cinq jours d'abstinence, de repentir et de douleur, on le trouve étendu mort auprès des alimens qu'on lui avait apportés. »

C'est dans l'original, livre quatrième du *Prædium rusticum*, qu'il faut lire les expressions mêmes du poëte, qui s'écrie, à la fin de ce touchant récit:

Ite modo, et quæ vana sophi commenta loquuntur
Credite quòd tantos capiant animalia sensus;
Sed sine consiliis moveant se, ut machina nervis
Ducitur hùc illùc, ut acus magnetica miris
Irrequieta modis partes se versat in omnes,
Donec hyperboream tandem inspexerit Arcton.

C'est-à-dire: « Que l'on nie donc à présent le profond sentiment des bêtes elles-mêmes! que l'on ajoute foi aux faux systèmes des vains

sophistes qui les comparent à de pures machines à ressort ; qui prétendent que les animaux se meuvent çà et là sans dessein, sans nulle intention, et qu'ils sont comme l'aiguille aimantée, qui parcourt, en aveugle, tous les points de la boussole, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré celui du Nord, qui l'attire invinciblement. »

LIV. Le Chien de Caen.

Linguet cite un trait célèbre qu'on ne saurait omettre dans ce Recueil. Le fait est bien capable d'intimider les âmes perverses qui pensent braver impunément la justice divine et les lois humaines, pour commettre des crimes et se livrer à leurs passions.

Dans un hameau situé entre Caen et Vire, sur la frontière du canton que l'on appelle le Bocage, un paysan, nommé Gazoult, vivait fort mal avec sa vieille épouse. Quoiqu'elle fût bonne ménagère, quoiqu'elle n'eût aucun vice qu'on pût lui reprocher, il ne la voyait qu'avec aversion ; il la tarabustait pour les actions les plus innocentes. Souvent le rustre la maltraitait ; souvent il poussait la brutalité jusqu'à la rouer de coups. Les voisins, indignés de cette méchanceté, accouraient pour la soustraire à ses fureurs ; et sans ces témoins

incommodes, ce Normand féroce l'aurait assommée tout-à-fait; car telle était sa résolution.

Occupé depuis long-temps du projet de s'en défaire pour épouser une jeune paysanne orpheline, il crut avoir trouvé un moyen sûr d'exécuter ce crime, et de se mettre à l'abri de toute poursuite. Il changea de conduite; il parut se repentir de ses excès violens; il affecta des égards, et même une certaine tendresse pour celle qu'il traînait jadis fréquemment par les cheveux pour la moindre vétille.

Dupe de ces belles apparences, la pauvre femme fut d'autant plus flattée de ces soins extraordinaires, qu'un ménage où règne la discorde est un enfer anticipé. En effet, le comble des peines, c'est de se voir obligée de vivre et de mourir sous le joug d'un tyran détesté, et dans des fers indissolubles.

Lorsque Gazoult eut bien médité et préparé son coup, voici comme il l'exécuta : Sous prétexte de divertissement et de régal, il proposa à sa femme de venir se promener le long de la Vire, et d'y pêcher ensemble des saumonneaux, dont cette rivière abonde.

Charmée de l'invitation, et pleine de confiance, elle accepta avec grand plaisir. S'étant donc rendus tous deux dans un endroit soli-

taire où la Vire commence à être navigable, près de Saint-Lo, Garoult prétexta une soif ardente; et sa femme aussitôt prend un vase, et se met en devoir de puiser de l'eau pour le désaltérer. Au moment qu'elle est baissée et courbée pour plonger le vase, son mari la pousse avec précipitation dans la rivière.

Malgré toutes leurs mesures, les scélérats, presque toujours, sont déconcertés, et des incidens imprévus les font tomber dans les embûches qu'ils tendent aux autres. Il se trouva un saule dans l'endroit même où la malheureuse tomba; elle s'y cramponna fortement, et, haussant sa tête hors de l'eau, elle jeta les hauts cris pour demander du secours. Il n'était pas éloigné, le secours ; le ciel le lui présenta à l'improviste dans un chien bouledogue très-fort qui lui était singulièrement attaché, et qui détestait son mari. Tandis que celui-ci, le corps en avant et les bras tendus, atteint déjà la tête de sa victime pour la plonger tout-à-fait sous l'eau, le dogue irrité lui saisit le gras de la jambe à pleine gueule. Le bourreau se retourne soudain; le pied lui manque, et il tombe lui-même, tout de son long, dans la rivière, où il se noya.

Dans ce double péril, la pauvre femme ne perdit point la tête, elle reprit peu-à-peu ses

forces ; sentant qu'elle avait encore pied dans la rivière, elle quitta le saule qui la soutenait, regagna bientôt le bord, et retourna miraculeusement à sa chaumière avec son défenseur, qui lui fit mille caresses tout le long du chemin.

On rit de tout, ajoute l'auteur de ce récit : depuis cette fâcheuse aventure, lorsque la villageoise allait à Vire pour y vendre ses denrées, on lui demandait en riant : « La mère Garoult, combien coûte le saumon ? »

Mais une remarque qui vaut mieux qu'une fade plaisanterie, c'est que, bien que bornés au simple instinct, les chiens savent distinguer les agresseurs ; ils s'élancent d'eux-mêmes avec courage contre les malfaiteurs ; tandis que l'homme, dans une coupable indifférence, reste souvent paisible spectateur, ou s'enfuit lâchement à l'aspect des actions les plus iniques. Ardens officiers de police, lorsqu'ils voient des polissons insulter des passans, leur jeter des pierres, les plus petits roquets n'y peuvent tenir ; ils aboient ; ils courent sur eux, et les poursuivent, avec ardeur, le long de la rue ; et les hommes, qui devraient se montrer beaucoup plus zélés, en rient ou passent froidement leur chemin.

LV. Le Chien de Fontenoi.

On lit, dans une gazette anglaise, un trait qui supposerait un certain raisonnement dans les bêtes elles-mêmes. *Mustapha*, lévrier alerte et vigoureux, appartenait à un artilleur de Dublin. Nourri, dès sa naissance, au milieu des camps, il accompagnait toujours son maître, et ne témoignait aucune frayeur dans les plus terribles combats. Dans les actions les plus chaudes, il restait auprès du canon, et tenait la mêche à sa gueule.

Lors de la mémorable bataille de Fontenoi, où nous rompîmes le bataillon carré des Hanovriens, le maître de *Mustapha* fut atteint d'un coup mortel. Au moment qu'il allait tirer sur l'ennemi, il fut renversé, ainsi que la plupart de ses camarades, par une décharge d'artillerie.

Voyant son maître étendu mort, et tout sanglant, le lévrier se désespère, et pousse des hurlemens affreux. Dans ce moment un corps de Français s'avance à grands pas, afin de s'emparer de la pièce pointée sur eux, au haut d'une petite butte.

Qui pourrait le croire, si le fait n'était attesté par des témoins dignes de foi? Sans doute, afin de venger son maître, *Mustapha*

se saisit de la mêche encore allumée, et met le feu au canon chargé à mitraille ; soixante-dix hommes tombent à l'instant sur la place, et le reste prend la fuite.

Après ce coup hardi, le chien va se coucher tristement auprès du cadavre de son maître ; il lèche ses blessures, et reste ainsi vingt-deux heures sans boire ni manger. Des camarades du cannonier l'en séparent enfin, mais avec toutes les peines possibles. Ce courageux lévrier fut ramené à Londres, et présenté à Georges II, qui lui donna une pension alimentaire comme à un brave serviteur.

LVI. Le Chien et l'Écu.

Quel animal est plus fin que le *barbet*, dit un écrivain, bon observateur? Un chien de cette espèce était dressé à porter de l'argent à des amis de son maître. Un jour que le domestique avait reçu une commission de ce genre, il eut une querelle très-vive avec des camarades hargneux, et il fallut livrer bataille.

Le drôle était brave, et ne demandait pas mieux que de s'escrimer ; mais un grand obstacle arrêtait son ardeur guerrière. Il tenait six francs dans sa gueule ; ses antagonistes se prévalant avec lâcheté de son embarras ; le harcelaient tous à-la-fois, et le

mordaient à belles dents, sans qu'il pût se défendre.

La position était difficile. Voici ce que le *barbet* fit : il courut cacher son écu dans une allée voisine, puis il revint tout fier, et chargea rudement ses ennemis. Bien qu'ils fussent une douzaine contre lui, il les étrilla de la bonne façon, et les mit hors de combat.

Après cette escarmouche, notre champion s'en vint, tout essoufflé, pour reprendre son écu ; il n'y avait plus que la place ; un passant officieux l'avait prudemment ramassé. Le *barbet*, tout penaud, se retira, serrant la queue entre les jambes, et portant bas l'oreille. Il filait tristement le long de la rue Quincampoix, quand il entendit sonner des espèces ; le commis d'un riche banquier complettait justement des sacs d'argent dans une salle au rez-de-chaussée.

Le *barbet* profita à point de cette bonne fortune pour réparer sa sottise. S'élancer dans l'appartement par une fenêtre ouverte, se saisir de l'écu qu'il lui fallait, décamper aussi lestement qu'il venait de sauter, s'esquiver ensuite, malgré les grands coups de gaule dont des valets dispos tâchaient de lui toiser les reins, et remplir sa mission, tout cela fut l'ouvrage d'un instant.

Pour une bête, on conviendra du moins que c'est se tirer d'affaire assez spirituellement. Ce fut ainsi que le *barbet* évita les étrivières que son escapade lui aurait sûrement attirées. Son maître, qui en fut informé, lui pardonna; mais il eut soin de lui faire reporter chez le banquier, dès le lendemain, un autre écu, en place de celui qu'il avait escamoté.

LVII. Le Chien de Charron.

Un excellent moraliste, je veux dire Charron, ami et disciple de Montaigne, nous a enseigné, dans son livre de la Sagesse, le vrai chemin du bonheur. La carte de cette belle route eût dû procurer à son auteur, je ne dis pas celle de la fortune, mais au moins de l'aisance. Les hommes s'avisent-ils d'être justes et reconnaissans? Charron vécut presque aussi pauvre que Durier, qui, malgré ses vingt tragédies, dînait avec des cerises et de l'eau pendant l'été, et avec du lait en hiver. Telle était même la pauvreté du philosophe, qu'il n'avait, pour tout domestique, qu'une petite chienne nommé *Turlurette*. Cet animal, éveillé et très-dispos, faisait presque toutes les commissions de son maître. Avait-il une lettre à porter, il disait seulement : « *Turlu-*

rette! à madame Lambert, à l'ami Georges, à l'imprimeur ; » et en un clin-d'œil la missive était à sa destination, et demoiselle *Turlurette* revenait avec la réponse ou des épreuves ; mais pour l'argent, c'était comme aujourd'hui.

Notre sage sortait-il pour aller prendre l'air au Cours la Reine, *Turlurette*, attentive, présentait aussitôt à monsieur sa canne, ses gants et son chapeau. Monsieur revenait-il de la promenade, les pantoufles et le bonnet de nuit étaient également apportés par *Turlurette*. Monsieur donnait-il à dîner, ce qui n'arrivait guère que le jour de sa fête, pour régaler ses parens et ses amis : « *Turlurette*, disait-il, » portez cette carte au pâtissier ; puis cette autre au traiteur, et celle-ci au marchand de vin. » Instruits à l'instant de ce qu'il fallait pour le repas, des garçons, chargés de corbeilles et de bouteilles, apportaient, à l'heure précise, ce qu'on avait commandé.

Les convives étaient-ils à la fin du dîner : « *Turlurette*, disait le maître, dansez une ronde, et amusez la compagnie. » *Turlurette* dansait aussitôt, et de la meilleure grâce du monde. Chacun ensuite s'empressait de lui jeter un peu de pain ou de petits os, qu'elle se mettait pour lors à manger. Mais à

peine le mot café avait-il frappé son oreille subtile, qu'elle courait chez le limonadier, et revenait, un instant après, avec le garçon portant les tasses, le sucre, la liqueur et le café.

Pour peindre en deux mots l'industrie de *Turlurette*, nous dirons que son maître avait fabriqué cinq à six étiquettes, afin de s'épargner la peine d'écrire des adresses à tout moment. Il y en avait pour le marchand de vin, le cafetier, la fruitière, le traiteur, le perruquier. Les bulletins de ces gens-là étaient pendus séparément le long du mur, par des lanières de cuir. Selon les cas, *Turlurette* passait à son cou celui de tel et tel marchand, et le lui portait, sans jamais se méprendre.

Il y avait, entre autres, encore un écriteau servant à récompenser les services de la soigneuse domestique; il portait ses mots : *Une gimblette pour Turlurette.*

Quoique le philosophe n'eût point distingué celui-ci des autres écriteaux; quoiqu'il se plût même à le déplacer, et à le mettre tantôt le premier, tantôt le dernier, *Turlurette* ne s'y trompait point. Du moment où le mot gimblette était prononcé, la chienne était déjà partie, et revenait à la maison croquer son paquet de gimblettes.

LVIII. Le Chien de M. le Blanc.

Quel parti ne tirerait-on pas des chiens remplis d'instinct naturellement, si l'on voulait prendre la peine de les bien dresser! Ces animaux, pour la plupart, gardent seulement nos maisons, et du reste, ils jappent çà et là, dans les carrefours, où les polissons les agacent, et finissent par les rendre hargneux et méchans, comme le sont eux-mêmes de malheureux enfans abandonnés.

Ce qui me confirme dans l'observation que je fais ici, c'est l'invention d'un misérable cul-de-jatte, parcourant les rues de cette grande ville, et voyageant même au loin dans la campagne, par le moyen de deux chiens qui le voituraient assez lestement. Dans un temps où la livre de pain coûtait soixante francs, et une paire de sabots cinquante écus (en assignats), j'étais loin d'imaginer qu'un chétif mendiant eût le secret de rouler carrosse. C'est pourtant ce dont chacun pouvait se convaincre chaque jour. La première fois que je vis cet équipage, je l'examinai avec attention; j'en suis surpris encore quand j'y pense; et j'ai regret de n'avoir pas demandé au maître le nom de ses coursiers, et quelques particularités sur ce qui les concernait.

Quoi qu'il en soit, un petit cabriolet contenant tout juste son homme, une caisse proprement suspendue sur des courroies, de jolies roues ferrées, un laquais coiffé d'un bonnet de hussard, habillé d'une casaque galonnée, et portant un sabre qui accompagnait sa queue; un laquais, dis-je, se tenant gravement sur deux pattes derrière le phaéton du moderne Irus, traîné par deux forts mâtins, était un spectacle singulier; il prouvait à-la-fois et l'industrie de l'indigence, et les ressources que présentent les excellens animaux donton vient de lire tant de traits intéressans.

Chers et jeunes lecteurs, vous attendez, sans doute, ce que j'ai à vous raconter sur *Bobie;* un peu de patience, et pardonnez-moi encore cette digression. Précisément dans le quartier où je contemplais l'attelage que j'ai dépeint tout-à-l'heure, je vis aussi un bon gros *barbet* fort utile. Il est vrai qu'il n'était attelé qu'à une simple charrette; mais il était dodu, gras, bien portant, et avait l'air plus heureux que ses deux maigres confrères, occupés à traîner le pauvre avorton sans jambes et sans cuisses.

Comme *Barbet* était seul et tranquillement arrêté à une porte près de laquelle il attendait

sans doute son maître ou sa maîtresse; comme il avait d'ailleurs une bonne figure de chien, il me prit envie d'examiner de plus près sa cariole et la marchandise qu'elle contenait; je m'approche; je palpe; c'était, pour le moins, deux boisseaux de pommes de terre renfermées dans un grand sac. Etonné d'une telle charge pour cet animal, j'en conçois un plus vif intérêt à son égard, et j'alonge la main pour le caresser; non moins rempli de vigilance que d'inquiétude, à l'aspect d'un étranger, et fidèle à son poste, *Barbet* tourne promptement la tête, et grogne rudement. Il n'eut pas l'impolitesse de me mordre; mais il me regarda de façon à me faire sentir que ma visite lui était suspecte, et qu'il n'était pas convenable de s'approcher ainsi du dépôt confié à sa garde.

Mais revenons à *Bobie;* ce serait grand dommage de l'oublier; son industrie, sa gentillesse et ses services, méritent bien assurément qu'on en fasse mention; aussi va-t-elle figurer à son tour dans la galerie des chiens célèbres dont je me constitue l'historiographe.

Bobie était de la petite espèce des doguins; elle avait le museau noir, le poil brun, les oreilles coupées, et un air tout-à-fait drôle.

On l'avait dressée, de bonne heure, à porter dans sa gueule deux petits fallots attachés au bout d'un bâtonnet. Son emploi se bornait là à-peu-près, mais elle s'en acquittait avec tant d'intelligence, avec une telle ponctualité, qu'elle était chérie de tout le monde, et que les plus indifférens la fixaient avec complaisance, et lui prodiguaient des caresses.

Bobie appartenait à un brave chevalier de Malthe, nommé Leblanc : cet officier avait de la fortune, il aimait singulièrement la société, et donnait souvent à souper. Quand le repas était fini, et que les convives étaient sur le point de se retirer, notre porte-lanterne, qui se tenait sur le qui-vive dans l'antichambre, se levait soudain au premier coup de sonnette ; il remuait joliment la queue pour qu'on allumât les bougies ; et les bougies allumées, sitôt que quelqu'un se présentait, *Bobie* prenait aux dents le fallot, allait en avant, descendait pas à pas l'escalier, et éclairait très-poliment les personnes jusqu'à la porte de la rue. Là on recevait force caresses des messieurs et des belles dames ; puis on remontait promptement, afin de recommencer au besoin la même besogne.

Le service de la petite *Bobie* ne se bornait

point à l'intérieur du logis; elle l'étendait en outre au dehors, et d'une façon très-satisfaisante. On l'a vue, cent fois, accompagner son maître du haut de la rue de Vaugirard, où il demeurait, jusqu'aux Italiens. Dès que la comédie était finie, *Bobie*, escortée du domestique, accourait à point nommé, et se hâtait d'éclairer le chevalier. Y avait-il un ruisseau à traverser, une mare d'eau se rencontrait-elle entre des pavés enfoncés, une pierre barrait-elle le passage, *Bobie* s'arrêtait à propos; elle baissait ses lanternes, et elle indiquait, à ne pas s'y tromper, qu'il y avait là un casse-cou, ou quelque danger d'attraper des éclaboussures.

Un écrivain cité dans cet ouvrage, prétend que les chiens ne sauraient rire. *Bobie* est un exemple du contraire, et ce n'est pas un mérite à dédaigner. En effet, est-il rien de si engageant que la gaité et la bonne humeur? Tout réussit aux gens qui sont gais et joyeux, dit un poëte.

Le frère aîné de monsieur le chevalier de Montbron, que j'ai élevé, aimait beaucoup les chiens; comme il demeurait avec moi dans la même maison que *Bobie*, il lui donnait fréquemment à manger des croquignoles ou des dragées. *Bobie*, au comble de la joie, se

mettait à sauter. « Allons, lui disait ce jeune homme, il faut rire à présent; riez, *Bobie*, et vous aurez cette praline ». Caressante et non moins docile, cette bête, toute gentille, riait véritablement; le contentement brillait sur sa petite mine de chien; ses joues s'arrondissaient ainsi que celles d'une personne, et l'on voyait toutes ses petites dents à découvert.

LIX. Le Chien de la Moselle.

Pour bien peindre la sagacité, l'industrie et la fidélité de *Chou-chou*, il faudrait presque un volume. J'en vais citer seulement deux traits; ils suffiront pour faire connaître cette excellente bête, qui était un caniche. La jeunesse est aimante de sa nature, et les animaux s'y attachent d'inclination. *Chou-chou*, qui avait pour maître un enfant de douze ans, l'aimait singulièrement; il en était aimé de même, et les deux amis étaient inséparables. Un jour que le jeune homme fit une partie sur l'eau, *Chou-chou*, tardif, contre sa coutume, arriva tout essoufflé. Le bateau quittait le rivage; le chien, plein d'ardeur, veut y sauter, et tombe dans l'eau. Il ne se déconcerte point; il se met à nager de toutes ses forces; mais il ne peut l'atteindre.

Dans un tel embarras, que fait le pauvre animal? Il sort de la rivière, court vite le long du bord, prend l'avance sur l'esquif léger qui emporte son ami; puis, quand il croit avoir gagné un terrain suffisant, il se rejette dans la Moselle. La mesure n'était pas encore assez précise; *Chou-chou* manque la barque, qui lui frise les moustaches, et s'enfuit sur les flots.

Quelle douleur! quels regrets! Cependant *Chou-chou* ne se rebute point : harassé, n'en pouvant plus, il sort de la rivière pour courir encore le long de la rive; cette fois-ci il prend le double de l'avance qui lui est nécessaire, et il réussit à son gré. En effet, s'étant précipité de nouveau dans le courant, au lieu de réunir de grands efforts afin de rejoindre son maître alors devant lui, il lui suffit de l'attendre au passage, et de se diriger seulement vers le bateau, où il fut reçu avec non moins de joie que d'admiration. Une personne ferait-elle un calcul plus juste?

Le trait suivant prouve encore du raisonnement. Soit par négligence, soit par oubli, on laissait fréquemment *Chou-chou* sans eau; pressé une fois par la soif, et ne trouvant pas de quoi boire, il s'adressa à plusieurs personnes de la maison; ce fut en vain; on ne

sut ce qu'il demandait ; *Chou-chou* ne tarda pas à se fair entendre ; il prit soudain dans sa gueule la petite écuelle de bois où l'on mettait son eau, et la porta à son jeune maître, en le regardant fixement. N'est-ce pas là le cas de dire « qu'il ne manquait que la parole à cet industrieux animal ? »

LX. Liron et Lirette. (1795.)

Liron et Lirette, frère et sœur, étaient deux bichons bouffés si mignons, si petits, qu'ils tenaient à l'aise dans le manchon de leur maîtresse : tels étaient la gentillesse et l'instinct de ces deux miniatures, que Lemire et d'autres artistes amis de la maison se firent un plaisir de les peindre et de les graver tour-à-tour.

Mais l'exiguité et la rare beauté de ces nains célèbres ne les distinguaient pas seules des autres chiens de leur espèce. Ce qui charmait surtout en eux, c'était leur douceur et leur union parfaite; c'était leur prévenance et leurs attentions, même pour les étrangers qui venaient voir madame de Montreuil, à qui ils appartenaient.

Entre autres animaux curieux qui faisaient l'amusement de cette dame aimable et fort instruite, surtout dans l'Histoire Naturelle,

il y avait une perruche, nommée Cocotte, oiseau gâté comme un enfant, renversant tout et courant par-tout en liberté. Un des goûts favoris de la demoiselle, c'était de pincer les jambes des messieurs; et elle vous les pinçait jusqu'au sang.

Un jour que nous étions à causer avec Lemire et Lalande l'astronome, Cocotte se glissa en tapinois le long des chaises, et me donnant la préférence, sans doute par rapport à ma vue myope, qui confondait sa robe verte avec le tapis du sallon, elle m'enfonça traîtreusement le poignard de son bec crochu au beau milieu du mollet, et chacun de rire. Oh! que le monde est méchant!...

Au cri que je fis en sentant cette étrange caresse, les deux petits chiens, plus humains et plus hospitaliers, accoururent vite, donnèrent une rude chasse à la scélérate, qui n'eut que le temps de grimper au haut de son bâton, où elle se tint coite et la tête cachée dans ses plumes boursoufflées.

Depuis cette aventure, toutes les fois que j'étais chez madame de Montreuil, Liron et Lirette, sur le qui-vive, épiaient les allures tortueuses de la perfide Cocotte; du moment qu'ils l'apercevaient en marche et se dirigeant de mon côté, ils donnaient le signal en aboyant,

et m'avertissaient ainsi de me mettre en garde contre des faveurs dont je conserve encore la mémoire.

Ravi de la surveillance et des bons services de Liron et de Lirette, je leur adressai les rimes suivantes : elles ne sont pas riches; mais n'excuse-t-on pas quelquefois la pauvreté et une chétive offrande, en faveur du zèle et de la bonne volonté ?

A LIRON, A LIRETTE

Liron, Lirette,
Petits toutous,
Par amusette,
J'adresse à vous
Ce loisir doux
De ma musette,
Simple, discrète;
Mais en courroux
Contre nos fous
Et les filous,
Race funeste,
Par qui de sous
Nul ne me reste.

Petits toutous,
Jolis bijoux,
Ce que sur vous
Je puis écrire,
C'est qu'aux savans fameux
Dans les arts merveilleux

Dont Minerve a l'empire,
Aux amis de Montreuil,
Hélas! toujours en deuil,
Pleurant sur le cercueil
De sa jeune Thémire!
A Lalande, à Lemire,
Vous faites tant d'accueil,
Que c'est presque un délire.

Ne mordant nullement;
Montrant mine follette;
Donnant très-poliment
Patte svelte et blanchette;
Badinant bellement;
Caressant gentiment;
A chacun faisant fête,
De façon joliette;
L'un l'autre vous aimant
Plus fraternellement
Que *Tata*, que *Grisette*,
Un peu flatteusement
Chantés par Antoinette;
Gardant fidèlement
Paisible maisonnette
Où l'on voit constamment
Bon cœur, hôtesse honnête;
Quel chien est plus charmant?
Quel naturel de bête!
O *Liron!* ô *Lirette!*
Je vous devais vraiment,
Dans mon enchantement,
Outre mainte gimblette,
Ces petits vers en *ette*,
Rimés, tout bonnement,

Par moi, chétif poëte,
Qui, sans maille d'argent,
Pour la plus douce emplète,
(Grâce au gouvernement
Raflant fonds et recette),
Conserve, heureusement,
Dans ces jours de tempête,
Sinon visière nette,
Sinon contentement,
Au moins, d'une âme droite
Le noble épanchement;
Désintéressement;
La conscience nette;
Un peu d'entendement;
Humeur à la franquette;
Appétit dévorant;
Et puis encor.... la tête! (*)

Enfin, *Liron*, *Lirette*,
Sans plus de compliment,
Pour finir rondement
Cette épître longuette,
Et rendre plus complette
Ma nouvelle cueillette
Sur *Ouillon*, sur *Ouillette*,
Sans-peur et *Turlurette*,
Je vous dirai gaîment :
Adieu *Liron*, *Lirette*.

(*) L'auteur fut traduit au tribunal révolutionnaire avec soixante accusés, et fut seul acquitté, par un bonheur bien rare dans ces temps de proscription.

LXI. Le Chien et le Lièvre.

Un riche négociant des environs de Vaud, avait un petit *basset* également bon au poil et à la plume; bien que peu robuste, cet animal, plein d'activité et de courage, rapportait, souvent de très-loin, des levrauts presque aussi gros que lui; on était d'autant plus surpris de cette vigueur, dit Lacroix, qu'on ne pouvait concevoir comment, étant si petit, il pouvait se charger d'un fardeau qu'il eût difficilement traîné avec les dents.

Toujours étonné de l'espèce de tour de force que le basset renouvelait très-souvent, son maître cherchait depuis long-temps l'occasion de vérifier le fait; elle se présenta enfin. Un matin qu'il chassait, un énorme lièvre part sur le penchant d'une colline; le négociant le couche en joue, et le blesse. Bien qu'atteint d'un coup dangereux, le lièvre s'enfuit de toutes ses forces; mais le basset est déjà sur ses traces, et suit ardemment tous ses détours.

Ayant jugé que sa proie ne pouvait aller plus loin, le chasseur double le pas pour gagner un monticule, et il arrive à temps pour observer à son aise la manœuvre et l'allure de son chien.

Ayant eu d'abord la précaution d'étrangler le lièvre, le basset le tenait fortement à la gorge, et le tirait par secousse réitérée. Il le traîna ainsi l'espace de plus de deux cents pas sans se rebuter; il le plaça peu à peu sur la pointe d'une taupinière élevée; puis, s'étant baissé, il fit glisser sur son dos le corps du lièvre; il l'y chargea avec autant d'adresse que pourrait le faire un porte-faix qui déménage un meuble; puis, ayant pris le chemin le plus court, il apporta, tout joyeux, aux pieds de son maître, la pièce de gibier, qui le cachait presque entièrement.

LXII. Le Chien du Pont S.-Michel.

Vers la fin du treizième siècle, les eaux de la Seine furent si prodigieusement hautes, que l'on ne put cuire le pain dans les fours de Paris, et qu'il fallut en pétrir à la hâte sur les hauteurs du faubourg Saint-Jacques. Le courant des flots amoncelés par la fonte subite des neiges, fut surtout si rapide, qu'il entraîna quantité de maisons, et le pont Saint-Michel, qui n'était alors que de bois, fut d'abord renversé dès la première crue de la rivière.

L'histoire rapporte qu'un enfant au maillot, enseveli sous les ruines d'un édifice voisin,

se trouva heureusement à couvert sous deux poutres qui s'étaient croisées; il ne reçut même aucune blessure. Un *Barbet*, qui s'était trouvé, par bonheur, à côté de l'enfant, fut également préservé.

Enfermé de toutes parts dans les ruines amoncelées, et ne pouvant trouver aucune issue, l'animal se mit à aboyer; des charbonniers passant par-là, l'entendirent et le dégagèrent de sa prison. Le chien mis en liberté, se réjouit d'abord, et caressa ses libérateurs; mais ne voyant point l'enfant, il rentra aussitôt sous les débris de la maison; il s'y mit à aboyer avec des accens si plaintifs, que les charbonniers revinrent sur leurs pas, et rentrèrent sous les décombres. Ayant apperçu alors le petit innocent, ils le délivrèrent, et furent comblés de nouvelles caresses par le chien ivre de joie, et qui ne cessait de courir de l'enfant à ses libérateurs, et de ses libérateurs à l'enfant qu'il avait sauvé.

LXIII. Le Chien-Loup, cocher.

On cite souvent des anecdotes fort exagérées sur l'industrie des chiens, dit M. Duchaulsoi, homme-de-lettres et savant distingué, mais en voici une dont tout Paris a été témoin :

Le marquis de Ségonsac. procureur-général de la cour des Monnaies de Paris, avait un très-habile cocher; mais ne dérogeant en rien aux qualités distinctives des gens de sa profession, ce cocher aimait avec passion le jus de la treille. Ce qu'il y avait de plus dangereux pour ses maîtres, et surtout pour les penseurs ou les étourdis qui cheminent le long des rues fréquentées et bruyantes, c'est que notre ivrogne savait parfaitement cacher son vin; plus il était ivre, plus il avait de hardiesse : il brûlait le pavé, au grand péril des pauvres piétons, à qui il lui était impossible de crier gare, par ce que, dans son ivresse, il serrait si fort les dents, qu'il ne pouvait articuler un seul mot.

Heureusement que cet imprudent buveur avait toujours à ses pieds, et sur la coquille de la voiture, un gros *Chien-Loup* qui s'appercevait fort bien de l'état de son maître. Alors, jugeant bien que l'ivrogne n'avait pas assez de raison pour éviter les dangers, ce sage animal se chargeait lui-même d'avertir les passans; du plus loin qu'il voyait un homme chargé ou un enfant sur le passage des chevaux fougueux qui fendaient l'air, il aboyait de toutes ses forces; et ses cris salutaires sau-

vèrent plus d'une fois des bras et des jambes qui, sans sa prévoyance, eussent été rompus sous les roues du carrosse.

On a remarqué, dit l'auteur de ce récit, que ce chien, plein de sagacité, n'aboyait jamais lorsque son maître était de sang-froid; son silence rassurait alors la marquise de Ségonsac, lorsqu'elle montait en voiture; mais ses aboiemens continuels lui causaient les plus vives alarmes. Plus d'une fois elle différa ou interrompit son voyage; elle manqua même plus d'une visite importante, et reprit le chemin de son appartement; car elle n'était point curieuse de se mettre sous la garde d'un grand coquin d'ivrogne qui était guidé par un chien.

LXIV. Le Lévrier de Genève.

Il y a environ trente ans, dit l'auteur des Melanges amusans (tome 2.e, article *Voyages*) qu'un riche négociant fut attaqué près de Genève, par deux brigands déterminés; c'en était fait de quarante mille écus en or, et de sa vie, sans un fort *lévrier* qu'il avait coutume d'emmener toujours avec lui, surtout quand il traversait les montagnes de la Suisse.

S'étant présenté tout-à-coup à lui au dé-

tour d'un bois, le premier voleur saisit brusquement son cheval par la bride, et le second lui mit un pistolet sur la gorge, en prononçant d'un ton énergique la formule usitée chez ces héros de grand chemin.

Loin de tout endroit habité, et pris au dépourvu, le voyageur déconcerté n'était pas dans un médiocre embarras; et il était tout décidé à livrer une grande sacoche d'or pour sauver sa vie; mais heureusement qu'il trouva dans son chien un défenseur aussi prompt que terrible.

Ce fidèle animal, qui jusqu'alors s'était contenté d'observer en grondant la contenance des scélérats, ne balança plus lorsqu'il vit qu'il s'agissait d'une vive attaque; croyant sans doute que le plus dangereux des deux voleurs était celui qui tenait le pistolet, il sauta sur lui, et lui cassa le poignet d'un coup de gueule. Tournant ensuite sa fureur contre son camarade, d'un bond impétueux il s'élança à son cou, et l'étrangla aussitôt. Ce fut ainsi que l'instinct courageux d'un seul lévrier expédia, dans un clin d'œil, deux bandits déterminés que le négociant, quoique bien armé, n'aurait sûrement pu mettre hors de combat, et à qui il aurait été forcé d'aban-

donner en un quart-d'heure le fruit de plusieurs années de travaux, non sans risquer de perdre jusqu'à sa vie elle-même :

Passato il pericolo, gabbatto il Santo(1), dit l'Italien ; mais ce proverbe n'est pas toujours vrai. Le voyageur ayant gagné, au grand galop, l'auberge la plus prochaine, commanda pour souper deux gros chapons, et lorsqu'ils furent rôtis, il en donna un à son libérateur, afin de le bien régaler ; il partagea en outre avec lui les restes de la seconde volaille ; puis, ayant raconté son aventure à ses hôtes étonnés, il alla dormir avec d'autant plus de sécurité, qu'il avait près de lui un garde-du-corps qui n'entendait pas raillerie.

LXV. Le Chien de Cogniou.

Un marchand de papier établi à Marseille, alla, en 1718, faire sa provision à Toulon, et fut assassiné, à son retour, dans le bois de Cogniou. Malgré les perquisitions faites par le fils et la veuve du marchand, on ne put trouver pour lors aucune trace de l'assassin.

Six mois se passèrent ainsi ; au bout de ce terme, le fils du marchand de papier entra un jour dans un café où plusieurs personnes

(1) Le péril passé, l'on se moque du Saint.

étaient paisiblement assemblées. Le chien de son père, qui l'accompagnait, s'élança avec fureur sur un grand homme sec qui jouait une partie de dames; étonné de cette incursion soudaine, chacun accourt, et s'efforce de retenir l'animal furieux; on lui assène de grands coups de canne, on le tire de vive force; mais c'est inutilement : le chien redouble sa fureur, et déchire, à belles dents, l'homme interdit et tout pâlissant de frayeur.

On s'en prend alors au maître lui-même, qui a toutes les peines du monde à faire lâcher prise à l'animal acharné, et n'a d'autre moyen que de sortir brusquement, et de s'écarter. Mais au bout de cent pas l'animal revient, rentre dans le café, et s'élance de nouveau sur l'homme en question.

Témoin de cette scène terrible, un négociant, jadis lié avec le marchand de papier, s'incline à l'oreille du fils tout ému, et lui demande si son père avait avec lui son chien pendant son malheureux voyage à Toulon? « Oui, répondit le jeune homme; son chien arriva même au logis bien auparavant que nous eussions eu la nouvelle du malheur qui nous a tous ruinés. »

Pendant cet entretien secret, le maître qui s'était saisi d'une corde, et qui l'avait nouée

autour du cou de son chien, le retenait de toute sa force; pour lors le négociant ajouta: « Je ne sais si je me trompe, mais cet homme est l'assassin de votre père : restez ici pendant que chacun cause de cette aventure, et je cours chez le commissaire pour avoir main-forte. »

Le négociant étant revenu un quart-d'heure après avec la garde, on arrêta le quidam soupçonné, et on le conduisit en prison. Ayant été fouillé, on lui trouva précisément encore la montre du marchand, et d'autres bijoux dont il avait dépouillé le malheureux; il fut prouvé, en outre, que le même jour de l'assassinat, il avait été rencontré par une petite fille en sortant du bois de Cogniou; et tous ces indices, réunis à d'autres preuves plus fortes encore, firent condamner l'accusé, qui n'avoua son crime qu'au confesseur, sur l'échafaud.

LXVI. Le Chien de Salanches.

Un chanoine de la collégiale de Salanches, près de la Savoie, avait soupé chez un de ses confrères dans un hameau voisin, et se retirait chez lui avec un gros chien de berger. Il s'écarta de sa route; au lieu de rentrer dans

la ville, il alla toujours tout droit, et battit la campagne.

Après avoir erré fort long-temps à travers les prés et les vignes, notre chanoine tomba malheureusement dans une carrière; et s'étant fendu le crâne contre l'angle d'un moëllon, il resta mort du coup.

Le lendemain, la servante du bon prêtre, mortellement inquiète d'une si longue absence, va le chercher de tout côté. Comme elle faisait de grandes lamentations, elle fut entendue de très-loin par le chien, qui avait sauté dans la carrière, et qui y gardait son pauvre maître.

Le chien s'étant mis à aboyer aussitôt, la domestique fut guidée par ses hurlemens; elle dirigea ses pas vers la carrière; et elle y vit le chanoine étendu près de l'animal désolé, qui lui léchait la figure et les mains.

On se hâta de retirer le cadavre du lieu de sa chute, et on le porta à sa maison, afin de lui rendre les derniers devoirs. Pendant ce lugubre appareil, le chien fidèle ne quitta pas d'un instant son malheureux maître; et lorsqu'il fut enterré, il demeura constamment sur la tombe, où il se laissa mourir de faim, près de la nourriture que la domestique lui apportait tous les jours.

LXVII. Le Chien des Tombeaux.

Les héritiers avides se consolent bientôt de la perte des tendres parens qui devraient à jamais faire couler leurs pleurs. Au bout de quelques jours les ingrats ont déjà séché leurs larmes, à l'aspect des propriétés qu'ils convoitaient depuis long-temps. Mais, à la honte de ces héritiers, il n'en est pas ainsi du chien, caressant et désintéressé. Aimant son maître pour le plaisir de l'aimer, il est inconsolable, et périt souvent de langueur, dès qu'il a le malheur de le perdre ou d'en être séparé.

Un petit barbet survécut à une famille entière dont il faisait les délices. C'étaient de bons villageois vivant en paix de quelques coins de terre dont ils multipliaient la fécondité à force de travaux et de soins. Le père, la mère, deux grandes filles, et trois fils furent successivement atteints d'une peste terrible qui désolait les environs de Marseille, et ils moururent tous en sept ou huit jours. A mesure que ces infortunés furent portés en terre, le chien désolé suivit leur cercueil et revint au logis en poussant des hurlemens épouvantables.

Lorsque toute cette famille fut inhumée, le barbet inconsolable ne voulut plus rester dans la maison, habitée par d'autres personnes, qui, charmées de son excellent naturel, lui faisaient le meilleur accueil possible; il y revenait seulement tous les deux ou trois jours pour prendre quelque nourriture. A peine avait-il mangé, qu'il s'en retournait vite au cimetière; et l'on donna à cette bête reconnaissante le surnom de *Chien des Tombeaux*.

Il est d'usage, dans les campagnes, que chaque défunt ait sa fosse particulière. Durant sept années que la vie de ce pauvre animal fut encore prolongée, il demeura constamment couché sur la tombe de ses maîtres. Comme il en avait reçu de bons traitemens, il partageait tour-à-tour à leurs restes ses profonds et sincères regrets.

Mais on a remarqué que le *Chien des Tombeaux* restait par prédilection sur la petite fosse du plus jeune fils, moissonné à l'âge de sept ans, et qui lui avait prodigué mille caresses enfantines. Cet animal fidèle s'y lamentait; il en séparait la terre avec ses pattes, comme pour aller rejoindre son jeune ami.

Ces devoirs sacrés, que les amis de nos jours rendent si rarement à leurs amis, et les parens à leurs parens, parurent admirables dans une simple brute. Les villageois des campagnes d'alentour en furent singulièrement touchés. Les dimanches et les fêtes, les pères s'empressaient de conduire leurs petits enfans vers le saint lieu de la sépulture de la vertueuse famille. Les mères y guidaient pareillement les pas de leurs jeunes filles, afin qu'un si bel exemple d'attachement ne fût point perdu.

LXVIII. Le Chien de l'ile des Cygnes.

On formerait une suite de gros volumes, si l'on prenait à tâche d'écrire seulement l'histoire des chiens courageux qui ont sauvé la vie à leur maître; mais, pour donner plus d'authenticité à notre recueil, nous n'y consignons que les traits bien vérifiés, rapportés par des personnes dignes de foi.

Dans un journal de Paris et d'autres feuilles périodiques, en date du mois de septembre 1778, on lit le trait suivant.

Un écolier, au lieu d'aller en classe au collége Mazarin, fit l'école buissonnière; il alla, près de l'Ile des Cygnes, se baigner dans la

Seine, avec plusieurs de ses camarades et un chien barbet.

Pendant que cet enfant nageait et traversait la rivière, il fut saisi d'une crampe si forte, qu'il ne put se soutenir, et coula au fond de l'eau, privé de connaissance.

Comme les compagnons du jeune écolier ne savaient pas nager, celui-ci était en danger de périr; heureusement que son chien vint à son secours; il plongea jusqu'à onze fois de suite au fond de la rivière; et, saisissant son jeune maître, tantôt par les habits, tantôt par les cheveux, il l'attira, peu-à-peu, près du bord, où ses camarades le prirent et lui donnèrent de prompts secours.

Exténué de fatigue, le pauvre barbet n'eut plus la force de se retirer du gouffre où son jeune maître allait périr sans lui; entraîné par le courant, il fut noyé lui-même.

Combien de chiens, hélas! ont été les victimes de leur zèle et de leur attachement! et combien d'ingrats ils ont trouvés parmi les hommes, dont le cœur est loin d'égaler la fidélité inaltérable de ces animaux!

LXIX. Le Chien de Besançon.

Il y avait dans une hôtellerie de Besançon trois gros dogues destinés à garder la maison et les cours, toujours remplies de voitures. Pendant l'hiver, en attendant les voyageurs, ces chiens ne manquaient point de venir tous les soirs prendre place au foyer de la cuisine ; mais ils s'y rangeaient dans un petit coin, et de façon à ne déranger personne.

La jeunesse est imprévoyante et étourdie chez tous les êtres quelconques, mais elle s'instruit enfin à ses dépens.

Le plus petit des trois dogues arrivait fort souvent le dernier, et ses camarades, étendus de leur long, avaient l'impolitesse de le laisser derrière, de façon qu'il ne pouvait pas se chauffer. Il est à remarquer que l'animal était extrêmement frileux, mais il n'était pas des moins avisés ; et voici ce qu'il fit pour prendre la place de ses compagnons incivils.

Un jour qu'il était arrivé le dernier, après avoir rôdé de tout côté pour prendre un poste, après avoir grogné et mordu même assez rudement les autres dogues, pour les faire écarter un peu, il s'avisa de courir à la porte, et se mit à y donner l'alarme, en aboyant de toutes ses forces, comme s'il y

eût eu quelques voleurs, ou un étranger. Alors les deux autres dogues se levèrent, et accoururent pour aboyer à leur tour. Pendant que ceux-ci jappaient à tue-tête, notre frileux ne fit qu'un saut; il revint prendre leur place, et laissa les nigauds à la sienne.

Descartes, qui, comme je l'ai déjà dit, regardait les bêtes comme de pures machines, n'avait certainement pas réfléchi sur la sagacité des chiens. Aussi la nièce de ce grand homme disait-elle avec sens : « La plus petite guenon du monde, un simple moucheron, détruit en un instant tous les raisonnemens de mon oncle sur les bêtes machines. »

Nous citerons, à ce sujet, les jolis vers que fit mademoiselle Descartes, sur une fauvette apprivoisée qui venait tous les ans avec ses petits, pour rendre une espèce d'hommage à une dame qui l'avait élevée, et qui lui avait donné sa liberté.

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des fauvettes :
Quand elle revient où vous êtes,
Ah! m'écrié-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

LXX. Les Chiens de Lille.

Jean-Pierre Caribouffe, riche boucher de Lille, en Flandre, avait six dogues de forte race; ils étaient énormes; ils avaient une voix de taureau; et telle était leur force, qu'ils traînaient lestement plusieurs pièces de vin chargées sur un haquet. Un bœuf en furie ne leur en imposait en nulle manière; ils l'attaquaient de front, le harcelaient, le mordaient à belles dents, et le mettaient hors de combat.

Devenus célèbres par mille tours de force, et surtout par leur surprenante célérité, on ne parlait, de tout côté, que des dogues de Caribouffe. Celui-ci s'étant trouvé un dimanche matin dans sa cariole, sur la route du prince de Ligne, qui était en carrosse, il anima ses dogues, et dépassa la voiture de son altesse de plus de cent toises, et cela à diverses reprises. Etonné de voir ses chevaux surpassés par des chiens, le prince fit demander au boucher s'ils fourniraient bien ainsi une demi-lieue de suite?

Tout glorieux d'avoir attiré les regards du prince, le boucher répondit qu'une demi-lieue était une bagatelle; que ses dogues étaient en état d'en faire plusieurs au grand galop; et que si l'on voulait, il parierait cent

louis qu'ils surpasseraient les chevaux du prince pendant une course de trois lieues.

Le défi est accepté pour le dimanche suivant. L'on convient de part et d'autre que l'espace à parcourir serait de Leuse à Tournay; et il est inutile de dire qu'une grande multitude, attirée par la curiosité, accourut le long de la route, dès le matin du jour indiqué.

Ayant bien fait repaître ses six chiens, Caribouffe fut ponctuel au rendez-vous; et, au signal donné, il partit en même temps que l'écuyer du prince de Ligne, qui conduisait un phaéton attelé de six superbes chevaux de Frise.

Bien que le boucher fût très-puissant, et pesât plus de cent livres, il devança les coursiers fougueux; il arriva à Tournay quinze minutes avant son concurrent; et gagna ainsi deux mille quatre cents livres en moins d'une heure.

Cependant, gardons-nous d'admirer une telle prouesse; l'homme n'abuse que trop souvent de ces courageux animaux; et il n'est pas rare d'en rencontrer dans Paris qui sont haletans, excédés, en traînant des fardeaux beaucoup au-dessus de leurs forces.

LXXI. Les Chiens du Kamtschatka.

Ce n'est pas seulement en Europe que l'homme tire un parti si avantageux des chiens ; ils sont encore d'un grand secours dans toute l'Asie, et surtout au nord-est de cette vaste contrée : outre qu'ils gardent les moutons, et que leur peau même sert à faire des vêtemens dans le pays du Kamtschatka, ils servent journellement à tirer des traîneaux sur la neige ; et on les y dresse quand ils sont jeunes. On en attelle généralement cinq ; savoir, quatre sur deux rangs, et le cinquième en tête, à un traîneau d'une construction particulière, capable de porter un voyageur outre le cocher, lequel est armé d'un bâton crochu qui répond à deux fins, servant de fouet et de rêne. Nous avons des preuves indubitables de la vitesse de ces chiens, aussi bien que de leur patience extraordinaire à supporter la fatigue et la faim.

« Nous avons été nous-mêmes témoins, dit » le capitaine King, de la grande célérité » avec laquelle le courrier qu'on avait dé- » pêché pour porter à Bolcheretsk la nou- » velle de notre arrivée, revint au port » Saint-Pierre et Saint-Paul, quoique la » neige fût alors excessivement molle ; j'ap-

» pris du commandant de Kamtschatka que
» ce voyage se faisait communément en
» deux jours et demi, et qu'une fois il était
» venu de la dernière place un exprès en
» vingt-trois heures, quoique le trajet ne soit
» pas moins de quarante-cinq lieues. »

Sur la fin de mai, on lâche tous ces animaux, afin qu'ils aillent chercher de quoi vivre durant l'été; mais, quand le froid vient, ils retournent à leurs maîtres. En hiver, ils n'ont pour toute nourriture que des têtes, des entrailles et des os de saumon, qu'on ramasse tout exprès; encore ne leur donne-t-on de cette triste nourriture qu'en petite quantité. En un mot, ce sont les animaux les plus patiens et les plus utiles qui se trouvent dans cette presqu'île; et ils semblent destinés par la Providence à dédommager les habitans des nombreuses privations qu'ils éprouvent.

LXXII. Le Danois du grand Condé.

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes,

a dit notre ami La Fontaine. Ce poëte, si plein de sens et d'amabilité, a bien raison : les bêtes donnent fort souvent l'exemple aux hommes; et il serait à souhaiter que certains d'entre eux valussent les chiens qui figurent dans notre recueil.

On a vu, dans ce livre, des traits intéressans d'humanité, de reconnaissance et de courage : un chien Danois va nous en offrir un qui est bien rare chez l'espèce humaine ; je veux dire la modération au sein de la colère puissante et de l'orgueil offensé.

Ce chien danois appartenait au grand Condé. Il le suivait avec intrépidité au milieu des camps et des combats. Étant tout jeune encore, il était venu se jeter aux pieds du héros après la bataille de Fleurus ; le vainqueur l'avait accueilli avec bonté, en disant : « Voilà ma part de la victoire. »

Devenu grand et très-vigoureux, cet animal n'abusa jamais de sa supériorité pour accabler un plus faible que lui ; et l'on peut dire, en quelque sorte, qu'il se montra digne du maître qui l'avait adopté. On va en juger par un acte de modération que l'histoire n'a pas dédaigné de nous transmettre.

Des officiers, en s'amusant près du Danube, ameutèrent un jour une troupe de chiens contre le Danois du Prince ; la plupart de ceux-ci, qui étaient jeunes et sans expérience, s'avancèrent tous en jappant, et ils eurent même l'imprudence de le mordre. Celui-ci, d'un seul coup de dent, aurait pu se venger facilement de cette injuste attaque ;

mais il se sentait le plus fort, et il montra sa supériorité d'une manière bien différente qu'on ne s'y attendait. Il prit un des agresseurs par le chignon du col, et le transporta paisiblement de l'autre côté du fleuve, où il le laissa aboyer et se démener tant qu'il voulut. Ayant repassé aussitôt le Danube, il traita pareillement les autres roquets, qui furent tout honteux, et plus occupés à secouer l'eau dont ils étaient trempés, qu'à attaquer de nouveau un si généreux et si puissant adversaire.

LXXIII. La Chienne de Liége.

La chienne vigoureuse dont nous allons citer les expéditions, vit encore. Cependant nous aimons à penser que la vanité et l'orgueil ne lui tourneront point la tête, et qu'elle sera un peu plus modérée que tant de héros à deux pieds que le ciel fit naître sans doute dans sa colère.

Lorsque le général Dumourier faisait la guerre dans la Flandre, tout était animé d'une ardeur martiale; et ces belliqueux élans transportaient jusqu'aux animaux eux-mêmes.

Un vivandier ayant été attaqué par des Autrichiens à la reprise de Liége, se trouva dans le plus grand danger; car il était seul alors contre une douzaine d'ennemis achar-

nés. Heureusement qu'il avait avec lui une forte chienne liégeoise, nommée *Rivière*. Voyant son maître assailli de toutes parts, et sur le point d'être haché à coups de sabre, cet animal intrépide brave le fer et le feu ; il s'élance avec fureur sur un peloton de Houlans, et trois sont étranglés sur la place.

Déconcertés de cette attaque, les autres Houlans se contentèrent de couper les jarrets à quelques bœufs du vivandier, et le laissèrent avec une partie de son bagage, qu'ils ne purent enlever.

Pendant le combat, *Rivière* avait été percée en flanc de plusieurs coups de baïonnette ; son maître, également blessé, oublia son propre mal pour porter du secours à son valeureux défenseur ; ayant coupé une chemise par bandes, il les lia autour du corps de sa chienne, puis il la plaça dans son charriot sur des bottes de paille.

Pendant que notre vivandier faisait sa retraite, des Autrichiens survinrent, et commencèrent une autre attaque. Furieuse et ne respirant que la vengeance, la chienne ne sent plus ses blessures ; elle saute de la charrette, et met en pièces un Autrichien. Mais comme la partie n'était pas égale, le vivan-

dier, obligé de céder, fut pris et emmené prisonnier à Liége.

Pendant que le vivandier était en prison, *Rivière* fut guérie de ses blessures, et conduite à Paris par un soldat français; comme ce militaire n'avait pas le moyen de la nourrir, parce qu'elle mangeait en raison de sa force et de sa corpulence, il la vendit à un peintre de carrosses, chez qui je l'ai vue plusieurs fois.

Au bout d'une année, cette chienne rencontra, par hasard, dans le faubourg Saint-Martin, son ancien maître, auquel elle témoigna les plus vifs transports d'allégresse; le vivandier, non moins joyeux, voulut ravoir sa chienne, et pour cela il alla jusqu'à plaider. Son droit fut reconnu; mais, comme il fut condamné à payer tous les frais de la nourriture qu'elle avait coûté, et qu'il se trouva sans moyens, parce qu'il avait tout perdu à l'armée, il renonça au doux plaisir de ravoir sa chienne chérie; et se consola de cette privation, en pensant qu'elle avait trouvé une bonne maison, où elle ne manquait de rien.

LXXIV. Le Chien de Péra.

La maison d'un interprète grec brûlait à Péra, faubourg de Constantinople ; il avait sauvé presque tous ses effets, à l'aide de cinq à six janissaires ; mais, plus inquiet sans doute de son argent que de sa famille, il avait oublié un enfant au berceau. On ne pouvait plus entrer ; tout était en feu. Le père, désespéré, croyait son enfant dévoré par les flammes : tout-à-coup un très-gros chien, qu'il avait pour garder sa maison, paraît avec l'enfant à sa gueule ; il tenait cet innocent suspendu par ses langes.

On accourt ; on se jette sur le chien pour prendre cet enfant ; mais il ne veut pas l'abandonner, et il échappe à tous ceux qui l'environnent ; il traverse, en courant, un grand nombre de rues, et ne s'arrête que quand il est arrivé à la porte d'un ami de son maître ; là il dépose le fardeau précieux, et reste auprès jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Devinerait-on, dit M. Bérenger, quelle fut la récompense de ce fidèle et généreux serviteur? L'interprète s'empressa en effet de lui en donner une ; mais celle qu'il lui choisit est aussi bizarre qu'affligeante, et paraît incroyable. Par une barbare reconnaissance, il tua

le chien ; et lui, sa famille et ses amis, le mangèrent dans un repas splendide qu'il donna à cette occasion.

« Mon chien, disait ce Turc, s'est trop bien conduit pour être la pâture des vers ; ce sont des hommes qui doivent le manger : et vous autres, ajouta-t-il en regardant ses amis et ses parens, vous ne pouvez qu'y gagner ; il vous rendra plus bienfaisans. »

Il y a dans ce trait attesté plus de barbarie que de sentiment, continue l'auteur des Vertus du Peuple : il était bien plus naturel de caresser, de soigner ce pauvre chien jusqu'à sa dernière vieillesse, que de le manger ainsi. Dans l'Inde, un chien, pour ce trait, eût peut-être obtenu un temple : c'eût été une folie sans doute ; mais encore vaut-il mieux pécher par excès de reconnaissance, que par excès d'ingratitude.

LXXV. Le Chien de Julie.

On lira toujours avec intérêt le trait que nous allons citer ; car rien n'honore davantage l'humanité, que le doux souvenir des bienfaits et les actes de reconnaissance.

Une jeune femme-de-chambre, nommée Julie, se promenait près des Champs-Elysées ; elle aperçut une troupe de polissons qui traî-

naient cruellement par les boues un petit roquet, attaché avec une corde, et qu'ils allaient jeter dans la rivière. Emue de compassion à la vue d'un traitement si barbare, cette jeune fille dit aux vagabonds : « Voulez-vous me le vendre ? je vous en donnerai douze sous. »

On pense bien que l'offre fut acceptée sans peine ; et le chien resta à la bonne Julie. Alors une amie qu'elle avait avec elle, lui dit avec dédain : « Fi ! l'horreur ! que feras-tu de ce petit monstre ? » — « C'est un monstre, il est vrai, répondit Julie ; mais si j'abandonne cette pauvre bête, personne n'en aura pitié ; puisqu'il n'est point malade, je veux le sauver. » Et elle le mit dans son tablier.

Arrivée à la maison, chacun se mit à rire de la trouvaille de Julie ; mais, constante dans sa bonne action, elle lava bien le roquet, qui bientôt ne parut plus si laid ; et elle en eut le plus grand soin.

Cette fille sensible ne tarda pas à s'applaudir de son bienfait, ainsi qu'on va le voir. Un jour qu'elle était couchée dans une maison de campagne très-isolée, son chien sauta sur son lit, et se mit à aboyer d'une manière alarmante. Julie s'éveille en sursaut : elle en-

tend alors sous son lit le froissement d'un corps pesant; elle se lève soudain, sort en chemise, ferme sa porte à la clef, et crie au secours... Un cocher et d'autres domestiques ne tardent pas à venir; ils entrent et trouvent un voleur qui s'était caché dans un coin de l'alcove.

Le coquin, pris ainsi dans son propre piége, fut conduit en prison; des pistolets, des poignards, et d'autres indices non équivoques, le convainquirent du mauvais dessein qu'il voulait effectuer pendant la nuit avec une bande de brigands qu'il aurait introduits dans le château, après avoir égorgé la femme-de-chambre; et ce fut ainsi que le petit chien, qu'elle avait jadis échappé du danger, sauva à son tour sa bienfaitrice. On n'eut garde, depuis cet instant heureux, de se moquer de Julie et de son chien; et l'on se plut à reconnaître *qu'un bienfait n'est jamais perdu.*

LXXVI. Le Chien de Beaumanoir.

En janvier 1799, on sait que le froid fut très-rigoureux, et que la Seine fut glacée à la profondeur de quinze à seize pouces. Par une fatalité renaissante, il faut sans doute que le gouffre des eaux engloutisse un nombre de victimes, soit dans les fureurs de la canicule

brûlante, soit pendant les frimas rigoureux de l'hiver.

Suivant l'exemple d'une foule d'imprudens, qui eurent la fureur de patiner même après le dégel, un jeune étudiant, nommé Beaumanoir, voulut aussi prendre ce plaisir dangereux, près du quai de l'Hôtel des Monnaies de Paris; mais il fut à peine parvenu à vingt-cinq pas sur la Seine, que la glace se fendit sous le poids de son corps, et qu'il disparut à jamais.

Le jeune patineur avait amené avec lui un barbet de la petite espèce : voyant son maître enfoncé sous les glaçons, l'animal, plein d'instinct, donna aussitôt l'alarme en aboyant de toutes ses forces près de l'abîme où le malheur venait d'arriver. On pense bien qu'il ne fut pas possible de porter du secours au malheureux noyé; mais l'indice de l'animal prévint du moins d'autres dangers qui n'auraient pas manqué d'arriver dans ce lieu si fatal.

Quoi qu'il en soit, le barbet désolé poussa des hurlemens lamentables; il allait et courait le long de la rivière, comme un fou; enfin, ne voyant pas revenir son maître, il alla s'établir auprès du trou où il l'avait vu périr, et il y passa le reste de la journée et toute la nuit suivante.

Le lendemain, d'autres personnes étant revenues, elles virent avec surprise le pauvre animal tristement couché au même poste; ravies d'admiration d'une pareille constance, quelques-unes lui firent un lit de paille, et lui portèrent à manger; mais, absorbé par une profonde douleur, il ne voulut pas même boire un peu de lait que des personnes sensibles placèrent tout près de lui, dans une écuelle.

Se relevant d'heure en heure, dit le Journal de Paris, et parcourant les bords de son île de glace, pour chercher son maître, ce chien revenait toujours se coucher au même endroit. Vainement on essaya de l'en faire sortir; un soldat hardi ayant voulu le tirer de cette retraite inhabitable, il en fut mordu; ce fut alors qu'on lui tira un coup de fusil, dans la crainte qu'il ne devînt enragé.

Cet exemple touchant de regrets, de fidélité, eut beaucoup de spectateurs pendant quatre jours; chacun se faisait un plaisir de venir contempler ce beau trait d'attachement. Il ne fut pas sans récompense. En effet, ce chien n'ayant été qu'un peu blessé à l'épaule, une dame, quoique peu fortunée, donna deux écus à un batelier

pour se le procurer; et l'on fit à ce sujet la quatrain suivant, où l'on fait parler le barbet devenu célèbre :

Sous les glaçons, hélas! mon maître est mort!
Je les bravais, je cherchais à le suivre;
L'importune pitié vient de changer mon sort :
Mais puis-je ou dois-je aimer qui me contraint de vivre?

LXXVII. Patte-cassée.

On lit dans les Mémoires de Chirurgie un trait de sagacité et de reconnaissance singulières de la part d'un chien barbet. Cet animal, en courant çà et là dans les rues, eut un jour la patte cassée par une roue de cabriolet. Ayant eu plusieurs fois occasion d'aller avec son maître chez Morand, et l'ayant vu, sans doute, panser des blessés, ce chien alla droit à la maison de cet habile chirurgien; il s'arrêta devant lui, et le regardant en criant douloureusement, il lui montra sa patte estropiée et pendante. « C'est bon, dit le chirurgien, je t'entends : tu as la patte cassée, et je vais te la remettre. » L'opération ayant été faite à l'instant, Morand eut en outre la complaisance de faire remener le barbet chez son maître, avec qui il était lié intimement.

Depuis ce jour, barbet eut le nom de *Patte-Cassée*, et l'on parla de tout côté de son

aventure, de son esprit et de sa reconnaissance; car, depuis ce temps, il ne manqua pas une seule fois d'aller rendre visite à son bienfaiteur, et de lui faire mille démonstrations d'amitié.

L'auteur qui cite cette anecdote, ajoute une circonstance qui ne me paraît guère croyable; il dit que, cinq à six mois après, *Patte-Cassée* conduisit un camarade pareillement éclopé chez Morand; mais que celui-ci dit avec dureté, « qu'il n'était pas le chirurgien de tous les chiens », et qu'il chassa dehors le nouveau blessé, ainsi que son conducteur.

LXXVIII. Le Chien du Garde-Meuble.

Un enfant de trois ou quatre ans, fils d'un Suisse attaché au Garde-Meuble de la Couronne, disparut tout-à-coup avec un petit chien qui lui était fort attaché. Attendant son enfant d'heure en heure, et voyant le soir arriver, le père éprouva de mortelles inquiétudes; mais elles augmentèrent bien davantage quand, après bien des recherches, et minuit sonné, il n'eut aucune nouvelle de son fils.

Trois jours se passent ainsi dans la plus cruelle attente; enfin, vers le soir de la troi-

sième journée, on va par hasard au Garde-Meuble; on en sort, et l'on voit tout-à-coup le petit chien revenu au logis, buvant et mangeant comme un affamé.

Cependant, comme on ne s'était pas aperçu de la sortie du chien, et que l'on ignorait d'où il venait, le père, se frappant la poitrine avec désespoir, s'écrie douloureusement: « Voilà bien mon chien; mais, hélas! mon enfant ne revient pas! »

Après avoir bien mangé et réparé ses forces, le petit animal, par un instinct merveilleux, court à la porte du Garde-Meuble, et se met à gratter et à aboyer d'une façon étrange.

Frappé comme d'un trait de lumière, et sentant tressaillir son cœur, le Suisse accourt aux hurlemens du chien: « Dieux! s'écrie-t-il en tremblant, mon enfant serait-il enfermé là-dedans? » Il entre.... il cherche de tous côtés; mais tel est son trouble, qu'il ne voit absolument rien. Enfin, dans sa perplexité étrange, il aperçoit le chien qui remue la queue, et aboie près d'une large bergère. Le père s'incline... « Ah! voilà mon enfant!... Il est mort, s'écrie-t-il en le prenant dans ses bras!.... il est mort!... »

Heureusement que le petit innocent respi-

rait encore ; mais un moment plus tard c'en était fait ; il périssait de froid et d'inanition. L'on se hâta de donner au pauvre petit tous les secours que l'art prescrit en pareil cas ; on remarqua alors que le chien se dressait sur ses pattes, et lui léchait les lèvres. Sans doute qu'il lui avait fait ces mêmes caresses pendant qu'ils étaient renfermés tous les deux ; et l'on présume avec fondement que ce secours, si léger qu'il soit, n'avait pas peu contribué à son soulagement, et même à sa conservation, pendant un long jeûne de trois mortelles journées.

LXXIX. Le Chien de Renaudin.

L'historien que nous avons déjà cité, rapporte le trait suivant d'un chien-loup qui avait perdu son maître. Voici, dit-il, un nouveau trait arrivé de nos jours ; il est attesté par des milliers de personnes.

Un jeune étudiant de Montpellier, nommé Renaudin, ayant été renversé par un cheval qu'un petit vagabond conduisait au grand galop à l'abreuvoir, il eut le crâne ouvert, et mourut sur la place. Un chien-loup qu'il avait élevé, et qu'il conservait depuis son enfance, se jeta à corps perdu sur son maître, et se mit à hurler de douleur.

Mais qui peindrait le désespoir de ce sensible animal, lorsqu'il vit enfermer le corps du malheureux jeune homme dans un cercueil? Rien ne put l'en séparer, et il le suivit jusqu'au cimetière. Se couchant alors sur la fosse, il refusa toute espèce de nourriture pendant près de cinq jours; enfin, au bout de ce terme, quelques camarades du défunt parvinrent à lui faire manger un peu de pain trempé dans du lait; mais jamais il ne voulut abandonner le poste chéri que son cœur lui avait assigné; il s'y lamentait sans cesse; il y restait jour et nuit, quelque temps qu'il pût faire.

Afin d'adoucir un peu le sort de ce chien inconsolable, les jeunes étudians lui fabriquèrent une petite cabane auprès du tombeau de son maître. Cet animal sensible y demeura cinq années entières; et, pendant un si long terme, il ne s'en éloigna jamais de plus d'une vingtaine de pas.

Une particularité bien frappante, c'est que depuis le moment fatal où ce chien fidèle se fut confiné dans le cimetière, il ne souffrit point la société des autres animaux de son espèce; jamais il ne put se résoudre à courir ni à jouer avec ceux qui venaient de temps en

temps le visiter dans sa solitude; quand ils aboyaient près de lui afin de le provoquer, il s'enfonçait soudain dans sa loge, et il y restait plongé dans une morne tristesse.

Cet animal étant mort, on l'enterra près de l'ami qu'il avait pleuré avec tant de constance. On le cite encore aujourd'hui dans le canton comme un modèle d'amitié ; son attachement y a même passé en proverbe ; et l'on dit des gens qui ne sont amis que de la bourse : « Oh ! pour celui-là, il ne vaudra jamais le chien de Renaudin. »

LXXX. Barbichon-Anguillard.

Les chiens qui sont bien dressés, font des commissions avec une exactitude, une intelligence et une fidélité que l'on chercherait quelquefois en vain chez bien des serviteurs. On a vu un pâtissier de Paris envoyer à Saint-Germain des pâtés de perdrix, et c'était un dogue qui en portait assez ordinairement un assez gros dans un panier, et qui faisait ce voyage, sans être même tenté de toucher au mets friand, dont l'odeur alléchante, dit notre historien, montait si près de son nez.

Le barbet dont nous allons parler, avait pour le moins autant de vertu; mais il sur-

passait encore tous ceux de son espèce en industrie, ainsi qu'on en va juger. Un cuisinier de la marquise de Sénonchaux l'avait élevé, et l'avait accoutumé, soit à porter, soit à rapporter différens objets; telle était son adresse, qu'il saisissait à la volée une pièce de six sous, et qu'il allait la porter, à de très-grandes distances, aux personnes de la connaissance du chef, et dont il suffisait de lui citer le nom.

Dressé à faire toutes sortes de commissions, cet animal intelligent prenait un panier à sa gueule; puis, partant du château, il allait à un bourg voisin chercher du tabac, du café, du sucre, du fromage, de la morue, et mille autres denrées dont on pouvait avoir besoin; cet animal était si vigilant, si actif, qu'en trois quarts-d'heure il faisait deux grandes lieues; une pour aller, et l'autre pour revenir, avec ce qu'il rapportait dans un panier, au fond duquel son maître se contentait de mettre une carte, pour indiquer aux marchands ce qu'il voulait avoir.

Un jour, cependant, mons barbet fut mis à une rude épreuve. C'était un vendredi, et son maître avait besoin de poisson pour le dîner. Il trace à la hâte un billet, l'attache à une serviette, puis lui dit : « Allons, *Barbichon !*

prenez votre panier; il me faut des anguilles; prestò, partez; et soyez ici avant une heure. » Le commissionnaire, aussi docile que ponctuel, part à ces mots, et court comme un cerf.

Cependant, inquiet au sujet d'une commission qu'il n'avait pas encore donnée, le cuisinier prévient un de ses marmitons afin qu'il observe de loin l'allure de son chien; mais il lui ordonne de ne s'en approcher qu'en cas d'attaque ou d'une nécessité bien urgente.

Arrivé au marché, le barbet se présente fièrement devant la marchande accoutumée; celle-ci tire d'un baquet plusieurs belles anguilles; elle les met dans le panier; puis, enveloppant le tout avec la serviette qu'elle noue fortement, elle donne la provision vivante à *Barbichon*, qui détale au plus vite pour se rendre au château.

Cheminant rondement et ne se doutant de rien, le commissionnaire ne tarda pas à s'apercevoir que ce qu'il portait était un peu plus incommode qu'un fromage de Gruyère. En effet, bientôt une des bêtes frétillantes, glissant sa tête par la fente de la serviette, se tortille, s'alonge et veut s'enfuir; et le barbet de grogner, d'aboyer et de secouer rudement

son paquet pour faire renfoncer la fuyarde. Au bout de trente pas, une autre anguille fait la même incartade par son coin; puis bientôt une troisième, puis une quatrième imite, de son côté, le mauvais exemple de la première; toutes enfin se tortillent en serpent, et s'agitent à-la-fois pour s'évader.

Le chien ne perd point la tête dans ce cas imprévu; il pose aussitôt son panier au pied d'un arbre; il applique de bons coups de dents à chacune des vagabondes, ainsi forcées de rentrer dans le devoir; et le drille poursuit sa route.

Le pauvre *Barbichon* n'était pas au bout de son travail; un quart-d'heure après, comme il longeait un ruisseau serpentant à travers une prairie, toutes les anguilles font une irruption soudaine; les nœuds de la serviette, relâchés par de violentes secousses, se défont tout-à-coup; et voilà les poissons qui sont tout près de regagner leur domicile favori.

Ce fut dans cette rencontre embarrassante, que le marmiton crut qu'il fallait courir au secours; mais l'instinct singulier du chien lui en évita la peine. En effet, se cachant derrière un saule, ce garçon aperçut le barbet furieux, qui s'élança sur les anguilles au

moment qu'elles allaient se glisser dans l'eau ; il les étrangla toutes sans miséricorde, et les ayant remises dans le panier, il rapporta la provision entière à son maître, qui commençait à être fort en peine ; car l'heure du dîner approchait.

Depuis cette aventure, le cuisinier, étonné de l'esprit de son chien, raconta ses prouesses à tout venant ; et au lieu de *Barbichon*, il lui donna le nom d'*Anguillard*. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que cet animal grognait toujours, depuis ce moment, en entendant cette espèce de sobriquet. Il ne voulut plus désormais aller chercher de poisson quelconque ; dès que l'on proférait seulement le mot d'anguille, il se mettait à fuir, et ne reparaissait à la cuisine que plusieurs jours après.

LXXXI. Le Chien de M. de la Chabeaussière.

Un des moyens que l'on employa avec le plus de succès au château du Luxembourg, pour fasciner les yeux des argus que les Jacobins y avaient placés près de leurs nombreuses victimes, ce fut le ministère d'un chien nommé *Diamant*.

Guettant avec finesse autour de cette pri-

son, et, saisissant le moment favorable où la sentinelle retournait sur ses pas, cet animal rusé se fourvoyait à l'improviste, et pénétrait toujours dans la chambre de M. de la Chabaussière : là, semblant sentir la douleur dont son maître était pénétré loin de son épouse et de ses enfans, *Diamant* lui faisait mille caresses, et se plaisait à lui tenir compagnie.

Un jour, il arriva que le chien fidèle se glissa dans la prison beaucoup plus tôt, et fit au prisonnier plus de caresses que de coutume : il sautait comme un fou; il poussait, à diverses reprises, sa tête contre la poitrine de son maître, puis il aboyait, puis il recommençait toujours le même manége, dit l'auteur de l'Almanach des Prisons.

Etonné de ces démonstrations extraordinaires, M. de la Chabaussière ne savait que penser. « Allons, c'est assez, *Diamant*; c'est assez, lui répétait-il; allez-vous-en; retournez chez votre maîtresse. »

Plus le prisonnier insistait pour renvoyer son chien, plus celui-ci s'obstinait à rester, car il était chargé d'un message; et voyant qu'il ne pouvait se faire entendre, il criait et pleurait. Enfin, à force de lever la tête et de montrer son çou, son maître le croit blessé,

et lui détache son collier ; il regarde : il aperçoit un billet que son épouse lui avait écrit.

Alors, transporté d'une joie plus forte encore, et bondissant d'allégresse, le chien intelligent ne demande pas mieux que de partir. Il s'esquive en effet avec une douce réponse, qu'il porte promptement à sa maîtresse désespérée, et qui passa de la mort à la vie, en recevant des nouvelles d'un mari qu'elle adorait.

Depuis ce moment heureux, le commissionnaire adroit facilita une correspondance suivie à ces deux époux. Tous les jours on le voyait arriver à la même heure; il recevait son invisible message, et il courait l'apporter à sa maîtresse, qui, par ce moyen, eut le bonheur de rendre la liberté à son mari, et le sauva, comme par miracle, d'une mort qui était inévitable dans ces temps d'exécrable mémoire.

LXXXII. Le Chien d'un Peintre.

Un peintre provençal exerçait ses talens dans une ville de province, dit M. Bérenger; le malheur veut qu'un autre peintre vienne s'y établir. Le premier a bientôt un rival à redouter, car le second obtient la préférence.

Entre autres portraits, il fait celui d'une dame où le provençal avait échoué; l'artiste désolé ne peut plus résister au trait qui lui déchire le cœur, et il conçoit le projet de se détruire.

Dans cette funeste résolution, cet homme, hors de lui-même, s'arme d'un pistolet; au moment que l'arme homicide est dirigée vers sa tempe et sur le point de partir, son chien, témoin silencieux jusqu'alors, semble pressentir le coup désespéré; soudain ce fidèle animal saisit la basque de l'habit de son maître à pleines dents, et la tire de toutes ses forces.

Cependant le coup est parti, mais il n'est pas mortel. Au lieu de faire sauter la cervelle à l'insensé, la balle lui crève seulement l'œil droit, et lui laboure l'os du sourcil.

Tombé alors sans connaissance, et baigné dans son sang, le malheureux, évanoui et sans mouvement, offrait le spectacle affreux de la mort; chacun accourt; et comme on ignorait le dessein du suicide, on fait la recherche des auteurs du meurtre, dont on accuse le domestique du peintre. L'accusé se laisse conduire en prison; loin de se justifier il déclare hautement que c'est lui qui a tué son maître.

Comme ce domestique subissait son second interrogatoire, on entend tout-à-coup ces mots :

« Non, non, ce n'est pas lui; c'est moi-même qui ai voulu me tuer.... »

Les juges, étonnés de la rumeur qui s'élève alors, regardent, et voient un homme qui avait la tête enveloppée de linge, et qui se traînait à peine.

« Oui, messieurs, atteste-t-il, c'est moi qui suis le coupable. »

On demande au domestique pourquoi il se charge d'un crime qu'il n'a point commis? il répond avec ingénuité :

« On m'avait dit que pour s'être détruit, mon pauvre maître serait traîné sur la claie, et qu'il serait à jamais diffamé; c'est uniquement pour lui éviter un tel déshonneur, que j'ai voulu me faire passer pour son assassin, et subir la mort à sa place. »

Cette singulière aventure, et le dévouement généreux du domestique étant devenus célèbres, l'artiste s'avisa de les graver avec toutes leurs circonstances. Le chien intelligent et fidèle était représenté d'une manière vraiment frappante, ainsi que le vieux serviteur. Cette estampe eut un débit considérable; et elle produisit, en six mois, plus d'argent à l'artiste, que tous ses portraits en vingt ans. Tant il vrai qu'il faut du merveilleux et du tragique pour faire sensation dans le monde !

LXXXIII. Mazarelli.

On tira un superbe feu d'artifice en 1766 à Palerme en Sicile. Le comte de Val-de-Noto, qui avait une campagne voisine, était allé à la ville pour voir la fête; profitant sans doute de l'absence du maître, tous les domestiques y coururent pareillement; il ne resta dans le château qu'une gouvernante avec un petit enfant à la mamelle, et un chien caniche de la grosse espèce, nommé *Mazarelli.*

Dès la première explosion des fusées volantes, la gouvernante céda aux mouvemens de la curiosité; elle coucha bien vite le petit nourrisson dans son berceau, et se transporta dans un des appartemens supérieurs afin de mieux voir le feu.

Pendant l'absence de cette femme, un gros serpent de l'espèce de ceux que l'on voit à Malte, se glissa tout près de l'enfant, et voulut le dévorer. Le chien, qui heureusement n'était pas bien loin, accourut aux cris aigus du fils du comte, et se jeta sur le monstre; celui-ci, qui était acharné à sa proie, se dressa contre le caniche lui-même, et tâcha de l'envelopper dans les plis tortueux de sa queue alongée.

Par un instinct qui tient du raisonnement,

Mazarelli renversa bien vite le berceau, sens dessus-dessous; puis, ayant mis ainsi l'innocent à l'abri du danger, il attaqua de front son ennemi, auquel il livra un rude combat; et telle fut sa fureur, qu'il le mit en pièces.

Redescendue enfin auprès de son jeune nourrisson, de quelle frayeur fut saisie la gouvernante ! Le berceau est renversé, et le parquet est plein de sang. Des domestiques arrivent sur ces entrefaites; malheureusement trompés par ces fausses apparences, et voyant le chien encore animé et aboyer en furieux contre les dépouilles du serpent déchiré, ils saisissent un fusil, et tuent précipitamment cet animal courageux.

O bonheur inespéré! ô regrets aussi inutiles que douloureux!... on relève le berceau... l'enfant dormait tranquillement!

Lorsque le comte de Val-de-Noto apprit les détails intéressans d'un événement qui le touchait de si près, il ne put s'empêcher de donner des larmes à la fin malheureuse du libérateur de son unique héritier. Bientôt après il fit ériger au pauvre *Mazarelli* un petit monument où ce vaillant animal est représenté aux prises avec l'affreux reptile. Les voyageurs qui vont en Sicile, ne voient point à Palerme, sans attendrissement, le groupe

de marbre qui constate tout à-la-fois l'instinct merveilleux, le courage, le service insigne, et la reconnaissance.

LXXXIV. La Chienne de la Duchesse de Roquelaure.

Le nouveau personnage que nous annonçons ici est tout différent des autres de son espèce dont nous venons de faire le récit. Le lecteur judicieux s'étonnera peut-être de le trouver dans une galerie consacrée à tant d'autres chiens si bons, j'oserais presque dire si recommandables; mais on ne l'y place que pour faire sentir, par un contraste frappant, qu'il y a malheureusement bien des réputations usurpées; qu'il est des célébrités immorales et fort scandaleuses : telle est, entre autres, celle de ces êtres dangereux dont l'esprit malin n'est tourné qu'au mal, et qui cependant, par une inconséquence peu concevable, sont admirés, et quelquefois recherchés dans la société, dont ils sont les fléaux.

Il faut donc que l'esprit, même caustique et mordant, ait de grands priviléges aux yeux des hommes, puisque des chiens méchans se sont rendus célèbres par celui qu'on leur a attribué; puisqu'ils ont même donné quelque renom aux lieux qu'ils ont habités. Tel est,

au-dessus de Charenton, le village d'Athis, cité par l'auteur des Essais sur Paris, parce qu'il renferma une chienne qui n'était ni belle ni bonne, mais très-spirituelle à sa manière, et maligne comme un démon.

Cette bête, d'ailleurs de noble extraction, et nommée *Badine*, appartenait à la duchesse de Roquelaure. Comme elle vivait au milieu du grand monde, elle en avait pris le ton, les airs, les caprices, l'esprit malin, et divers autres petits défauts qu'on lui reproche, peut-être par jalousie. On cite de ce joli bijou mille espiégleries, c'est-à-dire nombre de méchancetés qui lui acquirent une réputation brillante et plus d'une caresse. Nous avons la bonhomie de croire que le talent ne consiste pas dans la méchanceté, qui est l'esprit de ceux qui n'en ont pas : nous abrégerons donc cette histoire, et nous la bornerons à deux ou trois anecdotes.

La duchesse de Roquelaure recevait à Athis une société très-nombreuse ; elle y admettait plusieurs beaux esprits, et entre autres un poëte plus favorisé des Muses que de l'aveugle et vieux Plutus. Comme le poëte était plutôt souffert qu'accueilli dans la maison, à cause de son indigence, la chienne s'en apercevait très-bien, et se faisait un jeu de le molester.

Aboyant avec arrogance contre le pauvre auteur, souvent mademoiselle *Badine* tirait de toutes ses forces le bas de son manteau; comme le vêtement était extrêmement sec, elle emportait la pièce, et chacun de rire aux éclats. Enhardie par de telles gentillesses, la bête maligne sautait d'autres fois aux jambes du pauvre poëte, au moment même qu'il déclamait quelque héroïde, et elle lui mordait les mollets jusqu'au sang, pour apaiser un peu le feu de sa verve et de son enthousiasme.

Il est vrai que la duchesse tançait alors de son mieux mademoiselle *Badine* sur la sévérité de ses censures : elle prenait une mitaine de soie, et, lui en appliquant un petit coup sur sa bedaine rebondie, elle lui disait : « Fi! que c'est laid, mignonne, de badiner ainsi! allez, je ne vous aime plus, et vous n'aurez point de dragées ni de macarons aujourd'hui. »

Cependant, peu rassuré contre les morsures, malgré la rigueur de pareilles réprimandes, le poëte malencontreux et déconcerté était bien forcé d'interrompre sa lecture; et il n'avait pas de trop de son cahier et de ses deux mains pour se garantir de nouvelles attaques. Riant sous cape de son

embarras, de malins plaisans affectaient de faire l'éloge des vers du poëte; puis tournant tout-à-coup la conversation sur l'esprit incroyable de la chienne de madame la duchesse, nos parasites ajoutaient : « C'est vraiment grand dommage que *Badine* ne puisse pas écrire! cette bête a tant d'esprit, qu'elle pourrait composer aussi des romans, des mélodrames ou des chansons. »

Quoi qu'il en soit, la carrière de cette bête si spirituelle fut heureusement très-bornée; à force de se gorger de biscuits et d'ailes de poulets, elle creva en mordant encore; et, comme on l'imagine, elle fut très-regrettée de bien des gens.

Sainte-Foix dit que l'on érigea à cette chienne fameuse un petit tombeau de marbre, sur lequel le poëte mordu, et pourtant sans rancune, écrivit le quatrain suivant :

Ci gît la célèbre *Badine*,
Qui n'eut ni beauté ni bonté,
Mais dont l'esprit a démonté
Le systême de la machine.

LXXXV. La Levrette de Vincennes.

Un officier, nommé Saint-Léger, renfermé à Vincennes durant les guerres de la Saint-Barthélemi, voulut garder avec lui une

levrette qu'il avait élevée, et qu'il aimait beaucoup. Mais, par une dureté trop ordinaire dans les prisons, on lui refusa ce plaisir innocent, et l'on ramena la levrette à son logis, rue des Lions-Saint-Paul.

Le lendemain, la levrette retourna seule à Vincennes, et se mit à aboyer sous les fenêtres du donjon, vers l'endroit où l'officier était renfermé. Saint-Léger s'avance, et regarde par les barreaux; il reconnaît sa chienne avec une singulière satisfaction. La levrette se met à faire mille sauts et mille bonds, pour témoigner la joie qu'elle ressent. Le maître jette à cette bête caressante une partie de son pain; la chienne le mange avec grand appétit; Saint-Léger en fait de même dans sa prison; et malgré le mur immense qui les sépare, ils déjeûnent tous deux ensemble comme deux bons amis.

Cette visite d'amitié ne fut point la dernière. Bientôt abandonné de ses amis et de ses parens même, parce qu'ils le croyaient perdu, l'infortuné prisonnier reçut les visites de sa levrette durant quatre années de détention. Quelque temps qu'il fît, malgré la pluie, le froid et les neiges, l'animal fidèle ne manqua pas un seul jour de venir voir son maître.

L'attachement non démenti de cette chienne envers son maître, est bien fait assurément pour intéresser une âme honnête et sensible; mais voici un autre trait qui surpasse peut-être le premier, et dont on serait enchanté dans une créature raisonnable. Saint-Léger étant mort cinq à six mois après son élargissement, sa levrette fidèle ne voulut point rester à la maison après une perte si grande: le surlendemain des funérailles, elle retourna au château de Vincennes, et voici pourquoi.

Un guichetier des avant-cours avait toujours fort bien accueilli cette petite chienne, aussi belle que bonne et caressante. Contre l'ordinaire des gens de son état, cet homme avait été touché de son attachement et de sa gentillesse, au point de lui faciliter les moyens d'approcher du pied du donjon, pour voir son maître, et de s'en aller ensuite en toute sûreté.

Pénétrée de reconnaissance d'un tel service, la levrette demeura, le reste de sa vie, auprès du geolier bienfaiteur. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en témoignant son zèle et sa gratitude à ce second maître, on put néanmoins juger que son cœur était toujours pour le premier. Ressemblant, en quelque sorte, à ces personnes d'une âme tendre et expansive,

qui, long-temps encore après avoir perdu un époux, un frère, un père ou un ami, viennent souvent de très-loin, afin de revoir les lieux chéris qu'ils habitaient, et se procurent ainsi une sorte de consolation; ce sensible animal se transportait fréquemment tout près de la tour qui avait renfermé Saint-Léger; il la fixait avec un air de tristesse; contemplait, durant des heures entières, la sombre fenêtre où ce cher maître lui avait souri tant de fois, et où ils avaient si délicieusement déjeûné tous les deux.

LXXXVI. Diamant.

Le cocher de madame de St.-Fargeau avait élevé un chien-loup, nommé *Diamant;* cet animal s'était attaché si fortement à son maître, qu'il le suivait par-tout, soit à pied, soit sur son siége; soit à la ville, soit à la campagne.

Etant tombé un jour de sa voiture, entre Nogent-le-Roi et Dreux, le cocher se rompit les côtes, et fut obligé de garder le lit; alors *Diamant* se constitua son gardien, et personne ne pouvait en approcher que sa femme pour le soigner.

Cependant, comme le coup était mortel, et que le malade commençait à perdre con-

naissance, il fut question de lui administrer les derniers sacremens; et l'on alla en conséquence chercher aussitôt le curé du lieu. Trop occupée sans doute de sa douleur, la femme du cocher avait oublié d'enfermer *Diamant*, qui était tristement couché dans un coin de la chambre.

Du moment où ce chien aperçut le prêtre avec son surplis, il se mit à gronder et à aboyer; et ce ne fut pas sans peine qu'on le fit taire. Mais ce fut bien autre chose quand le curé approcha du malade, et voulut faire les onctions saintes sur son corps découvert! L'animal s'élança à la gorge du prêtre, et l'aurait étranglé, si deux ou trois vigoureux paysans qui étaient à la porte, n'eussent porté un prompt secours, et n'eussent enchaîné, dans une pièce voisine, l'animal furieux.

Le malheureux cocher étant mort peu après cette pieuse cérémonie, on le mit dans un cercueil, et on l'enterra dans le cimetière, situé à une lieue de la maison. Lorsqu'elle eut rendu les derniers devoirs à son mari, la pauvre veuve délivra son chien, pour se délivrer elle-même du vacarme effroyable qu'il ne cessait de faire dans sa prison. Alors *Diamant* courut tout droit au lieu de la sépulture, et s'y mit à fouiller la terre avec ses

pattes. On voulut le détourner de ce douloureux exercice; mais tel était son désespoir, qu'il ne connaissait personne; il mordit même la femme du mort, qui était venue lui apporter à manger. Cet animal désolé demeura ainsi pendant trois jours à hurler sur la tombe de son maître; et l'on fut obligé de lui tirer deux coups de fusil, dans la crainte qu'il ne devînt enragé, et qu'il n'arrivât quelque malheur.

LXXXVII. Le Chien de la Reine.

Lorsque l'épouse infortunée de Louis XVI fut indignement traînée du palais de nos rois dans l'horreur des prisons, elle voulut emmener avec elle une petite chienne, nommée *Thisbé*, qu'elle aimait beaucoup, parce que, nonobstant sa rare beauté, son industrie et sa vivacité, elle était douce et des plus caressantes; mais les cannibales qui avaient abjuré tout sentiment humain, lui refusèrent cette innocente compagnie; et l'illustre fille des Césars, qui, peu auparavant, voyait la France à ses pieds, n'eut pas même, dans le plus horrible abandon, la consolation légère d'avoir un chien auprès d'elle.

Il était réservé sans doute à notre siècle de voir de simples brutes donner des leçons

d'humanité et de gratitude à l'homme lui-même. *Thisbé*, qui s'était vue si bien traitée par sa maîtresse au sein de la prospérité, ne la quitta point dans son malheur. Ne pouvant monter dans sa voiture, elle courut pour la suivre, et ne la perdit point de vue jusqu'à la conciergerie.

Arrivée à ce lieu de désolation, la petite chienne ne put tromper les regards de l'argus impitoyable qui en gardait l'entrée. Comme elle s'approchait de la reine au moment que cette princesse mettait pied à terre, et qu'elle se baissait pour entrer par le guichet, la sentinelle eut la barbarie de repousser, à coups de pieds, cette pauvre bête ; il l'aurait même tuée avec la crosse de son fusil, si elle n'eût pris aussitôt la fuite.

Ainsi maltraitée, et jetant les hauts cris, *Thisbé* alla se réfugier dans la grande salle du palais ; ce fut là qu'une jeune marchande de modes, nommée Arnaud, l'accueillit au péril de sa tête ; car c'était un crime alors de manifester quelque pitié ; c'était un crime de tenir aux sentimens de la nature. Tant que dura l'incarcération de l'infortunée reine, sa chienne fidèle ne cessa d'aller et de rôder dans les cours voisines de sa triste prison ; cent fois elle chercha l'occasion favorable de

s'y introduire, pour aller donner une dernière caresse à sa maîtresse si cruellement abandonnée; ce fut inutilement, tant la surveillance des cerbères impitoyables était exacte et rigoureuse.

Cependant le beau trait d'attachement de *Thisbé* s'était répandu parmi le peuple, et tout le monde parlait du *chien de la reine*. Mademoiselle Arnaud, craignant avec raison de passer pour contre-révolutionnaire, et de devenir la victime de son innocente hospitalité, cacha soigneusement la petite chienne dans la chambre de sa sœur. Se voyant ainsi renfermée et toujours loin de son ancienne maîtresse, la pauvre bête ne voulut plus prendre de nourriture; elle devint sauvage, tout effarée; et, ne voulant plus voir personne, elle se précipita dans la Seine, par la fenêtre d'une maison située alors sur le pont St.-Michel.

LXXXVIII. Le Chien de M.me Royale.

Soit dans l'Histoire sacrée, soit dans la profane, dit un naturaliste célèbre, le chien joue toujours un rôle plein d'intérêt; toujours il accompagne quelque illustre personnage pour le guider, le défendre ou le consoler.

Cette remarque nous rappelle ici l'animal si caressant qui égaya la prison de Madame Royale, et qui la suivit dans ses longs et pénibles voyages. « Quel tableau plus touchant, dit M. le comte d'Avaray en parlant de cette illustre princesse? J'ai vu la fille de tant de Rois, nouvelle Antigone, belle, touchante, rappelant le meilleur des Princes, sa courageuse mère, la vertueuse et sainte Élisabeth, tenant sur ses genoux le chien devenu si cher à toute âme sensible; ce chien compagnon de captivité du malheureux Enfant Royal, puis le seul témoin compatissant de ses longues souffrances à elle-même. »

En effet, dans la belle gravure qui sert de frontispice à la cinquième édition du livre de la Piété filiale, on voit la jeune Princesse sortant de la prison du Temple, et tenant ce petit épagneul, nommé *Mignon*, dont son frère s'était privé pour le lui laisser et la distraire dans sa triste captivité.

Ces intéressans détails sont consacrés dans les vers suivans de M. Delille, dans son beau poëme de la Pitié :

Mais c'est à toi surtout que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié;
Qui, le jour et la nuit, prodiguant tes services,
Gouvernes nos troupeaux, et gardes nos hospices;

Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourans;
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants.
O toi qui, consolant ta royale maîtresse,
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmais ses malheurs, égayais sa prison;
Oh! des adieux d'un frère unique et triste don!
Hélas! lorsque le sort qui lui ravit son père,
Pour comble de malheur, la sépara d'un frère,
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,
Pour elle il se priva de son dernier ami.
Que dis-je? des tyrans incroyable caprice!
Celui qui fit traîner ses parens au supplice,
Qui l'entoura de morts, l'accabla de revers,
Lui laissa l'animal compagnon de ses fers!

LXXXIX. La Chienne de Vaillant.

La nature s'est tellement plue à favoriser les animaux intéressans, objet de notre ouvrage, que quand elle leur a refusé l'avantage de la force, elle les a dédommagés amplement par la prévoyance, la finesse et l'instinct. Nous en voyons un exemple frappant dans *Rosette*, petite chienne du célèbre Vaillant.

Ce fameux antiquaire ayant entrepris un voyage en Egypte, par ordre de la cour, pour différentes recherches relatives à l'art numismatique, fit une perte qui lui tint fort à cœur. Comme il traversait l'immense forêt du Grand-Père, près du Cap de Bonne-Espérance, il s'aperçut que *Rosette* n'était plus dans sa

voiture. Il aimait beaucoup cette petite bête, parce que toutes les fois qu'il y avait des serpens cachés sur la route, elle en avertissait aussitôt, et qu'elle sauva ainsi plus d'un danger, et la vie même à son maître.

Vivement affecté de cet accident, Vaillant dépêcha à l'instant plusieurs Hottentots, montés sur de bons chevaux, afin de retrouver sa chienne chérie. Ils coururent çà et là pendant six grandes heures; ils tirèrent quantité de coups de fusil, au bruit duquel *Rosette* était accoutumée; et cependant les messagers vigilans ne purent encore la retrouver.

Fatigués de chercher, et voyant la nuit tomber, les Hottentots s'en revenaient par une route très-obscure, quand ils entendirent aboyer. Ils s'approchent tout joyeux, et reconnaissent enfin la petite chienne, qui était assise près d'un coffret très-pesant. L'un d'eux prend alors la chienne; l'autre se charge du coffret, puis ils retournent au grand galop vers le voyageur, mortellement inquiet, et qui ne savait s'il devait poursuivre sa route, ou bien attendre plus long-temps.

Quelle fut la joie de Vaillant, quand il revit *Rosette!* mais quelle fut aussi sa surprise en apercevant le petit coffre, dont il igno-

rait encore la perte, qui eût été vraiment irréparable ! En effet, c'était une collection de pierres gravées et de médailles d'or dont la date remontait aux anciens rois de Memphis. La vigilante *Rosette* avait vu le coffre tomber de la voiture, pendant que son maître en descendait pour marcher un peu à pied ; après avoir inutilement aboyé pour avertir, cette pauvre petite bête s'était couchée auprès du trésor, et le gardait fidèlement depuis le matin, sans avoir encore bu ni mangé de tout le jour.

Le savant voyageur fut tellement ravi de ce trait d'instinct et d'attachement, qu'il s'est fait un devoir de nous le transmettre ; et nous, de notre côté, nous le citons avec le plus grand plaisir, car ce n'est pas un des moins curieux de notre recueil.

On va juger du prix du service que ce chien rendit en cette occasion à son maître, par l'anecdote suivante :

Le désir d'augmenter ses richesses littéraires avait déterminé Vaillant à faire des voyages très-éloignés, pour chercher des médailles antiques ; il en rapportait une immense collection dans sa patrie, quand il fut pris par un corsaire, et mis à la chaîne à Alger. Dans cette pressante extrémité, notre

antiquaire avala furtivement quinze médailles d'or des plus rares, et il les sauva ainsi de la rapacité des pirates, au péril même de sa vie.

XC. La Chienne de Ximenès.

M. Ximenès, dans son joli Voyage autour de sa Chambre, a consacré un charmant article pour une petite chienne nommée *Rosine*, qui formait son amusement et son unique compagnie dans sa solitude.

« Cette chère *Rosine*, s'écrie l'auteur, avec autant d'esprit que de gaîté, elle que j'aime d'une véritable affection, je me fais tout à-la-fois un devoir et un plaisir de parler d'elle dans ce petit livre; et j'écris exprès un chapitre sur ses excellentes qualités, et les caresses qu'elle me fait.

» Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que *Rosine* a toujours fait les premiers pas pour la réconciliation.

» Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement sans murmurer; le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de

mon lit dans une attitude respectueuse ; et, au moindre mouvement de son maître, au premier réveil, elle annonce sa présence par des battemens précipités de sa queue sur ma table de nuit.

» Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant, qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi, et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, une foule de liaisons, encore plus de connaissances ; et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

» Que de protestations ! que d'offres de services ! je pouvais compter sur leur fortune, disaient-ils ; leur amitié était éternelle et sans réserve..... vaines promesses ! tous m'ont abandonné.

» Ma chère *Rosine*, qui ne m'a point offert de services, me rend cependant tous les jours le plus grand que l'on puisse rendre à l'humanité. Jadis elle m'aimait ; elle m'aime encore aujourd'hui. Je ne crains point de le dire ; j'aime aussi ma chère *Rosine* avec une portion du sentiment que j'accorde à mes amis. »

XCI. Le Chien de J.-J. Rousseau.

« J'avais un chien que l'on m'avait donné tout jeune, presqu'à mon arrivée à l'Hermitage, dit J.-J. Rousseau, et je l'avais appelé *Duc*. Ce chien, non beau, mais rare en son espèce, duquel j'avais fait mon compagnon, mon ami, et qui certainement méritait mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, était devenu célèbre au château de Montmorency, par son naturel aimant, et par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre. »

L'instinct de ce chien n'était pas moins remarquable que sa sensibilité. Lorsque son maître errait dans les bois, cet animal allait librement s'amuser d'un autre côté; il semblait sentir les importantes méditations de ce grand-homme, et se donnait bien de garde de venir l'importuner lorsqu'il crayonnait quelques pensées, ou bien quand il s'occupait de quelque lecture.

Quoique Rousseau donnât autant de liberté à son chien, qu'il prétendait en avoir pour lui-même, cependant cet animal avait l'attention singulière de suivre de loin son maître; jamais il ne le perdait de vue, afin d'être plus à portée de voir les routes qu'il prenait, et de pouvoir s'en retourner avec lui.

Pensif, rêveur, et par conséquent fort distrait, souvent Jean-Jacques oubliait quelque chose sur l'herbe où il se reposait pour lire, quand il avait beaucoup marché. Alors *Duc*, qui était aussi soigneux que prévoyant, faisait exactement sa ronde, et ne manquait pas de rapporter au château de Montmorency ce que son maître pouvait avoir laissé, par mégarde, dans sa solitude; et ce fut par son moyen, que Rousseau retrouva un jour une charmante pièce de vers intitulée l'Allée de Sylvie, qu'il avait laissé tomber de sa poche, en se retirant avec précipitation au moment d'un orage épouvantable.

On va voir ci-après comment le chien d'un autre écrivain fameux, Pope, rendit un service bien plus important encore à cet illustre anglais, que *Duc* à Jean-Jacques.

Pour le plaisir de mes lecteurs, je vais finir cet article par les pensées sages et bien consolantes qui forment le commencement des vers dont il est question :

Qu'à m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés!
Que je me plais sous ces ombrages!
Que j'aime ces flots argentés!
Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,

Puissiez-vous toujours me charmer!
De ma triste et lente carrière
Rien n'adoucirait la misère,
Si je cessais de vous aimer....

Fuyez de cet heureux asile,
Fuyez de mon âme tranquille,
Vains et tumultueux projets;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur et la sagesse;
Mais vous ne les donnez jamais.

Quoi! l'homme ne pourra-t-il vivre,
A moins que son cœur ne se livre
Aux soins d'un douteux avenir?
Et si le temps coule si vîte,
Au lieu de retarder sa fuite,
Faut-il encor la prévenir?

Oh! qu'avec moins de prévoyance
La vertu, la simple innocence
Font des heureux à peu de frais!...
Si peu de bien suffit au sage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ses désirs sont satisfaits.
Tant de soins, tant de vigilance
Sont moins des fruits de la prudence,
Que l'effet de l'ambition.
L'homme content du nécessaire
Craint peu la fortune contraire,
Quand son cœur est sans passion.
Passions, sources de délices,
Passions sources de supplices,
Cruels tyrans, doux séducteurs!
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix serait dans tous les cœurs.

Malheur au mortel méprisable
Qui, dans son âme insatiable
Nourrit l'ardente soif de l'or!
Que, du vil penchant qui l'entraîne
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor!

Malheur à l'âme ambitieuse
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains!
Qu'à ses rivaux toujours en butte,
L'abîme, apprêté par sa chute,
Soit creusé de ses propres mains!
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité!
Qu'il éprouve, dans sa misère,
De la part de son propre frère,
La même insensibilité!

XCII. Le Chien de Pope.

La manière dont Pope, le plus grand des poëtes anglais, fut préservé par son chien, tient vraiment du prodige. Cet animal, qui s'appelait *Marquis*, ne pouvait nullement sympathiser avec le domestique de cet illustre écrivain; il grondait toujours, et lui montrait même les dents, toutes les fois qu'il s'en approchait.

Quoique le poëte anglais aimât singulièrement son chien, qui était un caniche de la grosse espèce, cependant il ne voulait pas

le souffrir dans son appartement, à cause de la propreté, qu'il poussait jusqu'à l'excès. Néanmoins, malgré des défenses positives, le caniche, depuis quelque temps, se glissait, vers le soir, dans la chambre à coucher, et l'on avait toutes les peines du monde à l'en faire sortir. Un soir, s'étant encore glissé bien doucement, sans être aperçu, *Marquis* alla se mettre sous le lit de son maître, et il y resta sans broncher. Vers une heure du matin, le domestique entre brusquement dans la chambre de Pope. Alors le chien fidèle sort, à l'improviste, de son poste, et saute à la figure du scélérat armé d'un pistolet. Pope se réveille en sursaut; il ouvre la fenêtre pour crier au secours, et il aperçoit trois brigands que son domestique avait introduits dans le jardin de sa maison de campagne, pour lui voler ses effets les plus précieux, après qu'il l'aurait assassiné.

Déconcertés par cet incident imprévu, les brigands balancent un instant, et bientôt ils prennent la fuite. Le valet, trahi par le chien surveillant, perd la tête; il se sauve également, pendant que l'animal en fureur réveille toute la maison par ses aboîmens, e qu'il y répand l'alarme.

Quel que fût l'instinct de cette bête, il est

certain qu'elle ne pouvait lire dans la pensée du domestique; mais on présume que son odorat fut offensé par l'odeur forte des corpuscules de l'assassin, plus agités que de coutume, depuis qu'il méditait son crime; et ce fut là, sans doute, ce qui sauva les jours du grand-homme dont l'Angleterre s'enorgueillit avec raison.

Le même chien, peu après cet événement singulier, donna une autre preuve de son merveilleux instinct. Pope, en s'asseyant dans un petit bois, à plus de trois lieues de distance de sa maison, perdit une montre à quantièmes, à secondes, et d'un très-grand prix. De retour chez lui, le poëte veut regarder l'heure qu'il est, et ne trouve plus de montre.

Il est à remarquer qu'il faisait très-nuit en ce moment, et qu'un orage violent commençait à éclater. Le maître appelle son chien, et, faisant un geste que *Marquis* comprend très-bien, il lui dit seulement :

I have lost my watch; and fetch for it!
J'ai perdu ma montre; va la chercher!

A ces mots, *Marquis* part, à la lueur des éclairs, et se rend sans doute à chacun des endroits où son maître s'était arrêté; mais il

fallut que ce pauvre chien mît un temps considérable à chercher; car bien qu'on l'eût attendu jusqu'à deux heures après minuit, on ne le vit point revenir. Quel est l'étonnement de Pope, en se levant le matin! il ouvre sa porte, et il y voit le messager fidèle paisiblement couché, et tenant dans sa gueule le bijou précieux, qui n'était nullement endommagé, et dont il était d'autant plus en peine, que c'était un riche présent qui lui avait été fait par la reine d'Angleterre.

XCIII. Le Chien du Sauvage.

« Dans le comté d'Ulster (dit un voyageur), vivait un homme avec qui j'étais fort lié, et qui se nommait Lefèvre. Il possédait, dans l'Amérique septentrionale, la dernière plantation qui est vers les montagnes Bleues, chaîne énorme de rochers qui fut et sera toujours l'asile des bêtes sauvages; il était heureux, parfaitement libre, et n'avait à redouter, en temps de guerre, que les incursions des habitans de ces contrées solitaires; il les connaissait tous, et il en était fort aimé.

» Cet honnête colon avait onze enfans, chose assez commune dans ces contrées-ci; et malgré sa nombreuse famille, il ne cessait d'importuner le ciel pour avoir le douzième:

il l'obtint enfin, et se vit au comble de ses vœux.

» Me trouvant un jour chez ce père de famille, l'enfant dont il est question disparut tout-à-coup ; il n'avait alors que quatre ans, et se nommait Dérik ; les parens effrayés se mirent à le chercher par-tout, mais ce fut inutilement. Nous courûmes chez tous les voisins; et il n'y était pas non plus. Nous entrâmes dans les bois, nous les parcourûmes avec l'attention la plus scrupuleuse; nous appelâmes mille et mille fois cet enfant si chéri, mais nous n'entendîmes d'autres réponses que celles des échos. Après avoir erré long-temps dans ces vastes déserts, nous nous rassemblâmes au pied de la montagne des Châtaigniers, sans avoir pu apercevoir le moindre vestige du petit Dérik ; et de ma vie je n'ai vu une scène plus affligeante.

» Nous étant reposés pendant quelques minutes, nous nous divisâmes en plusieurs compagnies ; après avoir erré çà et là, la nuit vint, sans que nous pussions nous flatter de la moindre espérance. Plongés dans une entière consternation, le malheureux Lefèvre et son épouse ne pouvaient se décider à retourner à la maison ; ils se peignaient un loup

affamé dévorant l'enfant de leurs entrailles, et ils se livraient au plus affreux désespoir.

» Enfin, accablés de fatigue, et ne pouvant nous reconnaître dans les sentiers obscurs de ces vastes forêts, nous en sortîmes, et nous regagnâmes le logis à la lueur des flambeaux. Oh! quelle nuit noire et mélancolique! elle me sembla durer un mois.

» Le lendemain, dès que le jour parut, nous nous levâmes tous; nous nous remîmes en route, et nous recommençâmes les mêmes recherches; mais, hélas! aussi infructueusement que la veille!...

» Nous étions tous dans la désolation, et nous ne savions que devenir, lorsque Théwenissa, sauvage chargé de pelleteries, passa fortuitement devant la maison du colon, et demanda à s'y reposer; surpris de n'y voir qu'une vieille négresse presque aveugle, qui avait été arrêtée par ses infirmités, il lui dit, selon le style amical des sauvages : « Où est mon frère? » — « Hélas! répondit la domestique, il a perdu son petit Dérik; tout le voisinage le cherche encore, depuis hier, dans les bois, sans pouvoir le retrouver. »

» Il était pour lors trois heures après midi. Théwenissa dit à la vieille négresse : « Sonne

la trompe ; tâche de faire revenir ta maîtresse, et je retrouverai son petit enfant. »

» Dès que la mère fut revenue, le sauvage lui demanda les souliers et les bas que le petit Dérik avait portés le plus récemment ; puis, appelant son chien, nommé *Oniab*, il ordonna à cet animal de les flairer à diverses reprises.

» Après cette opération, le sauvage prenant la maison pour centre, traça à l'entour un grand cercle avec son bâton ferré, et commanda de nouveau à *Oniab* de flairer la terre à mesure qu'il tournait.

» Le cercle n'était pas encore complet, lorsque cet animal plein de sagacité, se mit à aboyer ; et cet heureux pronostic porta sur-le-champ dans le cœur des parens consternés une lueur d'espérance. Soudain le chien s'élança sur la route en aboyant encore plus fortement, et suivit exactement la piste qu'il sentait. Nous tâchâmes de l'accompagner, mais nous le perdîmes bientôt de vue dans l'épaisseur des bois immenses et ténébreux.

» Une demi-heure après son départ, nous vîmes *Oniab* revenir avec la promptitude de l'éclair. Sa contenance était visiblement changée ; la joie pétillait dans ses yeux, et j'étais sûr qu'il avait retrouvé l'enfant. Mais

était-il vivant encore ?... Quelle alternative déchirante pour ces pauvres parens et pour toute la compagnie !... »

» A cet heureux indice, Théwenissa se hâta de partir avec son chien ; et cet intelligent animal, courant, avec allégresse, plus de trente pas en avant, le conduisit précisément à un grand arbre où le petit Dérik était couché, dans un état d'affaiblissement qui approchait de la mort. Il le prit tendrement dans ses bras, et l'apporta aussitôt à la compagnie, qui, malgré sa vive sollicitude, n'avait pu le suivre avec la même vitesse.

» Heureusement, poursuit notre voyageur, heureusement que le père et la mère avaient été préparés à recevoir leur cher enfant ; il y avait plus d'un quart-d'heure qu'ils commençaient à concevoir quelque espérance. Ils coururent à la rencontre du bon génie que le hasard avait amené chez eux si à propos, et ils reçurent leur cher *Dérik* avec un empressement et une extase que je ne saurais vous peindre. Mon cœur, resserré depuis longtemps par la douleur la plus vive, fut dissous pour ainsi dire en une rosée de larmes : ce fut le mouvement unanime et général de leurs amis et de toute l'assemblée. Je me contentai de serrer les mains du père dans les miennes,

et je pris dans mes bras la bonne mère et son enfant, sans pouvoir prononcer une seule parole.

» Après avoir baigné le visage de leur enfant avec leurs larmes, le père et la mère, ravis de joie, se jetèrent au col du sauvage, et le comblèrent de remercîmens. Leur reconnaissance s'étendit jusqu'à *Oniab;* ils caressèrent à l'envi cet animal, qui, guidé par l'impulsion infaillible de l'instinct, s'était montré supérieur à la masse réunie de la raison et des recherches vigilantes de tant de personnes; et ce chien, humble comme son maître, semblait embarrassé et tout confus de ces démonstrations amicales et dictées par la douce reconnaissance.

» Il faut avoir reçu de la nature le doux privilége de la paternité, pour suivre ces heureux parens dans les gradations différentes de leur joie; et je ne saurais exprimer quel fut leur ravissement, lorsqu'ils s'aperçurent que leur petit Dérik, réchauffé contre leur poitrine, ouvrait les yeux à la lumière, et pouvait avaler quelques gouttes de bouillon.

» De retour à la maison, nos angoisses mortelles se changèrent en allégresse; chacun de nous se félicita de ce nouveau bonheur, comme s'il lui eût été personnel; Lefèvre,

enchanté, donna une fête le lendemain de cet événement ; et quatre-vingt-trois personnes y furent invitées. L'aventure se communiqua jusqu'à Monbakus, d'où plusieurs habitans vinrent à cheval, vers le point du jour, pour féliciter Lefèvre et son épouse. La maison, quoique grande, put à peine nous contenir. Les chevaux furent mis dans un champ où on leur porta du foin ; les nègres du voisinage y vinrent aussi ; car les noirs, comme les blancs, partageaient avec sincérité la joie de ces colons, qui étaient aussi honnêtes qu'ils étaient bons parens.

» Ne sachant comment reconnaître le service que Théwenissa venait de lui rendre, le bon père lui offrit ce qu'il croyait devoir lui être le plus utile ; peu accoutumé à des scènes si bruyantes, ce sauvage, non moins simple que désintéressé, s'était retiré dans la grange, d'où l'on eut mille peines à le faire sortir. Enfin, après les plus vives instances, il parut, et il se décida à accepter une carabine d'un travail précieux.

XCIV. Le Chien de Spolette.

En jouant, l'an dernier, avec un gros chien caniche, la fille unique d'un riche meûnier de Spolette tomba dans le Tibre, sans

que personne ne s'en aperçût. Le chien saute incontinent dans l'eau; il rejoint la jeune fille, la tire fortement par sa jupe, et tâche de la ramener à bord. Le vêtement, trop faible, se déchire à chaque endroit, et l'animal courageux se voit enfin contraint de lâcher prise.

Ne pouvant réussir seul dans une tentative fort au-dessus de ses forces, le chien désolé sent qu'il faut recourir à son maître. L'infortuné! il ignorait encore son malheur. Le caniche va l'en instruire, à l'aide d'un signe trop frappant. Guidé par une espèce de raisonnement, il saisit aux dents le bonnet de la petite, et court l'apporter aux pieds de son maître en poussant des cris de douleur.

A cet aspect, le malheureux père éprouve un sinistre pressentiment. Il lance autour de lui un coup-d'œil rapide.... «Ma fille! s'écrie-t-il, glacé d'effroi! ah! ma fille!.... » Il ne doute point de l'accident funeste que l'interprète muet lui annonce si éloquemment; mais il ne perd point la tête.

Excellent nageur, il s'élance, tout habillé, dans le fleuve. Le chien l'y suit avec impétuosité, et l'y guide l'espace de cinq cents toises. O prodige de l'instinct! ô bonheur singulier! Père une seconde fois, le meûnier

atteint sa chère enfant, déjà bien loin à la merci des flots.... Il l'arrache heureusement à la mort, qui était inévitable un instant plus tard!....

Revenu au moulin avec le père portant sa fille sur son dos, le caniche témoigna tout autant d'inquiétude que son maître lui-même, sur le sort de cette héritière chérie. Dès qu'il la vit revenir de son évanouissement, et reprendre connaissance, il l'accabla de caresses, et manifesta une joie folle. Depuis cette époque il lui fut encore plus attaché qu'auparavant; il la suivit par tout; il la regardait avec un air de contentement, et ce sensible animal semblait vraiment jouir de son bienfait.

«On trouve, dit un écrivain, dans presque toutes les régions, des hommes sauvés du naufrage par le secours de leurs chiens. Ces animaux courageux se jettent, avec impétuosité, au milieu des eaux; et sans craindre la largeur des rivières ou la rapidité des torrens, ils reviennent en ramenant ceux qu'ils vont chercher au milieu du péril».

«Je me souviendrai toujours que j'avais un magnifique barbet, qui, non loin d'Auray, en Bretagne, plongea au fond de la mer, pour retirer du sein des flots un enfant qui

se noyait; par attachement pour le père, dont il recevait des caresses, il vint à bout de sauver son fils ».

XCV. Gueule-Noire, *Chien de Crébillon*.

Les bêtes donnent vraiment plus d'une leçon aux gens d'esprit eux-mêmes : aussi ce sage et beau génie que l'on appelait le Bonhomme, et dont les écrits sont bien plus précieux que ceux de Boileau et de Racine, aussi La Fontaine disait-il :

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

D'après cette épigraphe, et sous le point de vue de l'instruction, je ne sais si je dois placer ce dernier héros dans ces annales : sa renommée me semble un tantinet scandaleuse, et sa réputation fort équivoque. Au reste, je vais en poser le fait tout simplement, et le lecteur prononcera.

En parlant d'un écrivain fameux sur la scène, l'histoire n'a pas dédaigné de faire mention de son goût pour les chiens. Oui. Crébillon poussait la tendresse à leur égard jusqu'à recueillir ceux qu'il trouvait éclopés, malheureux et mourant de faim. Il leur avait établi, tout exprès, une cabane dans la cour de son domicile; aux heures du repas, il les

faisait monter pour manger autour de sa table ; et plus d'une fois, dans les temps rigoureux de l'hiver, on en a compté jusqu'à onze qui assiégeaient sa cheminée, et qui se chauffaient avec lui dans son appartement.

Ces bons et fidèles animaux formaient la société la plus douce de ce beau génie ; il n'avait pas d'amis plus désintéressés, d'hôtes plus sûrs, ni de protégés plus reconnaissans. Au moindre mouvement du maître, ils étaient sur le qui-vive. Les yeux fixés sur lui avec un air de complaisance, leur silence, leur attitude, leurs regards débonnaires et mêlés de surprise quand il déclamait quelque scène nouvelle, tout cet ensemble, dit le nécrologe, formerait un tableau intéressant, où il n'y aurait plus qu'à inscrire la réponse même que fit un jour l'auteur d'Atrée et de Thyeste à de mauvais plaisans :

Je préfère mes chiens ; je connais trop les hommes.

Parmi les hôtes de Crébillon, on remarquait un barbet superbe, qu'il avait sauvé, tout petit encore, des mains d'un polisson qui le martyrisait. Ce caniche, nommé *Gueule-Noire*, était des plus avisés ; il ne lui manquait que la parole ; et le poëte, plus chargé de lauriers que d'écus, s'en servait

comme d'un serviteur qui aidait à merveille une ancienne gouvernante un tantinet paresseuse et peu ingambe.

Toutes les fois qu'il ne s'agissait point d'aller boire la goutte chez l'épicier du coin, la bonne vieille n'avait qu'à dire un mot; et, de la rue d'Enfer, où son maître demeurait, près du Luxembourg, *Gueule-Noire* ne faisait qu'un saut chez divers marchands du quartier; et il s'en revenait promptement avec la provision.

Un beau dimanche, que Crébillon traitait deux jeunes poëtes qu'il aidait et de sa bourse et de ses conseils, la cuisinière affairée fit un certain signe à son aide; soudain, vif comme un poisson et l'œil étincelant, le caniche prend à sa gueule un joli panier, puis court chez Lesage, fameux pâtissier.

Ce pâtissier, bien autrement célèbre que tous les auteurs du monde, ôte poliment son grand bonnet de coton; en voyant sa pratique, il la salue avec respect; puis il range gravement une belle douzaine de petits pâtés tout bouillans, et autant de tartelettes friandes dans le panier, que le commissionnaire saisit aux dents par le milieu de l'anse; et fretillant la queue pour remercier l'illustrissime pâtissier, il s'achemine fort prudem-

ment avec les friandises qui devaient flanquer le premier et le dernier services des savans et ingénieux convives.

Dégagé, alerte et plein d'ardeur, *Gueule-Noire* avait déjà franchi la place Saint-Michel: tout-à-coup, alléchés sans doute par l'odeur des tartelettes appétissantes qui embaumaient l'air, deux doguins rebondis viennent les flairer vivement, et plongeant brusquement une large gueule dans le panier, ils gobent cinq à six pâtés comme une mouche.

A ce prélude alarmant, *Gueule-Noire* ne perd point la tramontane; il dépose son panier derrière lui, au coin d'une borne; puis faisant volte-face aux deux gloutons, il se jette avec fureur sur eux, les terrasse, les étrille rudement, et les met en fuite.

Hélas! que servent l'esprit, la prudence et le courage, quand on se trouve seul au milieu des coquins en foule? *Gueule-Noire,* victorieux, se retourne: quelle funeste malencontre!... Il voit une troupe de roquets et de mâtins qui s'étaient glissés, sans mot dire, pendant la chaleur du combat, et qui dépêchaient grand train les petits pâtés renversés, qu'ils trouvaient fort bons.

Hélas! il n'est que trop vrai que:

Fort souvent un héros a trop vécu d'un jour!

Gueule-Noire ne peut plus tenir à cet aspect tentateur ; sa vertu première l'abandonne : au lieu de s'escrimer encore avec vaillance, il se met de l'écot ; il happe le reste des tartelettes, et les avale à la hâte, sous le nez de ses camarades stupéfaits ; et ils se lèchent les barbes tous ensemble.

Peut-être que bien des personnes penseront que ce chien n'était pas si bête, et qu'il prit le meilleur parti dans le pillage des gâteaux. Nous ne sommes point du tout de cet avis ; et si une opinion isolée n'était point pitoyable, et plus que ridicule, surtout aux yeux des *gulo-frivolo-politains*, nous dirions que *Gueule-Noire* s'est déshonoré ; qu'il a même jeté un vilain vernis sur ceux de son espèce, pour deux raisons sensibles :

Primo, c'est que les pillards, grands ou petits, sont toujours odieux ;

Secondo, c'est que tout bien pillé est toujours de fort courte durée.

Soyons pauvres plutôt, et conservons l'estime.

N. B. Gardons-nous bien de prendre à la lettre ce que dit La Fontaine dans sa fable du Dogue, qui, portant le dîner de son maître, et ne pouvant le défendre contre d'autres chiens, se mit à le manger avec eux. Ceci est une plaisanterie.

En effet, si l'on érigeait cette morale en principe, un caissier, attaqué par des voleurs, pourrait donc piller, avec les brigands, le trésor confié à sa garde.

XCVI. Le Chien de Frédéric II.

Vers la fin de la fameuse guerre de sept ans, entre les Prussiens et les Polonais, Frédéric-le-Grand, qui était myope, se trouva pendant une nuit entière absolument seul, et très-loin de son armée. Il était aux environs de la Prégel, et il avait à craindre la rencontre de nombre de détachemens de Cosaques qui rôdaient çà et là dans la campagne; il s'acheminait pas à pas, quand son chien, vigoureux danois qui l'accompagnait toujours dans ses expéditions, se dressa tout-à-coup contre le poitrail du cheval qu'il montait; voulant l'empêcher d'aller en avant, et ne pouvant y parvenir, le danois se tourna du côté du roi lui-même, et mordit légèrement le bas de sa botte en grognant douloureusement.

Frédéric, qui avait éprouvé en diverses rencontres l'attachement particulier de son chien, fut fort étonné de l'agitation où il se trouvait. Soupçonnant quelque chose d'extraordinaire, il s'arrête; il regarde autour de lui, mais il n'aperçoit personne; il prête

l'oreille, il n'entend rien non plus. Non content de ces précautions, et toujours prudent, il descend de cheval, et fait quelques pas en arrière, au grand contentement de *Gengisk*, qui l'accable de caresses, et qui saute de joie. Choisissant ensuite un endroit ferme et uni, le roi se couche à terre, et y applique l'oreille. Il entend aussitôt un bruit sourd et lointain qui se propage le long des bords de la rivière; il écoute encore, et il ne tarde pas à se convaincre que son chien l'avait averti bien à propos. En effet, il aperçoit, à la lueur de la lune, plusieurs cavaliers qui précédaient un gros corps de cavalerie ennemie, occupant au loin une vaste plaine.

Dans cette circonstance hasardeuse, Frédéric ne perd point de temps; il court se réfugier sous la première arche d'un pont vers lequel l'ennemi, se mettant en colonne, vint défiler, quelques minutes après, dans le plus profond silence. Jamais ce prince ne s'était trouvé dans un péril si imminent; le moindre mouvement pouvait le trahir; et, devenu prisonnier sans nulle résistance, il était en danger de perdre au même instant sa liberté, le fruit de ses grands exploits, et peut-être sa gloire elle-même.

Pour comble de terreur, *Gengisk*, tout

bouillant de courage, et qui ne pouvait se contenir en sentant de si près l'ennemi de son maître, fit un mouvement pour aboyer. Dans cet instant si critique, tremblant alors pour la première fois de sa vie, le grand Frédéric saisit soudain le museau de son danois, puis le serrant fortement entre ses deux mains, il resta immobile dans cette singulière attitude, jusqu'à ce que les Cosaques eussent entièrement défilé, et qu'il fût hors de danger.

Si l'on admire le génie supérieur des vrais héros et des grands-hommes, on n'est pas moins ravi de lire dans leur vie ces traits bien rares, hélas! qui caractérisent la bonté et la reconnaissance. Le grand Frédéric se souvint toujours, depuis cet événement, du péril d'où l'industrieux *Gengisk* l'avait si heureusement tiré. Lorsque la paix générale fut signée, il en eut un soin tout particulier; mais ce courageux animal étant mort peu de temps après, à cause des fatigues et de plusieurs coups de sabre qu'il avait reçus en se battant contre des hussards, le roi lui fit ériger dans son parc de Sans-Souci un monument de marbre blanc. On peut encore y lire aujourd'hui son nom et celui de huit autres chiens de sa race. Il est à observer que Frédéric les avait gardés par complaisance,

et qu'il leur avait abandonné, tout près de son cabinet, une petite galerie où l'on conserve encore des fauteuils de satin en lambeaux, sur lesquels ces animaux prenaient leurs ébats, et divertissaient les courts loisirs du héros dont la Prusse s'honore à juste titre.

XCVII. *Le Chien portier,* ou Carmagnole.

L'étonnante finesse du flair dans les chiens, leurs yeux de lynx et la subtilité de leur instinct, équivalent presque au calcul de la pensée, qui est l'apanage distinctif de l'homme ; c'est à l'aide de ces facultés, plus encore que par leur courage, qu'ils dépistent les malfaiteurs, qu'ils sauvent nos propriétés et souvent notre vie même. Entre mille exemples constatés à ce sujet, en voici un dont M. de Laserre fait mention dans un de ses mémoires.

Mademoiselle de Bussy Saint-Clerc, dit cet avocat, demeurait rue des Lions Saint-Paul, dans une maison d'agence où il y avait une quantité d'allans et de venans. Le portier, tailleur de son métier, pour n'être pas dérangé sans cesse, avait dressé un gros barbet à ouvrir la porte, quand il travaillait ; le moyen qu'il imagina pour cette fonction est des plus simples. Il suspendit, par l'anse, un

panier fort évasé ; et, dès que le caniche entendait le marteau, zest ! d'un saut il se plongeait au fond du panier ; le poids seul de son corps tendait la corde, et la porte s'ouvrait aussitôt.

J'ai vu maintes fois ce chien, dit l'auteur ; son maître l'avait coiffé, comme lui, d'une perruque et d'un chapeau rond ; il l'avait affublé d'une carmagnole pareille à la sienne ; ce qui fit donner à l'un et à l'autre le nom de ce vêtement révolutionnaire.

Costumé comme son substitut, presque aussi petit qu'un nain, la barbe longue et noire, formant de ses deux lèvres une longue lippe qui dépassait son menton, ce portier, vraiment, ressemblait au caniche comme deux gouttes d'eau, et l'on s'y trompait même en plein jour.

En effet, quand Carmagnole l'aîné allait boire un coup et jaser dans un cabaret en face, (ce qui lui arrivait assez fréquemment) *Carmagnole* cadet, qui se contentait d'un peu d'eau, le remplaçait à merveille. Assis alors sur l'établi, posé sur les deux pattes de devant et l'oreille au guet, il inclinait gravement la tête pour rendre le salut aux personnes qui entraient ou qui sortaient. Son air matois, son silence, ses yeux cachés sous

son chapeau, ses regards en coulisse, et l'aplomb de son maintien, fesaient toujours illusion aux étrangers affairés, qui, pour s'en aller, disaient fort poliment : « Le cordon, s'il vous plaît, monsieur » : Mais ces mêmes étrangers demeuraient stupéfaits, et sortaient tout honteux après avoir vu *Carmagnole* sauter lestement, et tomber, droit sur quatre pattes, dans son panier.

S'étant aperçus du rôle du portier remplaçant, des filoux masqués s'introduirent un dimanche gras dans la maison, pour y voler pendant que le tailleur vidait tranquillement la chopine et bavardait au coin de la rue avec un compère. Etant entrés au premier chez la demoiselle de Bussy, qui dînait en ville, ils ne trouvèrent que sa vieille cuisinière, à qui ils mirent un bâillon, et qu'ils lièrent fortement au pied d'un lit; puis ils prirent deux cents louis en or, vingt-deux couverts, avec des plats d'argent et des bijoux, et se hâtèrent de décamper avec ce riche butin.

Lorsque ces coquins, au nombre de trois, frappèrent à la loge dont la clef était en dedans, pour qu'on leur tirât le cordon, le barbet, contre sa coutume, se mit à grogner, et resta sur l'établi. Provoqué sans doute par l'odeur forte des corpuscules violemment

agités, et s'exhalant du corps humain, surtout au moment d'une action criminelle, il se mit à aboyer de toutes ses forces ; il hurla d'une manière étrange. Le voleur enfonce vite un carreau de la loge, et alonge le bras pour tirer le cordon ; soudain le chien lui saisit la main à pleines dents, et s'y pend de tout son corps.

Durant cette lutte, le portier, qui avait entendu son chien aboyer, survient tout inquiet ; il ouvre avec son passe-partout ; mais au moment qu'il met le pied sur la porte cochère, les brigands le culbutent ; il tombe, sa perruque d'un côté, et lui de l'autre ; et les voleurs gagnent des jambes aussi vite que des cerfs.

Relevé bientôt, et ouvrant de suite la loge à son chien, le tailleur court en criant : *Au voleur ! au voleur !* A cette alerte le monde s'attroupe ; le chef qui ne portait rien échappe, mais on arrête justement les deux porteurs des effets volés ; la garde arrive, et on les conduit chez le commissaire.

Bien que dans un cas si grave, dit l'auteur de ce récit, chacun, et l'officier de police lui-même, ne put s'empêcher de rire en voyant cette scène avant-coureur du mardi gras. D'une part un petit extrait d'homme, un

vrai singe botté, tout effaré, chauve, s'égosillant et hors de lui-même; de l'autre, son caniche, avec sa perruque et sa carmagnole, aboyant en furieux, et travaillant de la belle manière les mollets des deux grands coquins en masque, et tout penauds de se voir ainsi dérangés dans leur expédition, et par qui? par une bête qui fut l'agent principal de leur capture, et témoin prépondérant qui les fit conduire aux galères.

Voici un autre trait de ce chien célèbre, et il est bon de le rapporter ici. Les polissons du quartier Saint-Paul se faisaient un jeu de venir souvent frapper à tour de bras à la porte, puis ils disparaissaient. Fatigué de cette gentillesse, le tailleur posta un soir son chien en dehors à quelques pas de la porte; et lorsque les vagabonds approchèrent, à peine l'un d'eux eut-il pris le marteau, que le chien lui enleva lestement son bonnet...

Il fallut, pour le ravoir, que le drôle revînt le lendemain se mettre à genoux en présence des voisins, et qu'il demandât pardon à *Carmagnole*: comme ce polisson était un petit patronnet, on exigea en outre deux échaudés, que le barbet rancuneux eut bien de la peine à accepter.

Depuis cette amende honorable, les vau-

riens n'osèrent plus s'y frotter, et toutes les fois qu'ils étaient obligés de passer devant la porte, ils filaient de l'autre côté, et ne regardaient que du coin de l'œil le maître et le chien.

XCVIII. Propret.

Voici tout à la fois un trait d'industrie et de propreté de la part d'un superbe barbet surnommé *Propret.* Le valet-de-chambre de M. le comte d'Aponi, alors envoyé à Bonn, ville d'Allemagne dans l'Electorat de Cologne, avait enfermé ce chien, par mégarde, dans l'appartement de son maître ; cet animal eut beau aboyer, il eut beau crier, grogner et aboyer encore pour se faire ouvrir, personne ne l'entendit ou ne voulut l'entendre.

Quoi qu'il en soit, voici le fait. Pendant cette détention involontaire, ce n'est pas la prison tout-à-fait qui devint chagrinante pour le prisonnier : la faim et la soif étaient même peu de chose pour lui, quoiqu'il n'eût rien ni à boire ni à manger ; mais, on le sait, il y a des cas si urgens, si impérieux, si personnels, que les bêtes et les gens, même du haut parage, ne peuvent prendre alors de substitut ; pour se tirer d'affaire, il faut absolument qu'ils fassent la chose eux-mêmes. Malheur,

hélas ! à qui éprouve alors des entraves soit au milieu d'une foule impénétrable, soit dans une situation pareille à celle où l'on va voir *Propret!*

On m'entend. Eh bien! après avoir passé tout le jour à rôder dans une enfilade de belles pièces de plain-pied, *Propret*, vers le soir, sentit tout-à-coup l'aiguillon pressant du besoin en question, et ne vit aucun moyen pour pouvoir sortir.

Comment donc faire? Déposera-t-il ce qui l'embarrasse au beau milieu d'un parquet brillant? S'appuiera-t-il contre des meubles en bois de rose et de campêche tout dorés? Se plantera-t-il près de ces grandes glaces qui réfléchissent et répètent les moindres objets? Sautera-t-il sur quelque beau fauteuil de damas ou de satin? Bien moins encore : cela est impossible pour un chien si bien élevé. Il y a bien un endroit profond et obscur où des cendres qui s'y trouvent d'ordinaire, eussent été assez propices dans le cas dont il s'agit; mais en Allemagne, les cheminées, en général, sont remplies par de magnifiques poëles bien historiés, lesquels servent à la fois et de foyer et d'ornement. Sentez-vous bien la situation critique du malheureux *Propret?*.... la sentez-vous?......

On a raison de dire que la nécessité est la mère de l'industrie. Dans cette position cruelle, *Propret* remarque une fenêtre, qui, seule entre dix à douze autres était à moitié fermée, mais retenue cependant par l'espagnolette. Quelle découverte ! quel bonheur ! surtout quelle étonnante industrie !.... Approcher vite avec les dents une chaise de canne près de cette ouverture ; pousser l'espagnolette, et ouvrir un battant avec sa tête ; juger, d'un coup-d'œil, que le lieu est de beaucoup trop élevé pour sauter en bas sans se casser les os ; lever enfin la cuisse sur le balcon et lâcher les écluses, ce fut le résultat, je dirais presque d'un calcul et de la pensée, de la part de l'industrieux et subtil animal.

Voici néanmoins un incident qui n'est pas agréable ; mais un historien ne doit rien dissimuler. Au moment où l'évacuation se faisait très-abondamment, une demoiselle, riant comme une folle, et prenant le frais, à la brune, sur le perron du jardin, avec une de ses compagnes, sent quelque chose de chaud couler sur sa main. Elle lève le nez en l'air, et la rosée tombe à flots sur sa coiffure, sur ses yeux et sur son fichu.

« *O le cochon! s'écrie-t-elle. Peut-on*

faire des choses pareilles par les fenêtres ? Ah ! ah ! c'est abominable ! »

Ce cri d'alarme réunit à l'instant tous les autres domestiques : et le cuisinier, le valet-de-chambre, le suisse, le maître-d'hôtel, le secrétaire, les jokeys, les marmitons, tous accourent à l'envi ; et pour-lors commence une scène comique et des quiproquo qu'il serait trop long de rapporter. Il suffit de dire que tout le monde, après avoir bien ri, prit décidement le parti du barbet contre la pauvre demoiselle, tout inondée, et fort déconcertée de l'accident malencontreux. On lui soutint, mais on eut grand peine à lui persuader, que, loin d'être un cochon, *Propret* venait de faire le plus bel acte de propreté dont il soit fait mention dans l'histoire des chiens célèbres.

XCIX. Le Chien du duc d'Enghien.

A cette époque de victoires désastreuses ; dans ce temps de vertige où un génie exterminateur commandait froidement l'assassinat horrible qui fit enfin lever en masse toute l'Europe dévastée ; lorsque dix mille satellites saisissaient en terre étrangère, et lâchement, à la faveur du sommeil paisible de la nuit, l'illustre victime de l'assassin couronné, faut-il

le dire ?... la simple brute donna l'exemple de la fidélité et du dévouement à l'homme ingrat et perfide, à tant d'êtres dénaturés dont l'âme perverse et cupide, toute pétrie de fange et d'égoïsme, n'est remuée que par la soif de l'or... de l'or, provenu du brigandage et des crimes; de l'or, le prix du sang innocent !...

Investi le 15 mars 1804, dans sa maison d'Ettenheim, près de Bade, où il s'occupait de la culture d'un vaste jardin, le duc d'Enghien est arraché de ses foyers; on l'emmène, avec plusieurs domestiques, jusqu'au Rhin. Là, au moment qu'on le fit entrer dans un bateau couvert pour traverser le fleuve et se rendre d'abord à Rhiaun, puis à Strasbourg, son chien, qui l'avait suivi depuis Ettenheim, sans qu'on s'en aperçût, veut entrer aussi dans la barque; mais repoussé tout-à-coup par une file de soldats qui lui présentent la baïonnette, ce fidèle animal court plus loin; il se jette dans le fleuve, le traverse à la nage malgré sa largeur et sa grande rapidité, et se trouve déjà à l'autre bord, aux pieds de son maître charmé, et qui lui rend caresse pour caresse.

Il est à observer que dans le péril extrême du Duc, au moment de l'invasion, on ne

pensait guère à son chien, lévrier superbe qui suivait le prince dans ses campagnes, et qui lui avait été donné dans la Dalécarlie par le roi de Suède ; mais ce courageux compagnon de l'adversité ne s'occupait pas moins que les gens de la maison, de la position étrange de son maître pendant son arrestation. Dès l'arrivée des gendarmes, il était accouru auprès de lui, et au milieu du tumulte de l'infanterie et de la cavalerie ardente à se saisir du malheureux prince, il ne le perdit pas de vue jusqu'à son transport à Strasbourg. Là, s'étant glissé subtilement dans la citadelle où le duc d'Enghien fut retenu pour subir une formule d'interrogatoire, il ne désempara point, et resta couché sous son lit.

Enfin, le 18 mars, à minuit, et dans l'instant où l'infortuné prisonnier prenait un peu de repos, si nécessaire après une tourmente si terrible, les gendarmes entrent dans sa chambre; on lui annonce l'ordre de son départ précipité pour Paris, et on le force de s'habiller à la hâte. Dans ce moment son chien, dont la taille, la vigueur, l'attachement et l'instinct nous rappellent le lévrier fameux d'Aubry de Mont-Didier ; son chien, dis-je, paraît, et se tient serré près de son maître ; là, grondant entre ses dents, furieux, les

yeux étincelans de colère, ce vaillant animal n'attend qu'un signe.... Mais, hélas! à quoi ce signe eût-il servi? Quand la résistance est devenue impossible, l'homme prudent se résigne; s'il périt, on ne saurait lui imputer aucune faute: il meurt avec toute sa gloire et toute sa vertu.

Cependant le prince est pressé de plus en plus par les esclaves du monstre affamé de sa proie; il n'a pas un seul instant pour se reconnaître, et on lui ordonne de partir sur-le-champ. — « Monsieur, dit-il au porteur de cet ordre, donnez-moi le temps de prendre des habits et du linge ». — « Des habits!... oh! deux chemises vous suffiront. »

Jugeant dès-lors du sort qui l'attendait, l'infortuné prisonnier, dans ce moment d'angoisse, demande la permission d'emmener avec lui monsieur le baron Jacques ou son fidèle Joseph Canone. — « Vous n'en avez pas besoin, » lui signifie le cruel satellite d'un ton impérieux et menaçant.... A cet arrêt de mort, le jeune héros, maître de lui-même, ajoute d'un air calme: « *Vous me permettrez au moins d'emmener mon chien?* » — « Il n'y a pas d'inconvénient » réplique le perfide avec un laconisme ironique qui ajoute l'amertume de l'insulte au comble du malheur.

Qu'ils sont cruels les coups de la fortune ! Que de réflexions naissent de cette dernière demande d'un grand prince, qui naguère libre, victorieux, et pouvant marcher à la tête d'une armée formidable, se voit tout-à-coup dans les fers d'un ignoble ennemi, réduit à n'avoir auprès de sa personne qu'un chien et ses caresses !... *Vous me permettrez du moins d'emmener mon chien?* — O vanité des grandeurs auxquelles on porte envie!... soutien illusoire et futile des puissances humaines !...

Conduit enfin avec précipitation à la fatale voiture, et placé entre deux gendarmes, le magnanime prisonnier, lâchement trahi, indignement vendu, n'a que le temps de dire un dernier adieu aux officiers désespérés qui l'avaient accompagné, et dont on le sépare si cruellement; il est remis en route avec la plus grande célérité. Au mépris de la permission qu'il venait de demander, on chasse son chien de nouveau; mais quoique rudement maltraité, ce chien fidèle le suit de loin avec la plus grande constance; et malgré l'attirail du cortége nombreux qui entourait le carrosse du prince, il n'en perdit point la trace pendant tout le voyage. Toujours l'œil au guet, toujours en haleine, il ne prit de relâche que

dans l'instant rapide des relais ; enfin cet infatigable et courageux animal arriva presque en même temps que son maître, au château de Vincennes, dans les fossés duquel cet unique et précieux rejeton d'une famille de vrais héros, fut barbarement fusillé à la lueur des flambeaux, la nuit du 22 mars 1804, dans la trente-deuxième année de sa glorieuse et pénible carrière. Attentat exécrable !..... attentat inoui! dont le déchirant souvenir tourmente sans cesse et révolte la pensée !....

Depuis ce sinistre événement, au seul nom d'Enghien, on ne pouvait retenir ses larmes: tout ce qui lui avait appartenu excitait l'intérêt le plus vif; son chien même devint un objet de curiosité, j'oserais presque dire d'admiration. Comme il rôdait sans cesse autour des funestes fossés où avait été assassiné le grand capitaine qui faisait l'espoir de la France en deuil, nombre de personnes qui venaient arroser de pleurs amers le lieu de sa sépulture, et charger d'imprécations la plus signalée des scélératesses, toutes y contemplaient le chien désolé : elles prenaient pitié de ce pauvre animal, qui, morne, décharné et mourant, errait çà et là avec inquiétude, et semblait demander à tout le monde ce maître chéri qu'il ne voyait plus....

Plusieurs particuliers, ravis du singulier attachement de ce chien, et glorieux de l'avoir, tentèrent de l'attirer chez eux ; mais ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il s'arracha enfin du lieu fatal qu'il remplissait de ses hurlemens douloureux ; il suivit de préférence un commandant de bataillon, nommé Harel, qui se l'attacha peu-à-peu, et qui en prit grand soin jusqu'à sa mort.

Bien plus ; on voulut conserver la dernière dépouille de ce chien héroïque. En effet, on ne lit point sans plaisir, dans la Vie du Duc de Bourgogne, imprimée à Paris en 1816, que ce chien a été artistement empaillé, bien conservé ; et qu'on le voit maintenant, en cet état, à Paris chez M. de Béthizy (1).

Salut, honneur et reconnaissance aux hommes sensibles qui savent apprécier ainsi et conserver jusqu'à la simple dépouille d'un animal qui fut cher à un héros, et qui lui est resté fidèle jusqu'à la mort. La fidélité

---

(1) Voulant m'assurer plus positivement encore de l'existence de ce chien célèbre, j'ai écrit, à ce sujet, à M. le comte *Charles de Béthizy*, maréchal-de-camp ; cet officier m'a fait l'honneur de me répondre, le 9 septembre 1818, qu'effectivement le chien de *Monseigneur le Duc d'Enghien l'avait accompagné jusqu'au château de Vincennes*, etc., etc.

est devenue si rare parmi les hommes! honorons-la partout où elle se trouve.

Ce qui caractérisait le Duc d'Enghien, c'était une âme généreuse, sensible et naturellement portée à la bienfaisance. Quel malheur qu'il ait péri, et qu'il ait péri si jeune! un tel meurtre a enlevé, hélas! à la France une postérité illustre, et plus de soixante ans de bienfaits et d'actions glorieuses; c'est ce que l'on peut présumer du moins par plusieurs beaux traits de l'enfance du jeune Prince; tel est le suivant, qui est peu connu, et auquel on ne saurait donner trop de publicité. En effet, il offre une instruction importante à la jeunesse, et surtout à ces héritiers fortunés que le hasard ou la naissance a pourvus de grands moyens d'être utiles et de soulager les malheureux.

Se promenant un matin d'été, avec son gouverneur (1), dans les environs du parc de Vincennes, ce jeune prince entendit des cris perçans et lamentables. Il s'arrête tout ému, et s'empresse d'en savoir la cause. Des vale[illegible] de-pied courent aussitôt et s'en informent. Il apprend que ces cris viennent d'une pauv[illegible] villageoise, dont la vache, poursuivie et [illegible]

(1) M. de Vimeux.

pouvantée par un dogue furieux, s'était
oyée au milieu d'un abreuvoir. On ajoute
que la malheureuse s'arrachait les cheveux de
désespoir, et qu'elle ne cessait de redire :
« Mon Dieu! de ma vie je ne pourrai en ra-
cheter une autre! »

— « Comment! s'écria le jeune Duc,
âgé alors de dix ans; une vache coûte donc
bien cher? » — « Monseigneur, lui répondit
le gouverneur, pour une vingtaine d'écus on
peut en avoir une assez belle. » — « Oh bien!
reprit vivement le petit Prince, il me reste
encore plus de six louis de mes menus-plaisirs;
qu'on les lui porte bien vite; qu'elle achète
deux vaches, et qu'elle ne pleure plus. »

Il est à observer que ce trait d'humanité est
d'autant plus admirable, qu'il n'avait été
suggéré par personne : c'était le cri du cœur
et de la nature, perfectionné par une bonne
éducation.

Cette belle action d'un Prince si digne de
regrets, m'a été racontée par la sœur d'un
nommé Thierry, attaché depuis au service
du Prince, et qui l'a même suivi en Alle-
magne lors de la révolution. Ce fut là que le
et magnanime Duc d'Enghien, obligé de
réformer la plus grande partie de son monde,
et pénétré de ne pouvoir donner suffisamment

d'argent à ce même Thierry pour retourner en France, lui dit: « Mon ami, prends le meilleur cheval de mon écurie; je t'assure que je suis fâché de ne pouvoir faire mieux pour reconnaître ta fidélité et tes bons services. »

C. Le Chien de Berger.

Quoique les chiens de bergers surpassent encore en instinct ceux des autres espèces, on n'en cite néanmoins que très-peu de particularités; sans doute parce que leurs maîtres vivent loin des villes et isolés dans la solitude des campagnes. Quoi qu'il en soit, le trait suivant va confirmer la réputation de ces industrieux et vigilans gardiens des troupeaux.

Dans le département du Loiret, et, tout près de la petite ville de Cléry, où Louis XI a son tombeau, M. le marquis de Cléry faisait valoir un domaine où le menu bétail abondait. Madame de Montreuil, dont nous avons parlé à l'article de *Liron* et *Lirette*, et d'autres personnes de la connaissance du marquis, se promenaient, une belle après-dînée d'automne, aux environs du château: le chien du maître berger, accourant à toutes jambes droit à la bergerie, fixa leurs regards attentifs à cause de tout ce qu'on racontait de lui dans

le canton : lorsque cet animal, appelé *Noirot*, fut près de la porte, on le vit sauter à diverses reprises, comme pour y atteindre à quelque chose; on remarqua ensuite qu'il s'éloigna pour prendre son élan, et s'élança, de tout le poids de son corps, pour ouvrir cette même porte; mais ne pouvant y parvenir, il s'arrêta, et se mit à japper, à gémir, et à hurler douloureusement.

Touchée de l'embarras de ce pauvre chien, madame de Montreuil s'approcha de lui; elle le flatta de la voix, et voyant qu'il y répondait en remuant la queue, elle lui ouvrit la porte, fermée simplement par un loquet de bois.

C'est ce que cet animal demandait. Il courut tout joyeux au fond de la bergerie ; et se dressant devant une espèce de tablette longue et assez élevée, on observa qu'il y saisit entre ses dents un petit paquet placé pêle-mêle avec divers autres objets. Il sortit promptement avec ce petit paquet, et courut à une demi-lieue de là, vers un taillis où les moutons étaient parqués.

Curieuse de savoir le motif de la course précipitée de ce chien, et surtout le contenu du paquet en question, madame de Montreuil et les autres personnes, étonnées de la précision de ses allures, poussèrent leur promenade

jusqu'au parc. Elles firent beaucoup de questions au maître berger au sujet de son chien et du petit paquet. Le berger leur dit qu'il renfermait un remède contre un mal très-fréquent qui faisait enfler et souvent mourir en peu d'heures nombre de brebis et d'agneaux. « Mais, reprit M.me de Montreuil, comment votre chien a-t-il pu distinguer ce paquet, et le prendre plutôt que d'autres objets placés le long de la tablette »? « Bon! *Noirot* en connaît bien d'autres! il me fait le service d'un valet : quand j'oublie quelque chose, je n'ai qu'à le lui nommer; il court à la bergerie, il tire la bobinette pour ouvrir la porte, et revient sur-le-champ vers moi, tantôt avec mon couteau, tantôt avec ma tabatière ou ma serpette, et, tous les jours, avec mon dîner, qu'il apporte dans la petite marmite que vous voyez, et qu'il tient fort adroitement dans sa gueule sans jamais rien répandre. Cette fois-ci le drôle a tardé bien long-temps, sans doute parce que la porte était trop rude à ouvrir après les pluies d'hier et d'avant-hier. »

C'était justement ce qui venait d'arriver : à force de tirailler la bobine, la corde qui la traversait s'était rompue ; et le pauvre chien ne trouvant plus de prise qu'un petit bout de filasse, s'était évertué en vain pour faire lever

le loquet ; et voilà ce qui avait causé l'embarras et la tristesse dont les spectateurs étonnés le tirèrent complaisamment.

Quel instinct ! quel calcul ! et quel discernement dans la simple brute ! C'est bien le lieu de redire avec le père Vanière :

Ite modò, et quæ vana sophi commenta loquuntur,
Credite, etc.

« Ajoutez donc foi aux vains raisonnemens » des philosophes, qui prétendent que les animaux sont de pures machines ! »

Le chantre élégant de la Maison rustique désigne ici le système de Descartes, qui regardait les bêtes comme des automates.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE.

ROMANCE.

Apprends-moi, berger, je te prie,
Quel est ce simple monument
Qui s'élève dans la prairie ?
Mon cœur s'émeut en le voyant.

Tu soupires ! A ma prière,
Tes yeux de pleurs se sont remplis.
Est-ce la tombe de ta mère,
De ton épouse et de ton fils ? —

Étranger, tu parais sensible.
Tu sauras tout, dit le berger :
Ma douleur sera moins pénible
Si je te vois la partager.

Sous cette terre encor nouvelle
Dorment de l'éternel repos
Un aveugle et son chien fidèle :
Hier j'élevai leurs tombeaux.

De lauriers et de gloire avide,
Raymond voulut servir l'état.
Il partit ; le berger timide
Devint un valeureux soldat.

Depuis trente ans, de sa carrière
Il suivait le cours glorieux,
Quand du jour la douce lumière
Fut soudain ravie à ses yeux.

Raymond, aveugle, sans fortune,
N'obtint pas même la pitié :
Sa plainte parut importune ;
Le pauvre est souvent oublié.

Il s'arrêta dans ce village,
Séjour d'innocence et de paix ;
Là, le seul prix de son courage
Fut de vivre de nos bienfaits.

De l'amitié touchant modèle,
Un chien était son conducteur :
Azor le servait avec zèle ;
Il était son consolateur.

Chaque jour, passant la rivière,
Ils allaient au château voisin :
Là, pour aumône, leur misère
Recevait un morceau de pain.

Mais cette rivière perfide,
Dont ils osaient franchir les eaux,
Tantôt n'est qu'un ruisseau limpide
Qui serpente dans les roseaux.

Tantôt, quand par d'affreux orages
Soudain ses flots sont irrités,
Sa fureur, féconde en ravages,
Parcourt nos champs épouvantés.

Un jour que son onde rapide
Déjà commençait à grossir,
Raymond et son fidèle guide
Osèrent encor la franchir.

O malheur! la planche incertaine
S'écroule avec fracas; Raymond,
Au gré du torrent qui l'entraîne,
Roule avec les débris du pont.

Azor le voit, s'élance, nage,
S'épuise en efforts superflus,
L'attire enfin sur le rivage....
Mais déjà Raymond n'était plus.

Le voyant couché sur la plage,
Azor croit son maître endormi;
Et seul il va, suivant l'usage,
Chercher le pain de son ami.

Cinq jours on le vit reparaître
Demandant le simple repas
Que l'on accordait à son maître....
Le sixième il ne revint pas.

On le cherche, et le hasard mène
Sur la rive où le pauvre Azor
Ne s'était traîné qu'avec peine
Pour mourir sur son maître mort.

Auprès d'eux, ô surprise extrême!
Étaient les cinq morceaux de pain :
Plutôt que d'y toucher lui-même,
Il préféra mourir de faim.

Étranger, tu sais leur histoire.
Hélas! d'un dévoûment si beau
Le seul prix et la seule gloire,
C'est d'être unis dans ce tombeau.

M. Ed. Mennechet.

ÉPITRE

D'UN MALHEUREUX A SON CHIEN.

De mon réduit gardien sûr et fidèle,
Toi, dont les soins ont pour moi tant de prix
Toi, des amis parfaits le plus parfait modèle,
Médor, c'est à toi que j'écris.
Des biens que m'enleva la fortune inhumaine,
Quand tu me restes seul pour adoucir ma peine,
Je te dois ce tribut: du sein de la douleur,
Ecrire à l'amitié, c'est rêver le bonheur.
Il fut un temps, Médor, où l'opulence
Autour de ton maître adoré
Semait le faste et l'abondance;
D'un peuple de valets je marchais entouré;
Des mets les plus exquis ma table était couverte;
Chez moi tout respirait l'éclat et les grandeurs;
Et, comme à tout venant ma bourse était ouverte,
Je ne manquais pas d'emprunteurs.
A la ville aujourd'hui, demain à la campagne,
Parmi les festins et les jeux,
Ma main dans le cristal fumeux
Faisait pétiller le champagne;
On me trouvait charmant, on citait mes bons mots:
J'étais chéri, couru des belles;
Rien comme l'or ne fléchit les cruelles,
Rien comme l'or n'éconduit les rivaux.
Je n'avais qu'à vouloir: dispensateur des grâces,
Je donnais, à mon gré, les emplois et les places.

Je ne pouvais former un seul désir,
Sans trouver des amis ardens à le saisir.
De tous côtés une cohorte
De protégés et de flatteurs,
Pour obtenir quelques faveurs,
Nuit et jour assiégeaient ma porte :
Et, tant chez les humains, malgré leur vanité,
La bassesse est toujours auprès de la fierté !
Pour être inscrit sur mes tablettes,
Il t'en souvient, Médor, on te faisait la cour;
Les riches, les puissans du jour
Ne t'abordaient jamais sans t'offrir des gimblettes.
Si parfois avec toi, dans nos cercles brillans,
Sans trop déroger à l'usage,
J'allais passer quelques instans,
La porte, à notre aspect, s'ouvrait à deux battans ;
Et tandis qu'à longs traits, enivré de l'hommage,
Je savourais l'encens que je me croyais dû,
Sur un riche coussin mollement étendu,
Médor, à mes côtés, semblait un personnage.
Ah ! combien les temps ont changé !
Aujourd'hui ton malheureux maître,
De protecteur devenu protégé,
Chaque jour se voit méconnaître ;
Depuis que le cruel destin,
Qui des faibles mortels se joue,
Sans nul espoir de lendemain,
M'a mis au plus bas de sa roue,
Aux regards d'un proscrit de sa grandeur déchu,
Adulateurs faux et perfides,
Amis, valets, parens avides,
Ainsi qu'une ombre ont disparu.
Je ne vois que des cœurs de glace,
Profanant le nom d'amitié ;
L'estime au mépris a fait place,
Et le respect à la pitié.

D'un être infortuné, qu'un sort aveugle immole,
Pour eux le malheur est un jeu;
L'ambition est leur idole,
Et l'intérêt seul est leur dieu.
Ceux même qui, pour m'être utiles,
Quand je n'avais besoin de rien,
Auraient, adorateurs serviles,
Et de leur temps et de leur bien
Fait sans effort le sacrifice,
Avec plaisir semblent m'humilier!
Pour réclamer quelque léger service,
Vais-je en tremblant les supplier,
Au mois de juin, comme en décembre,
On me reçoit dans l'antichambre,
Et tu restes sur l'escalier.
Mais pourquoi me plaindre des hommes?
Au sort commun je suis soumis;
En tous temps, en tous lieux, comme au siècle où nous sommes,
La Fortune, en fuyant, emporta les amis.
Il en est cependant de vrais et de fidèles;
On le dit, je le crois; d'autres l'ont éprouvé;
Mais, en souffrant du sort les atteintes cruelles,
Doublement malheureux, je n'en ai point trouvé.
Que dis-je? Ah! bon Médor, pardonne!
Aigri par les revers, trop prompt à m'affliger,
A l'aspect des ingrats lorsque mon sang bouillonne,
Puis-je, ingrat à mon tour, à ce point t'outrager?
Oh! non: sans répandre des larmes,
Je ne me souviendrai jamais
Du jour affreux et plein de charmes
Où d'un prix si touchant tu payas mes bienfaits.
Pour un emploi d'assez faible importance,
Dont son appui me promettait le don,
Un favori de la puissance
Me sembla de Médor exiger l'abandon.
Solliciteur encor novice,

Je voulus m'épargner ce triste sacrifice;
Mais en vain mon esprit flottait irrésolu:
Le vœu d'un homme en place est un ordre absolu!
Aussi, soit crainte de déplaire,
Soit besoin de crédit, soit espoir de faveur,
Soit aveuglement, soit terreur,
Pour un bienfait douteux donnant un vrai salaire,
Je cédai.... Mais, hélas! dans le fond de mon cœur
Il se prolonge encor cet accent de douleur,
Ce long gémissement que Médor fit entendre
Quand, le désespoir dans les yeux,
Seul, je m'éloignai de ces lieux
Où des amis je laissais le plus tendre.
De quel trait je fus déchiré
Quand, prêt à franchir la barrière,
Je vis des pleurs amers sillonner ta paupière!
D'un sentiment plaintif ton regard pénétré
Semblait me dire: « Eh quoi! ta rigueur m'abandonne!
» Oses-tu, sans frémir, te séparer de moi?
» Si tu m'exiles loin de toi,
» Malheureux! pour t'aimer, tu n'auras plus personne! »
Par cette affreuse idée interdit, atterré,
De ce funeste lieu je sors désespéré;
Je fuis.... Mais, le dirai je? un fardeau plus pénible,
En pesant sur mon cœur, vint l'accabler encor.
Je connaissais Médor bon, fidèle et sensible;
Mais l'aisance bientôt aura séduit Médor.
De la détresse à l'abondance
Il a trop, près de moi, mesuré la distance.
Au milieu des festins nombreux,
Des mets exquis et savoureux
Que va lui prodiguer la superbe opulence,
Pourra-t-il regretter le pain de l'indigence?
Je porterai vers lui des regards superflus;
Dans une heure Médor ne me connaîtra plus.
Errant au hasard par la ville,

Sans pouvoir échapper au chagrin qui me suit,
Succombant sous l'effort d'une marche inutile,
A mon réduit obscur j'arrive avec la nuit.
Tout-à-coup, avec violence,
Par un bras inconnu je me trouve assailli;
D'une secrète horreur mes sens ont tressailli:
J'étais sans armes, sans défense.
Je résiste pourtant; mais, dans l'ombre surpris,
Je ne pouvais parer l'atteinte meurtrière,
Quand soudain un vengeur, attiré par mes cris,
A mon lâche ennemi fait mordre la poussière....
C'était Médor!.... qui, dédaignant des biens
Dont l'affluence l'importune,
Pour partager mon infortune,
En ami généreux, a brisé ses liens.
Oh! qui peindra jamais ces transports, cette ivresse,
Ces élans d'un plaisir vivement éprouvé,
Dont, heureux de me voir, fier de m'avoir sauvé,
Tu laissas éclater la touchante allégresse?
Non.... quand les biens que j'ai perdus,
Quand les honneurs et l'opulence,
Quand le crédit et la puissance,
Par un retour soudain, m'eussent été rendus,
J'aurais eu moins de jouissance.
C'en est fait, je renonce à des vœux superflus;
Je renonce aux beaux jours dont j'entrevis l'aurore,
Si, pour les obtenir, il faut te perdre encore.
Non, Médor désormais ne me quittera plus:
De l'éloigner de moi je serais trop coupable:
Quel trésor peut valoir un ami véritable?

M.r F. P. A. Léger-d'Arançe.

Portrait du Chien.

Qui n'aimerait le chien? Aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux et docile,
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger :
Le ciel l'a fait pour nous; et, dans leur cour rustique,
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois;
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois,
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la trace.
Gardant des bienfaits seuls le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment.
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité.
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?

Un riche marchandait le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea : *Dans mon destin funeste,*
Qui m'aimera, dit-il, *si mon chien ne me reste?*

Point de trève à ses soins, de borne à son amour;
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître;
Et, quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.

Enfin le grand Buffon écrivit son histoire ;
Homère l'a chanté ; rien ne manque à sa gloire :
Et lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent,
Dans l'excès du plaisir, meurt en le caressant ;
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.

Tel nous aimons le chien ; mais tel n'est point le chat ;
Indocile sujet, ami froid, hôte ingrat,
Serviteur défiant, cauteleux, égoïste,
Conservant avec nous son air sournois et triste,
De son butin sanglant se jouant sans pitié,
Fixé par l'habitude, et non par l'amitié.

(Delille, *les Trois Règnes, tom. II, p.* 238.)

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.